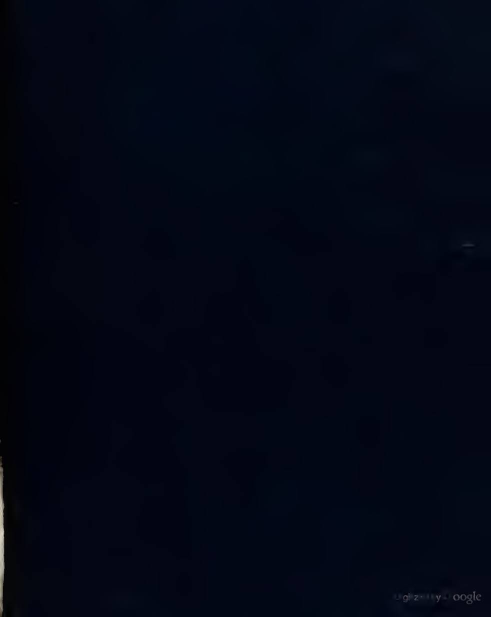
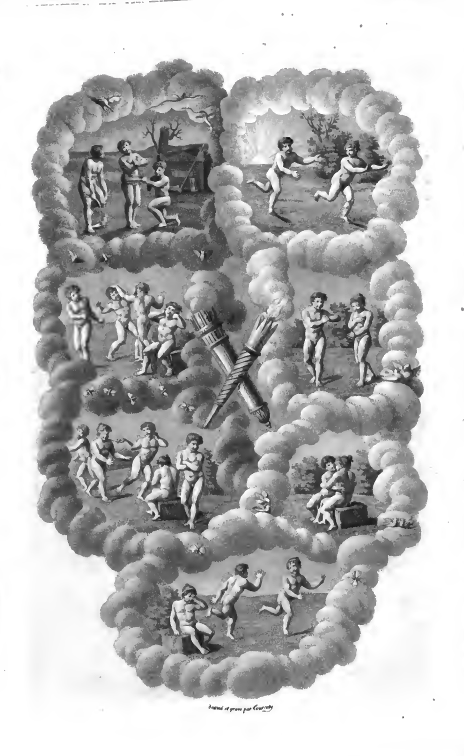


DE L'AMOUR.


Biblioteca Nazionale V. E. III
NAPOLI



Dessiné et gravé par Courvaty

DE L'AMOUR,

CONSIDÉRÉ

DANS LES LOIS RÉELLES ET DANS LES FORMES SOCIALES DE L'UNION DES SEXES.

PAR P..... DE SENANCOUR.

> Etudie l'homme, et non les hommes.
> PYTHAGORE.

SECONDE ÉDITION,

avec des additions, des changemens considérables et une Gravure allégorique.



A PARIS,

Chez CAPELLE et RENAND, Libraires-Commissionnaires, rue J. J. Rousseau.

1808.


Biblioteca
Nazionale
NAPOLI
V. E. III

OBSERVATIONS.

L'HOMME ne connaît que des rapports; les essences restent inaccessibles à ses moyens : il choisit des modifications, il détermine des facultés.

Dans son action sur les êtres matériels, il calcule les proportions, il combine des différences, il essaie des effets, et son industrie prépare ce qu'il croit propre à l'agrément de sa vie : c'est l'*Art.*

Dans les qualités des êtres, dans les rapports moraux, sa puissance intellectuelle observe et suit les lois de la marche du monde, elle cherche ces convenances nécessaires dont l'ensemble est l'ordre éternel : c'est la *Science.*

De toutes les questions particulières

de la science, c'est-à-dire de la Morale, la plus grande et l'une des plus difficiles est celle de l'*Union des Sexes.* Je ne vois qu'un livre plus important à faire, c'est celui dont le Traité de l'Amour ne ferait qu'une partie. Si j'avais exécuté cet ouvrage que nul n'a encore entrepris, et dont ce volume-ci n'est qu'un article, si je l'avais écrit tel que j'ai osé le concevoir, assurément je ne dirais pas un mot de moi. Mais les hommes qui auraient pu vouloir que je le fisse, n'y ont pas songé : les évènemens laissés à leur cours naturel, ne l'ont pas permis, et peut-être ne le permettront pas : l'indépendance ne suffit point.

Si l'article sur l'Amour était achevé; si, ne me promettant guère de faire l'ouvrage entier, j'en donnais du moins cette partie telle qu'elle devrait être, je poserais une pierre pour d'autres

siècles : mais je ne prétends rien. Voici l'essai tel qu'il a été écrit d'abord, à l'exception des seuls changemens indispensables. Qu'il produise quelque utilité secrète et individuelle, cela du moins est possible. Si ce n'est pas tout ce que je desirerais, c'est tout ce que j'attends : je n'ignore pas assez ce qu'on eût pu faire, pour croire l'avoir fait.

Le public est trop souvent fatigué d'excuses fausses ou rebattues ; mais l'on sait qu'ici ce n'est même qu'une partie de la vérité. Le peu que je dis était nécessaire pour justifier la faiblesse de ce livre sur un sujet qui n'a été traité chez aucun peuple d'une manière totale et grande, comme il devait l'être ici.

Pour le style, on sentira trop que je ne puis en être généralement satisfait : je ne veux point le défendre, sur-tout dans des parties très-négligées.

J'observerai seulement que plusieurs expressions d'une hardiesse réputée poétique, ne sont pas toujours déplacées en prose : cela dépend et du genre de cette prose, et de l'objet dont on parle. J'ajoute que des consonnances qu'on pourrait trouver peu faciles, ne sont pas toujours une incorrection; quelquefois on les laisse avec intention ; c'est la manière du lecteur qui en décide l'effet. (1)

DE L'AMOUR.

SECTION PREMIÈRE.

DE L'AMOUR CONSIDÉRÉ DANS L'HOMME.

I. *Des Passions.*

Les affections humaines sont les mouvemens excités par des rapports sentis, selon cette harmonie qui lie tous les êtres dans une dépendance mutuelle. Le principe est simple ; la fin est une ; les moyens sont les modifications nombreuses de deux forces opposées. Cette concordance des contraires est une de ces lois premières qui sont en nous, et que nous croyons reconnaître partout dans la nature où tout semble être analogie. *

La moralité de l'homme est une partie

* Le principe est l'unité, l'intensité du *moi :* la cause est le mouvement général de l'agrégat : les moyens sont dans l'action des objets extérieurs, et cette action est double.

du monde abstrait. Cette harmonie s'établit d'après les concepts des rapports qui nous sont propres dans les qualités, les proportions et les effets des concrets considérés en nous et selon nous.

L'homme s'aime lui-même, il aime l'homme, il aime tout ce qui est animé. Cet amour paraît nécessaire à l'être organisé; c'est le mobile des forces qui le conservent.

L'homme s'aime lui-même : sans ce principe actif pourquoi agirait-il, et comment subsisterait-il ?

L'homme aime les hommes, parce qu'il sent comme eux, parce qu'il est près d'eux dans l'ordre du monde : sans ce rapport, quelle serait sa vie ?

L'homme aime tous les êtres animés. S'il cessait de souffrir en voyant souffrir, s'il cessait de sentir avec tout ce qui a des sensations analogues aux siennes, il ne s'intéresserait plus à ce qui ne serait pas lui, il cesserait peut-être de s'aimer lui-même. Sans doute il n'est point d'affection bornée à l'individu, puisqu'il n'est point d'être réellement isolé.

Si l'homme sent dans tout ce qui est animé, les biens et les maux de ce qui l'environne sont aussi réels pour lui que ses affections personnelles ; il faut à son bonheur, le bonheur de ce qu'il connaît ; il est lié à tout ce qui sent ; il vit dans le monde organisé.

Cet enchaînement de rapports dont il est le centre, et qui ne peuvent finir entièrement qu'aux bornes du monde, le constitue partie de l'univers, unité numérique dans le nombre de la nature. Le lien que forment ces liens personnels est l'ordre du monde, et la force qui en perpétue l'harmonie est la loi naturelle. Cet instinct nécessaire qui conduit l'être animé, passif lorsqu'il veut, actif lorsqu'il fait vouloir, cette partie des lois générales est pour lui la loi suprême. L'obéissance raisonnée à cette loi serait la science de l'être qui voudrait librement. Si l'homme est libre en délibérant, c'est la science de la vie humaine : ce qu'il veut lorsqu'il est assujéti, lui indique comment il doit vouloir lorsqu'il est indépendant.

Un être isolé n'est jamais parfait ; son existence est incomplète ; il n'est ni vrai-

ment heureux, ni vraiment bon. Le complément de chaque chose fut placé hors d'elle, mais il est réciproque. Il y a une sorte de fin pour les êtres naturels : ils la trouvent dans cet accord harmonique qui fait que deux corps rapprochés sont féconds, que deux sensations mutuellement partagées deviennent plus heureuses. C'est dans cette harmonie que tout ce qui existe s'achève, que tout ce qui est animé se repose et jouit. Ce complément de l'individu est principalement dans l'espèce. Dans l'homme, ce complément a deux modes analogues et dissemblables : l'homme a deux manières de sentir sa vie, Amitié et Amour : le reste est douleur ou fumée.

Toute possession que l'on ne partage point, exaspère nos desirs, sans remplir nos cœurs : elle ne les nourrit point, elle les creuse et les épuise.

Pour que l'union soit harmonique, celui qui jouit avec nous doit être et semblable et différent. Cette convenance dans la même espèce se trouve ou dans la différence des individus, ou dans l'opposition des sexes. Le premier accord résulte de deux êtres

semblables et différens, avec le moindre degré d'opposition et le plus grand de ressemblance. Le second est produit par la plus grande différence possible entre des semblables. Tout choix, toute affection, toute union, tout bonheur est dans ces deux modes. Ce qui s'en écarte, peut nous séduire; mais nous trompe et nous lasse : ce qui s'en écarte davantage, nous égare et nous rend vicieux ou malheureux.

Nos passions demandent ou repoussent: toutes sont de l'amour ou de l'aversion. L'Aversion est une force de résistance; elle doit avoir plus de tenacité; ce soin conserve l'individu. L'Amour est une force active; ce besoin doit être plus impétueux, c'est le lien du monde.

La perpétuité de l'espèce paraît être l'intention de la nature. La conservation de l'individu n'est qu'un soin indirect. Ainsi la loi qui entraîne les individus à former l'espèce, est le besoin le plus impérieux de leur organisation : l'amour d'un sexe pour l'autre est le premier mobile, l'Amour proprement dit.

Le besoin d'aimer subsiste chez ceux

même qu'on pourrait croire étrangers aux affections aimantes : on en retrouve des modifications plus cachées dans les cœurs les plus austères, dans les tempéramens les plus froids, et jusques dans l'âge éteint. Souvent l'erreur ou les singularités de l'amour sont encore la passion secrète et méconnue de l'infortuné qui oublie l'amour, de l'atrabilaire qui le fuit, du fanatique qui le méprise.

Les sentimens sont des effets indirects du besoin physique. * Les affections les plus délicates sont encore des produits de l'appétit animal, ce sont des résultats accessoires ou déguisés. Mais ces affections n'auront jamais une autre cause que les besoins du corps : nos sensations les plus simples, et, si l'on veut, les plus grossières, en seront

* Les sentimens sont le produit des habitudes, des traces laissées par l'effort des sens vers les êtres vivans et par la réaction de ces êtres, qui rend ces rapports compliqués ou détournés. Le besoin de fixer ces incertitudes et de voir concourir ces volontés extérieures avec la nôtre, est un besoin moral qui, dans ses applications particulières, devient sentiment.

les seuls objets, lors même que ces affections n'indiqueront pas positivement le but où elles entraînent les sens, lorsqu'elles en dissimuleront l'émotion produite par elles-mêmes ; lorsqu'elles seront décentes, ingénieuses, pleines de grâces, qu'elles paraîtront éloignées de ce qui est sans noblesse ou sans voile naturel, lorsqu'elles resteront inaccessibles au tempérament brusque, au cœur stérile, à l'organisation imparfaite.

Nous n'avons plus de législateurs. Quelques anciens avaient entrepris de conduire l'homme par son cœur : nous les blâmons, et nous ne pouvons les suivre. Le soin des lois financières et pénales fait oublier les institutions. Nul génie n'a su trouver toutes les lois de la société, tous les devoirs de la vie dans le besoin qui unit les hommes et dans celui qui unit les sexes.

II. *De L'Amour.*

L'unité de l'espèce est divisée. Des êtres semblables sont pourtant assez différens pour que leurs oppositions même les portent à s'aimer : séparés par leurs goûts, mais né-

cessaires l'un à l'autre, ils s'éloignent dans leurs habitudes, et sont ramenés par un besoin mutuel. Ceux qui naissent de leur union, formés également de tous deux, perpétueront néanmoins ces différences. Cet effet essentiel de l'énergie donnée à l'animal, ce résultat suprême de son organisation sera le moment de la plénitude de sa vie, le dernier degré de ses affections, et en quelque sorte l'expression harmonique de ses facultés. Là est le pouvoir de l'homme physique ; là est la grandeur de l'homme moral ; l'ame y est toute entière : et qui n'a pas aimé, n'a pas possédé sa vie.

Des affections abstraites, des passions spéculatives ont obtenu l'encens des individus et des peuples : les affections expansives ont été réprimées ou avilies. L'industrie sociale a opposé les hommes que l'harmonie primitive aurait concilié.

L'amour doit gouverner la terre ; l'ambition la fatigue. L'amour est ce feu paisible et fécond, cette chaleur des cieux qui anime et renouvelle, qui fait naître et fleurir, qui donne les couleurs, la grâce, l'espérance et la vie. L'ambition est ce feu stérile qui

brûle sous les glaces et consume sans rien animer, qui creuse d'immenses cavernes, qui ébranle sourdement, qui éclate en ouvrant des abîmes, et laisse un siècle de désolation sur la contrée qu'étonna cette lumière d'une heure.

Les vertus des hommes, et jusqu'à leur austérité, n'ont essentiellement d'autre principe que les besoins de s'alimenter, de dormir, de ne point souffrir et de se reproduire.

Parce que le dernier de ces besoins n'est pas aussi fréquemment impérieux, c'est celui que l'imagination rendra le plus puissant. Parce que ce besoin aura pour objet l'être analogue à nous, et dont il faudra que la volonté s'accorde avec la nôtre, les considérations morales s'y rapporteront. Ainsi s'étendra le sentiment des analogies des choses, et il deviendra comme infini pour l'ame avide d'aimer. (2)

On a vu la morale soumise au culte condamner l'amour comme une affection sensuelle. Les sectateurs de quelques vertus symboliques que des prêtres imaginèrent dans l'antiquité, voulurent étendre sur des contrées entières les caprices religieux ou

les habitudes politiques d'un temple ; ils voulurent assujétir les mœurs des nations à l'opinion ostensible de quelques tribus sacerdotales, retirées sous le voile saint ou dans le secret du désert : et cependant, bien loin de prétendre indiquer par leur exemple les lois de la morale humaine, ces hommes qui se séparaient de la terre, ne cherchaient que des moyens mystérieux d'attirer la vénération des peuples, en les étonnant par le bruit d'innovations difficiles.

Il n'est rien dans nous dont la véritable fin ne soit un des premiers besoins physiques. Dans nos affections les plus indirectes, dans les desirs compliqués d'un cœur que l'on dit indéfinissable, dans l'étendue et l'incertitude de l'ame la plus vaste et en quelque sorte la plus éloignée d'elle-même, on ne trouvera pas un mouvement, pas une fantaisie qui ne soit l'impulsion de ces premiers moteurs. Nous avons mis une agitation inquiète et sans bornes à la place des volontés puissantes, tranquilles et limitées de l'homme simple. Les mouvemens primitifs ne pourraient plus occuper nos jours : nous les fatiguons par ces combinaisons accessoires, qui

cherchant tout, promettront toujours quelque chose; en sorte que du moins les vues pour l'avenir ne nous manqueront jamais, et que, même en vieillissant, nous attendrons encore la vie. Mais l'homme de la nature est resté : l'homme varie, il ne saurait changer. Si vous éteignez l'appétit des sens, vous éteindrez les desirs du cœur.

La seule science de l'homme est la morale, et la morale est toute entière dans les passions. L'homme absolument isolé peut suivre les impulsions qu'il éprouve : l'homme en société doit examiner celles qu'il pourra suivre.

On peut nier que l'amour soit la plus énergique des passions; mais ce qu'on ne saurait contester, c'est qu'il est la plus universelle des passions énergiques. Ainsi la prudence et la justice dans l'amour, les lois positives sur l'union des sexes, forment une partie principale et essentielle de la morale et des institutions.

Tout ce qu'on a voulu opposer à la force de l'amour, n'a pu la diminuer, et l'a rendue plus funeste. Vainement on a lutté contre la puissance de cette loi naturelle :

l'amour n'en est pas moins, comme le dit Helvétius, le ressort presque unique des sociétés policées. On a fait tout pour le réprimer et le contenir, et même pour l'avilir ; il fallait tout faire pour le régler : on a tout dirigé contre les passions ; tout devait être arrangé pour elles.

Je ne vois pas qu'en aucun lieu connu l'on ait su découvrir tout ce que ces besoins de l'amour demandent, ou que l'on ait imaginé jamais de mettre dans les lois, de faire passer dans les habitudes tout ce qu'ils permettent pour le bonheur de l'homme, et plus encore pour le lien de la Cité.

Certainement je n'entreprendrai point d'indiquer maintenant ce que je crois entrevoir.

J'oserais le faire, si ce manuscrit devait rester enseveli, pour paraître vingt siècles après moi, dans la ville alors la plus éclairée. La Tyr du Liban se trouve aujourd'hui sous les brumes de la Tamise ; Sparte est dans le pays des Sauvages ; Athènes sera peut-être aux sources de la Gambie, sur les rives du Saghalien : qui sait où sera Benarès ? Il est probable qu'après tant de recherches,

des siècles plus simples, plus véritablement instruits, plus heureux succéderont aux siècles d'essais et de routine. Si quelques-unes de ces pages subsistent alors, on dira : Il les eût écrites différemment, s'il eût vécu parmi nous.

Je ne dois considérer l'amour que dans les individus qui, en suivant les formes sociales actuelles, veulent obéir aux lois réelles de l'union des sexes.

Là sont toutes les discordances sans lesquelles il serait impossible de trouver la raison de nos misères. Là, l'homme de la nature est encore, et semble n'être plus. Là, l'empreinte primitive subsiste; mais elle est cachée sous l'éclat puéril, sous les grâces étudiées de notre physionomie bizarre et malheureuse.

La même main qui multiplie nos douleurs, a dénaturé tous nos biens; elle a corrompu jusqu'au charme des illusions : ses doigts impurs ont flétri le monde en voulant le réformer.

Puisque l'amour est naturel, puisqu'il est inévitable, il est essentiellement bon. Il est

honnête, il est sublime; car le beau est l'objet de l'amour, l'harmonie est son principe et son but. Le sentiment de l'honnête et du juste, le besoin de l'ordre et des convenances morales, conduisent au besoin d'aimer. Une ame basse, un cœur étroit, peuvent être égarés par l'amour; mais il élève, il affermit un cœur vaste, une ame droite et noble.

On comprend à peine le délire d'un esprit chagrin qui, dans son mépris pour l'homme, confond les sentimens ardens et nobles avec des sentimens licentieux et vils; et qui condamne indistinctement tout amour, parce que n'imaginant que des hommes abrutis, il ne peut imaginer que des passions misérables.

S'il arrive souvent que l'amour paraisse nous avilir, c'est qu'effectivement il découvre très-bien la bassesse intérieure; rien ne la prouvant mieux que le mauvais usage d'une chose bonne par elle-même, et l'abus d'un sentiment heureux.

Si l'amour fait de si nombreuses victimes, c'est que vous n'avez vu, dans cette première loi de l'homme, que le moyen de

population, nécessaire dans l'Etat; au lieu d'y voir aussi la volupté, non moins naturelle aux membres de l'Etat.

Si l'amour est devenu pour les uns une voie mystérieuse d'erreurs déplorables, d'incertitudes et d'obscurité; s'il est devenu pour d'autres un jeu de l'égoïsme, et le sujet fécond de plaisanteries immorales et souvent d'une dérision infâme; c'est qu'il est difficile de faire respecter vos réglemens, sans en écarter la lumière; c'est qu'il faut inventer quelque raison surnaturelle de suivre des dispositions si peu conformes à la nature des choses; c'est qu'on se laisse aller à ne pas porter un jugement sérieux au milieu des absurdités, et à regarder comme un sujet frivole ou comique ce que vous avez travesti d'une manière burlesque et indécente.

L'amour égare les cœurs : s'il ne les égarait point, il n'y aurait presque jamais d'amour parmi nous. L'amour échappe à vos lois; parce que vous avez inventé des lois pour détruire son pouvoir, au lieu de reconnaître celles qui le rendaient utile. Les lois dépendaient-elles de vos systèmes?

Les lois positives sont une copie des lois essentielles et antérieures. Que cette copie soit fidelle!

Faites des lois selon notre nature : notre nature est immuable. Faites des lois justes : la justice est éternelle. (3)

III. *Sur le type des Lois en Amour, et de toute Institution grande.*

Les Passions sont les sentimens progressifs des analogies morales.

La Moralité est la justice en action. *

La Justice est la conséquence effective de l'équité absolue.

L'Equité est le résultat intellectuel de la vue de l'équilibre ** : le principe de l'équité est mathématique.

---

* La moralité prise dans le sens le plus étendu, est ce rapport des actions spontanées qui les rend susceptibles d'être justes ou injustes. C'est la moralité prise seulement en bonne part qui est la justice en action.

** Le jugement qui résulte de l'équilibre des proportions, est l'opération la plus simple de notre in-

L'Equité est la mesure. La Justice est le produit.

L'Intelligence voit et reconnaît l'Equité: elle découvre et veut la Justice.

L'Equité est le moyen et la règle de l'Intelligence : la Justice est sa volonté exprimée, et comme un premier trait de ses vastes conceptions.

L'Equité est le Concept suprême.

La Justice est la Pensée éternelle. *

La Justice soumet l'Affection au Jugement. **

---

telligence. L'équilibre aperçu est le premier résultat de nos sensations comparées.

* L'homme industrieux et illimité n'est encore qu'un animal d'une organisation très-compliquée, le plus puissant des êtres vivans. L'homme juste est l'homme, l'être supérieur à tout être visible, la providence accidentelle du globe.

** Le sentiment, l'instinct est soumis à la pensée, au jugement, par la notion morale d'équité, laquelle notion est la Justice reconnue. La justice fait que la tête gouverne le cœur. Les mouvemens du cœur sont comme l'instinct dans les animaux : ces affections ne commencent à être humaines que lorsqu'elles sont arrivées à la tête, et déterminées par la pensée.

Toute Loi est le mode d'un Rapport. *

La Loi primitive est le mode du mouvement du Monde.

Le véritable mode des Institutions des Etats était avant que l'homme fût.

Ce mouvement du monde est nécessaire, il est éternel, il n'est en discordance avec rien d'existant ou de possible; il est donc juste. Ainsi la Loi primitive est juste : ainsi toute loi humaine qui n'est pas modelée sur ce grand Archétype n'est pas une loi, mais la parodie d'une loi.

Avant la loi primitive, il n'y á rien, excepté la nécessité de cette loi : c'est la nature des choses, l'abstraction absolue, le Destin. **

---

* Le Moral résulte de la faculté de comparer et d'étendre nos affections, de les rapporter à un centre, à une règle primitive, en combinant les rapports des êtres à nous, avec les rapports de nous aux êtres. Cette règle primitive est la Justice; c'est par elle et selon elle que nos œuvres sont morales.

** On pourra trouver ces définitions trop générales pour les lois particulières à l'amour; mais j'observerai que, bien que ces définitions appartiennent à l'ouvrage entier, et non pas expressément à ce livre-

Il fallait remonter au principe de tous les abstraits. En mathématiques, on propose un problême; et il est clair que ceux qui ne l'ont pas résolu, n'ont pas pu le résoudre. * En métaphysique, au contraire, tous croient entendre, ou disent que ce qu'ils n'entendent pas est inintelligible. Ces lignes-ci, incomplètes, et trop rapidement esquissées, s'adressent à un très-petit nombre d'hommes dans l'Europe; mais le Législateur doit être un de ces hommes.

S'il veut régler l'Amour, qu'il entende que la justice soumet l'affection à l'idée. Et qu'ensuite il écrive cette partie de la loi du monde avec les caractères de la langue universelle. Cette langue n'est pas faite : les hommes n'ont pas encore trouvé qu'il fût bon de s'entendre. Quand cet article sera

---

ci, qui n'en est qu'un article, puisque cet article en est séparé, il était à propos de les y rapporter pour se faire entendre. Ces principes sont importans; toute la morale et presque toute la métaphysique en dérivent.

* L'on connaît le mot de Descartes, qui est analogue à ceci.

rédigé, presque tous diront qu'il est hasardé, romanesque, peut-être qu'il est absurde : quand l'exécution en sera réalisée, ce sera pour toujours; car tous verront qu'il était simple, naturel, et d'une grande fécondité en politique comme en morale.

SECTION II.

DE L'AMOUR CONSIDÉRÉ MORALEMENT ET CIVILEMENT, DANS LES SOCIÉTÉS ACTUELLES.

I. *De l'effet moral et du sentiment de l'Amour.*

Lorsque la rencontre du beau commence à éveiller en nous le sentiment des harmonies possibles, nous sommes au printems de la vie, nos misères sont encore inconnues, nous n'avons pas pénétré les secrets de notre néant, nous ignorons les vanités de la joie et l'amertume des besoins : encore enfans, nous imaginons quelque bonheur; encore trompés, nous croyons que l'existence a un but humain; entraînés par une lumière dont tout semble annoncer les longs progrès, séduits par les couleurs douces de l'espérance, nous ne savons pas dans quelles ténèbres nous abandonnera ce crépuscule sans

aurore. Le prestige s'introduit facilement dans un cœur qui n'a pas gémi : ce charme embellit les heures dont il semble même agrandir la durée future; il anime ces desirs que le mélange des douleurs n'a pas flétris, que l'expérience n'a pas éteints. Les convenances aperçues dans les êtres réels, font entrevoir les convenances mystérieuses de la beauté idéale. Les sites solitaires sont admirés : on trouve quelque chose de sublime dans cette simplicité sauvage, qui, s'éloignant des choses habituelles, paraît convenir à l'immensité des rapports inconnus et desirés d'une situation nouvelle. On voit alors, comme on ne les verra plus, une belle heure de mars, une nuit d'été, une rose dans l'ombre ou le muguet sous les hêtres, une eau que la lune éclaire, entre les pins dont le mouvement des airs fait résonner le feuillage inflexible. L'ame demande avec avidité de quel espoir elle est remplie ; et l'attente des voluptés qu'elle ne discerne pas, étend sur tous les objets une nuance secrète et gracieuse. L'espérance qui n'a pas encore enfanté le plaisir est comme une beauté vierge dont on a seu-

lement pressenti les grâces célestes : on ne l'a vue qu'en songe, elle passait dans les nues ; et depuis elle semble partout présente, parce qu'on la cherche partout. Elle est dans le soufle des airs ; elle embellit les formes, les couleurs, les attitudes; elle semble errer dans les bois, dans les nuages ; elle glisse avec les ombres sous les branches agitées et dans les eaux tranquilles.

On cherche à rester seul ; on possédera mieux les émotions intérieures que l'on se promet, et celles que l'on commence à recevoir des accidens de la nature. Si l'on s'éloigne des hommes, ce n'est pas pour les éviter : tout cœur droit les aime ; le cœur simple les aime à la manière de celui qui ne les connaît pas. Il y a bien rarement de l'égoïsme dans l'ame que la stérilité des autres n'a point navrée. *

L'amour est le grand mystère de la vie, et

* Celui dont l'ame est naturellement aride n'a d'autre amour qu'un besoin lourd et farouche : chez de tels hommes l'amour ne produit point d'illusions ; ce n'est pas une affection morale, c'est l'appétit de la brute.

les beautés secrètes du monde sont perdues pour l'homme seul. Il n'y a point d'amour dans l'ame sans profondeur : mais à quel ordre appartiennent donc et ce mystère et cette espèce d'infinité ? Il est des hommes profonds, on les dit tels, et ils restent incapables d'aimer!

Des perceptions, qui sembleraient infinies tant elles sont mobiles, laissent ou refusent indépendamment de toutes nos volontés, cette sorte d'émanation si pure, si suave, qui ranime et entraîne nos cœurs, qui fait frémir avec une surprise douce et facile toutes ces fibres du souvenir engourdies par les douleurs.

Quelquefois, aux bornes du sommeil, des sons d'une harmonie relative à notre situation, agissent sur nos organes encore endormis, mais au moment déjà disposé pour le réveil, au moment où l'on va rentrer dans la vie journalière. Les sensations qu'ils apportent, les ressouvenirs confus qu'ils ont suscités, s'allient aux idées romanesques d'un songe heureux. Encore absens de la vie habituelle, nous imaginons, nous sentons quelque chose d'une vie meilleure. Le génie

des cœurs purs nous tend une main céleste ; et durant une minute, deux, peut-être, il nous promène sur une terre semblable à la nôtre, mais qui n'en a pas les amertumes, et parmi des hommes comme nous, mais qui ne sont pas découragés. Nous nous éveillons : cette main voluptueuse n'est plus que la main froide qui nous traîne rapidement sur nos heures et nos semaines, qui nous presse contre la terre aride, qui nous sépare des beautés aériennes, qui nous pousse vers cette heure de ruine inévitable où la vie sera passée, sans jamais avoir été présente.

L'intelligence estime les rapports entre les choses et nous. Nos desirs sont l'effet et comme l'habitude de ces convenances senties : quand l'intelligence est faible, les desirs paraissent indépendans de l'intelligence. Cependant nos passions n'ont pour objet que ce qui est bon, ce qui est jugé tel. La passion suppose des rapports déjà existans entre nous et les choses ; elle en produit de nouveaux entre les choses et nous. Si le cœur qui desire est droit, si l'objet desiré est beau, ces convenances nouvelles seront bonnes, la passion sera juste et utile.

Le beau est partout le même, il n'a qu'un principe, et les effets en sont analogues. Dans l'ame grande tout sera élévation et candeur: tout sera ineptie, brutalité, artifices dans l'ame basse. Le sentiment que nous éprouvons avec plus de force et d'abandon déterminera notre aptitude à chercher cette perfection que nous aurons voulue, ou l'impuissance d'atteindre désormais ce que nous aurons corrompu.

Le principe de l'amour est le sentiment de l'ordre, des proportions, de l'élégance, de tous les genres de beauté. L'amour pour une femme, et le desir du juste et du beau, ne sont qu'une même affection. (4)

L'homme qui est incapable des jouissances et des besoins du goût, n'a point d'élévation dans la pensée, ni d'étendue dans les sensations; il n'est pas fait pour aimer. Il a des sens, mais il n'a point d'ame; il a ce qui fait qu'une femme est le principal objet de l'amour dans l'homme, mais il n'a point ce qui fait l'amour.

Comprendra-t-il jamais ce qui est beau dans une femme? il est né pour qu'il lui suffise de rencontrer une de ces images

ébauchées qui n'ont reçu que la matière du sexe dont elles eussent dû être.

Mais une femme vraiment aimable est comme une harmonie parfaite pour les affections de l'homme. Ce n'est pas une Diane à la taille svelte, au front élevé, courageuse, légère, forte, inaccessible : mais Vénus-Adonias, taille moyenne, formes arrondies, mouvemens voluptueux, physionomie de grâces et de délicatesse. La main ne sera point assez forte pour n'avoir pas besoin d'être aidée, d'être servie. Le bras aura les proportions favorables aux caresses. Le sein donnera tout ce que l'imagination la plus heureuse eût réservé pour le charme des belles heures de la vie : il est ce que l'homme n'eût jamais imaginé, ce que la nature infinie a seule pu faire ; doux accord de simplicité et de beauté ! assez voluptueux pour l'excès du plaisir, encore assez beau quand le plaisir n'est plus ; assez expressif, dans l'agitation, pour les desirs extrêmes ; assez pur, dans la nudité, pour des desirs reposés ; circulaire, pyramidal, tout vivant d'amour et de fécondité, il justifie le besoin d'aimer, il permet un espoir sans borne et

des sentimens sublimes. Mais le regard! et le sourire! et la voix! O femme que j'eusse aimée! Après tant d'années, quand les douleurs vous ont atteinte, quand le tems a pesé sur nous, quand le regret inutile et la longue impatience ont consumé la vie de l'amour, votre voix, votre bouche a encore ce charme qu'on ne retrouve point. Mortel misérable, l'espoir et la vie sont comme deux ombres envoyées pour errer ensemble: elles s'approcheront, s'éloigneront, se retrouveront; et l'une restera quand l'autre sera dissipée. Nos jours paraissent survivre; mais flétris, fatigués, mais anciens dans la répétition des heures, éteints et passés dans le présent même. Et sous ces ruines de la vie, nous cherchons, au lieu d'une femme aimée, cette tombe, asile froid comme les espérances, éternel comme les pertes, la tombe qu'ombrage si bien le feuillage évidé du cyprès au fruit sinistre.

Quittons ces tems que le passé dévore. La force de la Nature est d'achever la destruction de ce qui fut et de commencer celle de ce qui est, s'attachant seulement et sans cesse à préparer ce qui sera. Suivons sa marche

quand nous parlons de ses lois. Si nous écrivons quelques mots sur l'Amour, qu'ils soient laissés à ceux qui naissent; car pour ceux qui vivent, déjà ils ont vécu : et puisqu'ils étaient hier, qu'ils sachent, dans la jeunesse encore, commencer l'oubli de ce qui fait l'existence.

Tous ne sont pas dignes d'aimer, tous ne sont pas faits pour être aimés. Presque tous pourtant aiment et sont aimés : mais de quelle manière ? et quelle distance d'un amour à un autre amour !

C'est l'objet particulier de cette passion qui en détermine les effets : elle affermit l'ame ou l'énerve, elle purifie les affections ou les dégrade, selon que nous aimons ou ce qui plaît seulement, ou ce qui mérite d'être aimé, selon que nous cherchons le bonheur des sentimens nobles et des plaisirs justes, ou que nous cédons à la fantaisie d'un lien trivial et illégitime dont il faudra dissimuler les vils avantages. Si le cœur est intègre ou pervers, grand ou misérable, l'amour est louable ou condamnable, élevé ou honteux. (5)

Plusieurs sages ont dit : l'Amour est vanité.

Je le veux. L'Amour est vain, comme tous les incidens de notre vie périssable : il est vain comme les affections d'un cœur mortel; comme le sont et l'homme et cette Terre humaine qu'il fatigue de son inquiétude, et toutes les choses qui passent, qui peuvent finir, que les desirs embellissent, et qui ne sont qu'un souvenir alors qu'on croit les posséder.

Quand on desire aimer, quand on est près d'aimer, l'amour est une partie essentielle de la vie : quand on est aimé, c'est la vie elle-même. Mais aux bornes de l'existence du cœur, quand l'espoir éteint endort les desirs, quand on n'aimera pas, quand on ne vivra plus, alors si l'on n'a pas aimé, si l'on n'a connu que des songes sans objet, le jour vient où l'amour paraît oublié, où le songe qui tue cesse enfin d'être bien senti. Quelquefois pourtant le nom seul de l'amour rappelle encore ce rêve profond; il fait frémir comme ces idées qui ramènent les maniaques à leur folie : mais dans l'oubli habituel, on croit juger que l'amour n'est qu'une ombre. Et, en effet, que serait-il autre chose? Mais de toutes ces ombres dont

se compose le fantôme de l'existence morale, c'est la moins bizarre peut-être et la moins déplorable; et si la vie n'est qu'une suite de vanités, il faut bien avouer que le premier de nos songes est une des choses les plus importantes de la vie. *

* Il est plus indispensable à l'individu de se conserver que de se reproduire : mais dans l'ordre général, c'est la réproduction de l'espèce qui est la première loi. Nous ne sommes autre chose que les agens du développement successif des germes ; et ce ministère une fois rempli, nous voilà inutiles et comme déplacés dans le monde vivant.

Sans doute ces sortes d'aperçus n'ont qu'un côté vrai : cependant voyez quel contraste dans le sentiment de notre existence. D'abord toutes les séductions se présentent, la terre semble se livrer à nous; c'est peu, l'on nous mène au-delà, nous entrevoyons des choses ineffables, et la vie que l'on nous montre est si belle, que nous nous hâtons de la communiquer : c'était là notre destination. Nous n'étions venus que pour continuer la chaîne : ce rôle fait, on nous oublie, nous sommes rebutés, repoussés de toutes parts; il n'y a plus une espérance pour nous; les heures, si longues jadis, se pressent pour nous éloigner : nous ne marchons plus, nous ne faisons que passer; et les choses n'ont qu'une voix pour nous dire : vîte, vîte; il n'y a plus rien, retirez-vous.

II. *De l'Amour dans l'organisation des Sociétés.*

Lorsque l'objet de l'amour est déterminé, le sentiment, moins profond peut-être, devient plus impétueux : il paraît indomptable, lorsqu'il est éveillé par ce rapport harmonique que nous appelons sympathie, par la vue d'un genre de grâces et de beauté analogue à la disposition particulière des desirs. Le besoin physique des jouissances de l'amour est si puissant, qu'il rend avide du sentiment des analogies les plus éloignées, de tout ce qui peut faire pressentir, même indirectement, ce dernier plaisir que souvent la passion la plus profonde ne se promettait pas encore après des années d'espérances, d'agitations et d'alarmes.

Le pouvoir excessif, et dès-lors si dangereux, de ce penchant auquel on trouve naturel de se livrer inconsidérément, nécessita les lois établies pour le contenir, et fut le prétexte des mauvaises lois imaginées pour le rendre coupable.

L'excès et le désordre, funestes dans toute chose, le sont sur-tout dans celle qui influe

si puissamment sur les habitudes de la vie, sur la conduite, sur le caractère, sur la manière de penser, de sentir, sur la moralité publique, sur le patrimoine des familles, sur tant d'intérêts.

Des lois pour restreindre et régler les suites de ce besoin d'un âge qui estime peu la modération, seraient aussi justes que nécessaires, indépendamment même de la nécessité non moins évidente d'une règle civile pour les droits de paternité, pour la succession, pour l'éducation des enfans. Mais c'était une occasion trop favorable d'exercer sur les cœurs un pouvoir presque sans bornes : on ne résiste guère aux conseils d'une prudence soutenue par un aussi grand intérêt personnel : les ministres de plusieurs cultes ont recommandé la continence ; ils étaient sûrs de régner d'autant mieux sur les hommes, qu'ils en exigeraient davantage.

III. *De l'énergie du besoin physique.*

Cette jouissance que l'Amour se propose toujours, et sans laquelle la passion la moins sensuelle n'existerait pas, est la plus grande

jouissance dont l'organisation animale soit susceptible, parce qu'aucune autre n'imprime un aussi grand mouvement, ne fait vivre si puissamment, si promptement en quelque sorte. Ne faut-il point que la vie soit augmentée au moment qui commence une vie nouvelle, et qu'aux forces ordinaires qui conservent le corps déjà organisé, se joigne une force très-active dont l'impulsion extraordinaire établisse une autre série de mouvemens, un autre ensemble de principes moteurs, qui pourra subsister long-tems après la dissolution de celui dont l'effort le fait naître.

Ce besoin est moins constant dans l'habitude de notre vie que les autres d'entre les premiers besoins : il est moins égal, moins fixe; il est cependant aussi impétueux : il sera donc le premier mobile de l'homme moral. Les besoins uniformes déterminent les mouvemens journaliers de la vie animale : un desir qui n'est pas moins puissant, et qui est plus variable, doit exciter davantage les affections intellectuelles. Ces premiers appétits absorbent les soins grossiers de la vie et ne règnent guère qu'ainsi :

celui de l'amour sort de cette habitude monotone et devenue insensible. Il change, il émeut ; il éveille l'imagination, agite le cœur, entraîne la pensée ; il rend les idées profondes et dévoile la nature ; il multiplie nos moyens ; il soumet toutes ces forces qu'il a produites, et qui se trouvent disposées pour lui.

L'action de la nature est seulement de changer et de mouvoir, et il semble que sa fin ne soit autre chose que le travail des êtres. Elle excite l'homme à produire souvent un autre homme ; et elle lui inspire sans cesse de se détruire lui-même. C'est dans les voies de la vie qu'elle le mène à la mort ; et c'est quand il croit atteindre une énergie plus grande, qu'elle détruit par là cette mobilité vivante dont la jouissance est la perte.

S'il ignore cette vie ardente, s'il lui suffit de se conserver, s'il ne cherche pas à posséder, et que seulement il se laisse vivre, il tombera dans la dépendance des forces du dehors, et sa vie se dissipera faute de résistance ; elle s'arrêtera comme un mobile

qu'on abandonne. S'il presse le mouvement; s'il cherche à être, s'il veut susciter en lui une vie plus pleine et plus sentie, il consume ce qu'il croit agrandir, pour produire il épuise; et cette volupté qu'il pressentait seulement quand il dévorait d'autres substances pour les assimiler à son être, il ne la rencontre, il ne la fixe, il ne la place dans lui, il ne s'en nourrit qu'en se dévorant lui-même.

IV. *Différences entre l'Amour dans l'Homme, et l'Amour dans la Femme.*

Dans les espèces dont l'organisation se rapproche de la nôtre, l'un des deux sexes féconde, l'autre forme après avoir été fécondé. L'espèce est ainsi maintenue.

Cet acte occupe peu d'instans : peut-être il eût été négligé. Peut-être même, pour que l'espèce se maintînt toujours nombreuse, il n'eût pas suffi parmi nous que cette jouissance, excitée par le plus violent des desirs, fût commandée par des besoins également impérieux. Trop d'individus, dans l'ignorance et les misères où le genre humain

s'écoule presqu'entier, n'auraient cédé que d'une manière insuffisante aux émotions momentanées d'un appétit sans prestige. Il fallait encore que les accessoires de ce besoin, que l'émotion morale qu'il produirait, que tous les sentimens qu'il éveillerait, en fissent la plus douce des pensées et la pente la plus naturelle des cœurs.

Mais dans les affections indirectes dont ce plaisir est le premier moteur, chaque sexe conserve le caractère distinctif dont la cause est évidemment dans ses organes. Le sexe qui forme et qui nourrit, a des soins à remplir; souvent il veut les éviter, souvent même il le doit. C'est au sexe qui reçoit l'action, qu'il appartient de s'y refuser. Il est le moins puissant, ce n'est pas à lui à chercher, à vouloir : il est le moins fort, ce n'est pas à lui à exiger. Aussi n'a-t-il point cette expression extérieure donnée au sexe qui veut toujours lorsqu'il desire. Aussi, lors même qu'il ne refuse pas, il permet et ne demande point, il consent et ne presse point : s'il se livre enfin à ce plaisir que tous demandent, il ne l'avoue entièrement que lorsqu'il ne saurait plus le taire ; il le par-

tage, lorsqu'il ne peut plus s'y soustraire, et l'on dirait qu'il ne consent à le recevoir que parce qu'il ne peut plus se dissimuler qu'il l'a donné.

L'homme ne voit guère dans les rapports de l'amour qu'une occasion de plaisir; il veut sur-tout des agrémens. La femme cherche dans l'homme un appui, elle en reçoit son nom, son état dans le monde; elle veut des qualités. Souvent elle se trompe dans l'appréciation du mérite, elle croit en voir où il n'y en a pas; et souvent aussi c'est un faux mérite qu'elle préfère : mais enfin c'est aux qualités qu'elle s'attache. C'est à elle qu'il fut inspiré plus particulièrement de chercher des perfections, parce que c'est à elle sur-tout que sont confiés les soins de la régénération de l'espèce. L'homme a la puissance pour produire; la femme a les sollicitudes pour former.

Cette différence entre les deux sexes se trouve confirmée dans les convenances du plaisir. L'un détermine le mode et le moment, l'autre l'attend. Le premier cherche un motif d'action, il faut qu'il soit ému

par la beauté. Il faut seulement à l'autre qu'on sache l'émouvoir. Placée d'ailleurs dans la dépendance de l'homme, soit pour l'homme lui-même, soit pour les choses, la femme a seulement besoin d'un homme qui ne lui fasse aucun tort. Ainsi l'homme sûr est celui qu'elle doit préférer. Si, de plus, il sait faire jouir, il a tout. Une femme sortie de l'enfance de l'âge et de celle du caractère, préférera au plus bel homme celui qui, ne laissant rien à craindre de lui en aucun sens, annonce seulement d'ailleurs une manière aimable. Un homme peut desirer, au contraire, non-seulement qu'on lui donne des plaisirs, mais encore qu'on ait cet extérieur qui invite à les chercher.

L'homme s'abandonne à ses desirs, il s'embrâse, il veut jouir, il y parvient : on dit qu'alors il n'aime plus. Son activité le porte d'une chose obtenue à une chose espérée, d'une chose faite à une chose à faire, d'un desir satisfait à un desir nouveau.

La femme est incertaine; elle délibère. Si elle cède, elle compromet son être; si elle résiste toujours, elle ne l'emploie pas. Elle

hésite, elle consent, et c'est alors qu'elle aime : ce qui est obtenu convient à ses besoins; moins impétueuse, elle tient pour un tems aux choses établies et réalisées.

Cependant les lois de nature n'ont pas exigé de perpétuité. L'homme porte ailleurs ses poursuites, et la femme s'attache à ce qui reste de ses affections : ainsi vivent les enfans qui n'ont eu qu'un instant besoin d'un père, et qui auront long-tems besoin d'une mère.

Cependant la durée uniforme qui n'était pas dans la nature, devient naturelle pour nous : ces belles innovations de l'amour déguisent le système hasardé de l'ordre actuel, elles le justifieraient presque. Nos relations sociales sont tellement multipliées, que nous irions au-delà des convenances des choses, si nous en suivions toute la mobilité. Pour nous retrouver dans une situation heureuse, il faut que nous nous rapprochions beaucoup de la constance, que nous mettions de la suite dans nos affections. Fatigué de la rapidité d'une vie dont toutes les parties échappent, nous aimerions que les attachemens en parussent immobiles dans notre

cœur; s'ils séduisent quand ils sont très-nouveaux, ils intéressent davantage quand ils sont affermis par l'habitude. Nous ne jouissons réellement que des sentimens anciens.

Mais à d'autres égards, nous avons rendus extrêmes les résultats des différences naturelles entre les sexes. Nous exagérons tout, nous voulons toujours des choses inouies, nous cherchons encore au-delà de nos excès.

La résistance de la femme, en prolongeant le desir de l'homme, le change en passion. Le but des sens, ainsi différé, ainsi reculé, cessera d'être en perspective; insensiblement ce besoin subit et passager se trouvera remplacé par des besoins vagues, abstraits, par toutes les fantaisies de l'opinion, par les desirs multipliés et durables de la pensée. La femme se donne un pouvoir nouveau et comme surnaturel, sur celui qui l'aime avec incertitude, et dès-lors avec illusion : elle se donne sur l'homme un empire qui tire le sexe faible de la dépendance du sexe fort, et qui soutient la vanité de celui-là contre l'orgueil de celui-ci. Les hommes même y trouvent des avantages spécieux. Généralement, ils y trouvent des passions qu'ils pré-

fèrent aux simples desirs, comme ils préfèrent l'ivresse à la santé. En particulier, ils sont flattés de cette résistance qu'ils voient céder à l'amour; car ils ont soin de croire qu'elle n'est surmontée qu'en leur faveur. La jalousie fait aimer cette résistance : elle y trouve la confirmation des privilèges auxquels on attache un prix aveuglement senti. La jalousie fait de la chasteté des femmes leur première vertu, afin que l'on puisse prétendre à leur fidélité.

Cette contrainte imposée aux femmes les rend réservées, puis dissimulées, puis fausses, puis perfides, puis débauchées; c'est encore ainsi qu'elles deviennent dévotes. Quelquefois aussi cette contrainte leur donne le fanatisme d'une fausse vertu à laquelle on tient d'autant plus qu'elle coûte davantage, et dont les inconséquences, les contradictions et le zèle, font un des genres de folie les plus étranges qu'on puisse imaginer.

C'est cela que les hommes ont appelé Sagesse, comme s'ils avaient eu à tâche d'avilir la sagesse et d'en faire perdre l'amour, comme s'ils avaient voulu réduire les femmes à n'avoir que des vertus absurdes.

V. *Puissance de l'Amour comme sentiment.*

L'Amour doit une grande partie de son pouvoir à la mobilité même des desirs, au mélange des objets de répugnance ou de crainte, au soin de s'éviter lui-même, à ce que cette opposition des contraires peut mettre d'incertitude dans sa marche. Cette incertitude le rappelle toujours, cette délicatesse le fait admirer en paraissant le redouter; ce sont des moyens naturels quoique détournés, et s'ils paraissent aller moins directement au but, ils n'y vont pas moins sûrement. L'Amour a une grâce irrésistible dans cette marche lente et mystérieuse; il entraîne par l'expression secrète du desir, il attache par ce qu'il donne lorsqu'il n'a pas encore tout accordé. Mais il est heureux sur-tout dans les plaisirs de l'affection, dans les soins de la pensée : jouissances modérées, mais durables et fécondes, qui perpétueront la jouissance passagère, ce plaisir trop grand peut-être, trop certain du moins, pour faire seul une passion.

Ce qui attache le plus, ce qui remplit le

cœur, c'est ce qui n'est jamais présent, ce qui précède, promet ou rappelle. Ces plaisirs d'un second ordre prolongent l'espérance que la jouissance extrême consumerait, qu'elle peut détruire, que du moins elle arrête. La passion de l'Amour est dans le sentiment d'attente ou dans les souvenirs qui embellissent les plaisirs des sens, dans la volupté de l'ame, premier et dernier besoin de celui en qui cet organe universel a quelque perfection.

Dépouillez la vie de ces couleurs poétiques dont on étale aux yeux du vulgaire les trompeuses apparences, vous verrez alors comme elle est misérable dans le secret des cœurs. Et cette vie humaine, qui n'a presque rien pour le bonheur, quel en peut être le prix chez l'homme obscur? Sa destinée est moins triste encore qu'inutile; et il la voit se consumer plus stérile pour la raison que pour les desirs. Si vous ôtez l'amour, que restera-t-il à celui qui a reçu le sentiment des choses? Quand l'œuvre est trop petite pour notre puissance, ou l'ame trop agitée pour notre repos, les pensers de l'amour sont comme un exercice pour distraire des forces qui n'ont

point d'emploi. C'est l'amour qui soutient l'âge incapable de renoncer aux songes ; c'est lui qui maintient quelque mouvement dans les volontés que la connaissance des choses aurait éteintes : mobile chez les uns, consolation chez d'autres, il entraîne tout, rien ne le remplace, et l'on dirait qu'il remplace toutes choses.

Enthousiasme du beau ! harmonie des sentimens et de la pensée, progression vive, lente, continue, avide, indomptée, conduite par les fantômes de l'avenir, et dont le terme reste inconnu dans les possibles ; difficultés des desirs qu'on veut annoncer et de ceux qu'on désavoue, efforts que l'on retarde, résistance qui va cesser, mystérieuse incertitude qui séduit et retient, qui éloigne pour embellir, et refuse long-tems pour long-tems promettre. Que de puissances dans l'Amour ! Il change un plaisir terrestre et périssable, en joies voluptueuses, égales, immenses : il dissipe les douleurs de l'homme et répare sa vie ; il rétablit dans ses destinées déchues une candeur primitive, et semble lui apporter des souvenirs d'un monde heureux; il plane dans l'infini, entre nos misères

et nos desirs, soutenant encore près des régions célestes les douces images de la vie : le désespoir est reculé, le vide des choses est couvert ; c'est un voile sur le néant.

SECTION III.

DES LOIS NATURELLES EN AMOUR.

I. *De l'ordre de la Nature.*

LA Nature ne prépare pas expressément un effet particulier, elle ne cherche pas avec économie ce qui est indispensable pour arriver à tel résultat, ce qui est suffisant pour le produire : mais elle établit des moyens vastes et féconds, elle en livre les fruits à la force plus ou moins énergique ou entravée des principes, aux frottemens multipliés de tout ce qui sera cause ou obstacle. Il semble que l'Intelligence qui peut avoir disposé ces lois, ait prévu non pas ce qui en résultera effectivement, mais tout ce qui en pourra résulter; qu'elle ait réglé seulement les possibles; qu'elle ait dit : Voici l'ordre de choses qui sera, et voici celui qui ne sera pas; mais dans ce que j'ai permis, je n'ai rien statué. J'ai choisi les facultés que ma sagesse pou-

vait laisser à la matière. Ces données conviennent à mes vues; j'abandonne les résultats à la marche accidentelle des choses ainsi modifiées et contenues. Je ne veux point déterminer ce que seront les produits et les êtres : j'essaie le jeu des ressorts universels : j'ai rendu la destruction impossible : j'ai assuré la perpétuité de ce grand mécanisme ; mais je veux que, toujours nouveau et comme imprévu dans les détails, il reste en spectacle à l'ame qui en pénètre les diverses parties, afin que chaque composé soit vivant et sublime comme une émanation de moi-même.

II. *Des prétentions à la possession exclusive.*

Les lois morales ne sont pas seulement liées aux lois physiques; mais elles sont réellement les mêmes sous une autre acception. Ces lois ne sont et ne sauraient être autre chose que des règles abstraites, qui résultent des rapports éternellement nécessaires entre les mouvemens du monde visible.

Si les moyens naturels nous paraissent plus grands que les résultats qu'ils sont

destinés à produire, c'est qu'il fallait les produire dans tous les cas. Souvent le but paraît passé de beaucoup, car autrement il serait arrivé quelquefois qu'il n'eût pas été atteint.

Par une suite de cette disposition universelle, notre imagination, nos desirs et même le besoin présent de nos sens, s'étendent au-delà de nos besoins réels. Cet excès, cette surabondance nous force à suivre les besoins vrais que nous eussions pu négliger au milieu des passions capricieuses et des manies systématiques. Ces besoins sont exagérés dans nous, afin qu'ils soient remplis.

Beaucoup d'animaux sont jaloux : dans plusieurs espèces, cette jalousie va jusqu'à la fureur ; ils se battent, ils meurent pour jouir exclusivement. Le même instinct se trouve dans l'homme. Mais la raison, qui est la combinaison réfléchie de tous les genres d'instinct, doit modérer celui de chaque passion, et le modifier selon les circonstances : autrement, que servirait-il à l'homme d'être susceptible de réunir, de combiner, de réprimer ces mouvemens divers de tant d'affections contraires ?

L'amour sépare du reste des êtres l'individu aimé ; il le distingue essentiellement de tout autre du même sexe : il conduit donc à la possession exclusive, qui n'est pas seulement une convention dans l'amour, mais plutôt un résultat de la nature des choses pour ceux qui aiment.

Cependant c'est une faiblesse de se passionner pour ce droit : il est convenable, il est satisfaisant, il est beau ; mais il faut y mettre peu d'importance, dès-lors qu'on n'en jouit pas. Ce privilège existe et subsiste naturellement, ou bien il cesse d'être essentiel.

Nos jalousies sont ridicules, parce qu'elles sont insensées. Si d'ailleurs elles montrent quelque force dans l'amour, ce n'est que celle d'un amour erroné, d'un amour sans noblesse. La jalousie ne convient qu'à l'animal qui ne réfléchit point ; elle est dans l'instinct plus que dans la volonté. Ses soupçons, ses démarches, tant d'excès, d'impuissance et d'angoisses, sont d'un cœur étroit, incertain, extrême, et qui échappe aux lois d'une raison infirme. Il est de justes précautions : l'inquiétude, le desir de s'assurer du vrai, sont alors une affaire et non point une

passion; c'est souvent prudence ou nécessité, ce n'est pas jalousie. Mais dans le véritable amour on n'a rien à craindre, à savoir, à découvrir : une belle ame ignore ces sollicitudes.

Si une femme qui s'est livrée à un homme, se livre aussi à un autre, il n'existe point en elle un premier sentiment qui mérite le nom d'amour. Quel si grand prix peut avoir alors cette possession exclusive ?

Si elle dissimule, si elle s'attache à tromper celui qui la possédait d'abord, mérite-t-elle qu'on regrette une liaison qu'il serait honteux de ne pas rompre ?

On estime sans réserve lorsqu'on aime réellement; l'estime raisonnée doit exclure le soupçon de perfidie.

Il arrive que l'on possède sans aimer; alors la possession exclusive n'est qu'une convenance que la prudence et la délicatesse peuvent exiger. S'en assurer, est un soin semblable aux autres soins de la vie; cet arrangement ne doit point passionner.

On a regardé la jalousie comme une affection mâle et noble. On a mis son honneur à jouir seul d'une femme, supposant apparem-

ment que celui qui laissait jouir un autre, ne le souffrait que par impuissance. Ce sont de pareilles bévues qui mènent si long-tems des millions d'hommes.

Cet honneur jaloux date apparemment des tems réels ou supposés de l'enfance du monde; il provient de l'isolement où les hommes étaient alors, de l'isolement où se sont trouvés les hommes de certaines contrées.

Dans un ordre établi, dans une morale raisonnée, la jalousie n'est qu'une faiblesse ou une sottise. Mettez de l'importance à la possession, quand vous aimez; mais alors vous aimez avec confiance, vous n'êtes point inquiets, vous n'avez point besoin d'être jaloux. Si vous n'aimez pas avec confiance, vous n'aimez pas. Si vous aimez sans être aimé, cessez d'aimer. Cela est très-difficile quelquefois; aussi j'ai dit que la jalousie était une faiblesse, quand ce n'était pas une sottise.

Mais, dira-t-on, l'on aime sans estimer. Alors l'amour est une démence, et je ne sais point de lois morales pour les maniaques.

Mais enfin la jalousie est dans la nature. Que m'importe? Les haines, les fureurs,

l'ingratitude sont aussi dans la nature.

Les restes inconsidérés d'un noble enthousiasme faisaient de l'Honneur une déité mystérieuse. Les passions seules réglaient alors les opinions. Ce n'était plus l'honneur, première loi de l'homme de bien ; c'était la manie de l'honneur : et l'on consacrait comme des lois sociales, les sottises que cet honneur-là mettait à la mode. L'homme le plus vertueux était déshonoré pour des fautes qu'il n'avait pu ni partager, ni prévoir. Il était compromis, si quelque étourdi venait compromettre, ou soupçonner, ou calomnier sa femme. Ce caprice d'un honneur trop sévère, pour être toujours juste, paraît cesser parmi nous ; mais beaucoup de peuples en suivent encore les écarts.

On prétendra que ces préjugés, peu équitables mais respectés, servaient à maintenir les mœurs et l'union domestique. Je ne le nie pas : c'est un moyen, comme tant d'autres que nous avons trouvés ou conservés, comme la sécurité qu'on obtient par la mutilation des Eunuques, comme le déshonneur des fils pour le crime du père dont la conduite leur était apparemment soumise, comme les tor-

tures qui ne laissent pas de faire découvrir quelques complices, comme les avantages que l'anatomie retire de nos exécutions sanglantes, digne reste des codes barbares. (6)

III. *De la Constance.*

On se plaint toujours du cœur de l'homme, comme si les discordances étaient en lui et non dans les usages, et dans le train du monde social qui cause ce que l'on appelle les bizarreries, les inconséquences, la légèreté du cœur ou de l'esprit humain. Pour moi il me semble que l'homme est, du moins à-peu-près, ce qu'il peut et doit être, au milieu des choses telles qu'elles sont, dans le monde tel qu'il va. Je ne vois rien dans ce cœur si impénétrable, dont on ne puisse rendre raison. Je ne vois dans ce cœur si dépravé, aucune affection qui ne soit motivée en quelque sorte, et même juste absolument parlant, c'est-à-dire indépendamment des lois convenues : c'est le résultat des causes extérieures qui agissent sans cesse, et contre lesquelles on ne dit rien. L'inconstance humaine n'est point surprenante, ni

même déréglée. Il est naturel que l'on cesse de desirer ce que l'on possède ; pourquoi même ne cesserait-on pas enfin de l'aimer ? Il ne reste qu'un goût tranquille, et froid dans certains tempéramens, un attachement d'habitude. L'imagination ne devant plus nous montrer la chose obtenue, puisqu'il est inutile de répéter les efforts qui l'ont fait atteindre, la pensée cesse de s'en occuper, et l'ame s'attache aux choses nouvelles que l'imagination lui présente. Dès qu'un besoin est rempli, la nature éteint les desirs analogues, et les remplace par le sentiment des besoins qui nous restent à satisfaire. (7)

La Constance est une habitude belle et noble : c'est le résultat d'une humeur douce, le penchant d'une ame droite, la conséquence d'une tête bien organisée ; mais les évènemens ne la prescrivent pas toujours, ils peuvent la rendre ou nécessaire, ou bonne seulement, ou indifférente, quelquefois même mauvaise.

La disposition à la constance dans les affections est naturelle à un homme de bien. Se conduire d'après cette disposition, c'est très-souvent une convenance ; mais ce n'est

un devoir positif que lorsqu'un engagement l'a rendu tel. C'est la promesse seule qui en fait une loi. Quand la promesse n'est que tacite, elle est encore obligatoire : il faut ou se conduire comme étant lié, ou faire entendre clairement qu'on ne prétend pas l'être.

Mais ce à quoi l'on ne saurait être tenu, ce que l'on ne saurait promettre raisonnablement, c'est la durée des sentimens actuels. On peut inférer de ce qu'ils existent de telle ou telle manière, qu'ils existeront long-tems : mais c'est une témérité de l'affirmer, c'est une imprudence de se le promettre à soi-même, c'est une sottise de n'en pas douter; le serment serait une perfidie; jamais pareille promesse ne fut faite sérieusement que par un fourbe ou par un écervelé, par une machine à passions.

Dès qu'une liaison s'établit entre des personnes honnêtes, c'est un engagement d'être exclusivement l'un à l'autre tant que ce lien durera, de ne se jamais tromper, et dès-lors de faire connaître avec franchise le moment où ces dispositions viendraient à cesser. Cette promesse mutuelle devrait être faite

expressément : elle est nécessaire au repos, elle donne une sécurité entière à quiconque mérite le nom d'homme. Ce n'est que dans la confiance de l'estime, dans cette noble certitude, que l'on jouit d'une intimité digne des ames honnêtes. (8)

Si ce lien peut durer autant que nous, il fera notre bonheur ou notre consolation : mais n'oublions point les lois du sort, n'allons pas jurer d'aimer toujours; nul n'est certain d'aimer le lendemain. L'on atteste la sensation présente ou l'évènement passé; le reste, l'homme l'ignore.

Dans le mariage, les promesses sont pour la vie. C'est quelque chose de bien hasardé que cette institution : elle exige une abnégation utile peut-être dans les Etats, inutile par elle-même dans l'Etat. Cette abnégation veut un appui surnaturel; et c'est une grande inconséquence de proposer universellement une force surnaturelle, et prétendre qu'une grâce particulière descende dans les derniers rangs, tandis qu'elle n'est pas toujours descendue sur les premiers des humains.

Heureusement cette union, intolérable lorsqu'elle est mauvaise, peut être suppor-

tée sans être parfaite. Le mariage est un engagement civil : on peut s'y promettre fidélité, bienveillance et protection pour la vie; mais s'y promettre un amour durable, c'est une chose absurde. Imaginer que l'amour subsiste, qu'il existe même dans tous les mariages, ce serait une erreur trop manifeste. Tous doivent être mariés : et si peu sont capables d'avoir de l'amour, si peu sont faits pour en donner!

L'union suivie et constante promet des avantages réels : les jouissances que le cœur y trouve seront assurées et augmentées par la connaissance du caractère, par la douceur des habitudes : l'âge avancé qui perdrait les plaisirs de l'amour, jouit encore de ceux-ci. L'amitié ancienne qui les remplace doucement, ne laisse point de regret, puisqu'elle fait tout subsister, excepté ce dont le besoin ne subsiste plus.

L'habitude ne diminue pas chez un homme juste et sensé, les plaisirs d'une possession indépendante des affaires et des assujétissemens de la vie. Le choix peut avoir été mal fait; mais des choix semblables sont rarement mauvais, quand on choisit avec les

intentions d'un cœur droit, avec la prudence d'une tête saine. Ce qui était aimable peut cesser de l'être : mais alors ce n'est pas l'habitude qui détruit la jouissance, il n'y a point d'inconstance.

Les mauvais choix, l'amour-propre, une affectation de légèreté, d'autres vues plus basses, peuvent rendre le changement séduisant pour l'âge irréfléchi. Il est vrai même que si la constance n'avait pas des avantages essentiels, et que le tems rendra tous les jours plus sensibles, on ne saurait se dissimuler ceux du changement : ils sont spécieux et naturels ; ils viennent ou des choses ou de nous-mêmes, de nos inadvertances, de notre faiblesse, et des vicissitudes de notre destinée. Mais la persévérance dans les habitudes donnera des biens plus précieux, toutes les fois qu'elle sera possible et raisonnable, toutes les fois que l'objet d'une liaison n'aura pas été choisi inconsidérément, et que les évènemens ne nous feront pas une loi de nous en séparer.

Le principal avantage général que la nature des choses puisse promettre dans le changement, c'est le renouvellement de la

progression passionnée, de cette agitation préférée par plusieurs à la paix de l'amour heureux.

L'indolence avec laquelle nous laissons le prestige se dissiper dans nous, dès que la passion s'arrête, donne plus de force à ce desir de la voir renaître. Le sentiment du passé devrait soutenir l'affection aimante, lorsqu'elle cesse de s'accroître, lorsque l'espérance ne la soutient plus. Mais trop de facilités, trop d'occasions d'acquérir, entraînent à laisser perdre ce que l'on possède. Dans la solitude, l'amour ne s'affaiblirait pas autant. On conserve avec beaucoup de soins ce dont la perte ne saurait être réparée : l'homme exilé dans des lieux déserts, craindrait de ne pouvoir rallumer le feu de son foyer; il s'occuperait de l'entretenir. Ce qui rend l'amour si fugitif, c'est encore la négligence dans le succès : on oublie de rester tel que l'on était lorsqu'on a été aimé. Le tems détruirait la passion, mais lentement, insensiblement, et d'ailleurs en détruisant le besoin d'en éprouver. L'attachement subsisterait; et comme il se rencontrerait des choix bien faits, et même quelques passions

convenables, on verrait des unions heureuses jusque dans ces liens sans nombre, dont le Sacrement promet la perfection.

Si l'amour est réduit à n'avoir que le sens pour objet principal, il reste encore assujéti aux convenances morales. Alors on peut jouir sans aimer, mais non sans cette estime qui justifie la confiance, sans cette prudence que l'homme de bien ne sait pas négliger pour des plaisirs, sans cette simplicité dans les procédés, cette bonne foi qu'il n'oublie jamais, et qu'il a droit d'exiger toujours, sans cette délicatesse qui devrait distinguer les sensations humaines des appétits grossiers. Ce goût, ce soin délicat, c'est la pudeur du plaisir : il nous échapperait dès les premiers momens ; mais elle en conserve les proportions et les convenances, elle prolonge quelques illusions jusque dans l'intimité la plus entière, dans la possession la plus libre.

IV. *De la Continence. De la Chasteté. De l'Esprit d'expiation.*

Dans les siècles d'étonnement et d'alarmes qui suivirent les grands désastres du globe,

l'idée d'appaiser une divinité terrible, porta les hommes aux efforts d'un dévouement presque sans bornes. C'était bien mériter des restes malheureux de la société consternée, que de se faire victime pour elle; l'individu renonçait à lui-même afin d'obtenir que la tribu subsistât. Peut-être aussi la famine frappa-t-elle dans leurs asiles les sociétés renaissantes sur la terre désolée et bouleversée; peut-être les victimes désignées eurent-elles le choix de la mort ou de la continence dans un exil solitaire.

Il est peu de recherches plus importantes que l'étude de ces opinions antiques, dont les traces subsistent dans toutes les contrées. Cette direction de l'opinion s'opposa depuis aux institutions qui eussent été convenables aux peuples, lorsqu'ils multiplièrent sans crainte sur la terre parvenue enfin à cette sorte de repos qui la rend fertile.

Mais les questions morales ou politiques relatives à l'union des sexes, embrasseraient tout ce qui résulte de la nature de l'homme; il faut s'imposer la loi d'écarter les digressions auxquelles on serait le plus naturellement entraîné.

Sans chercher quelles furent les premières causes de l'estime extraordinaire que l'homme porté au plaisir fit pourtant de la continence, de la chasteté, de la virginité, voyons seulement combien cette opinion fut générale, * quelles sont à-peu-près les raisons qui portent à la maintenir parmi les

---

* L'île de Sené chez les Gaulois était gardée, dit-on, par neuf vierges : elle était peuplée de femmes qui vivaient dans une sorte de règle religieuse et dans la continence. Il y avait des interruptions pourtant, car on ajoute qu'elles se rendaient sur le continent à de certaines époques. Les prêtres égyptiens gardaient la chasteté. Les prêtres de la Syrie se mutilaient. Les Gymnosophistes, et, d'après eux sans doute, les Esseniens, les Nazaréens, les Hiérophantes, observaient un célibat prescrit par le culte. La Thébaïde contint quarante mille Anachorètes. On avait vu dans le Saïd des milliers de femmes et d'hommes séparés et vivant en passagers sur la terre.

Et tout n'est que passage et chemin sans but ! Mais en faisant malgré soi cette route incertaine, pourquoi choisir le sol aride, au lieu d'avancer plus doucement sur des sentiers commodes ? L'orage du soir frappera également et le front chargé de sueurs et le front tranquille.

modernes, et quel jugement nous pouvons en porter.

Le précepte ou le conseil de la continence religieuse dans les contrées orientales est assez connu : l'on verra mieux combien il fut universel, si l'on considère que les rites qui parurent y être contraires dans les Indes, la Syrie et l'Egypte, n'eurent probablement pas d'autres principes. L'exposition du Phallus dans les temples paraît avoir succédé, chez plusieurs peuples, aux preuves réelles de la mutilation des prêtres. Cette institution considérée ainsi, n'est plus en opposition avec les mortifications et le célibat fanatique de ces contrées ; elle se rapporte à l'ensemble immense des macérations, du dévouement, des sacrifices humains, des divers modes de pénitence, monument déplorable du Cataclysme que tant d'autres monumens attestent, maladie contagieuse contre laquelle on opposa peu d'efforts, et qui subsiste comme ces calamités physiques aussi anciennes peut-être, et que tant de siècles n'ont pu détruire encore.

L'éléphantiasis si redoutable chez les anciens, et dont l'Abyssinie n'est pas encore

délivrée, selon Bruce, la peste passagère mais toujours renaissante, la petite vérole si dangereuse en Asie et en Amérique, la hideuse maladie d'Haïti, ne suffisaient pas pour prévenir l'excès de population que nos lois s'avisent d'exciter. L'esprit de pénitence qui dérange la tête des hommes, la rage de la guerre qui corrompt leurs habitudes, ont trouvé moins d'oppositions : l'industrie humaine ne les repousse point, elle les encourage, elle les divinise. Il y avait des lieux et des tems où les autres fléaux manquaient, ceux-ci du moins ne manquent nulle part et ne sont jamais interrompus. (9)

L'importance que l'homme attache à la virginité des femmes, ne provient pas seulement sans doute de la manie jalouse d'une possession exclusive. La vanité de l'égoïsme peut en être maintenant la seule raison ; mais il paraît que l'estime superstitieuse d'une continence absolue en fut la cause première. *

---

* L'Egypte n'a fait que des ouvrages durables. Ses opinions et ses rites subsisteront autant que ces monumens de Memphis élevés comme des bornes contre les forces du tems, et qui semblent moins propor-

Quand on ne connaissait d'autre passion que l'amour, et d'autres devoirs que les moyens de suspendre le courroux du ciel, il était naturel que les idées relatives à la propagation de l'espèce, fussent liées à celles du culte de l'Etre puissant dont la vengeance avait puni la multiplication des hommes. On évitait toute souillure pour paraître devant les autels, ou seulement pour être agréable à la divinité; on s'interdisait celle qui pouvait résulter de l'union des sexes. On voulut que le mal fût impossible, ou que le dévouement fût attesté : les uns furent mutilés, les autres furent seulement circoncis ou rasés. Des femmes nues et épilées dansèrent devant le bœuf saint; des prêtres furent également nus pour les sacrifices : on a vu dernièrement renaître ces idées de pureté opposées aux nôtres, mais tout aussi

tionnés aux jours de l'homme qu'aux révolutions des astres. Les Chrétiens ne se sont point séparés de leurs prédécesseurs. Juifs ou Gentils dans leurs fêtes et leurs pratiques, Orientaux dans leur morale et leurs dogmes, ils ont de fortes raisons de dire que tout ce qui était avant eux, avait pour destination de leur préparer les voies.

naturelles à l'homme, quand il veut raisonner les conséquences d'un principe déraisonnable. (10)

Il suffisait que l'austérité des mœurs fût établie et admirée pour qu'elle se perpétuât; les raisons qui conservent parmi nous cette austérité ne sont pas difficiles à reconnaître: elles n'eussent pas été assez puissantes pour la faire admettre, mais elles le sont assez pour en prolonger l'empire.

Nous avons des institutions qui s'accommodent fort bien d'une populace imbécille et malheureuse. Qu'ils naissent, qu'ils travaillent, qu'ils ne nous volent pas, et qu'ils soient désunis et patiens; le reste est leur affaire. Chez de semblables peuples, l'amour doit entraîner à des excès hideux ou criminels. Les inconvéniens de l'amour devaient donc frapper les législateurs, les sénateurs presque tous *seniores*, qui se ressouvenaient eux-mêmes du délire inconsidéré de l'amour, et qui n'étaient plus d'âge à chercher, ni peut-être à comprendre, les ressources qu'un véritable législateur trouverait dans cette passion universelle et susceptible de tant de modifications.

D'autres se sont faits vieux dès leur jeunesse, ils n'ont pu conserver de viril que l'instinct de dominer, ils ont proscrit l'amour pour affaiblir les consciences ; ils voulaient régner dans le vide. L'amour a beaucoup contribué à l'autorité du tribunal de pénitence : les autres confidences auraient pu en éloigner, celles-ci savaient y ramener.

La Continence est, chez les Chrétiens, la vertu par excellence ; en quoi je ne les comprends pas, dit Usbek, ne sachant ce que c'est qu'une vertu dont il ne résulte rien.

L'homme qui ne jugera point avec prévention ni selon l'intérêt mal entendu de ses desirs, verra sans doute que le mérite d'une continence entière est une vertu chimérique ; mais il sentira que ce serait un excès non moins déraisonnable, et plus funeste encore, de ne soumettre ses fantaisies à aucune loi.

Plusieurs se sont jetés dans ces désordres en haine de l'ordre trop austère, mal motivé, mal raisonné, auquel une morale mélangée bizarrement prétendait les assujétir. Des préceptes excellens, transmis de la sagesse de tous les siècles, ont été discrédités par ce

rigorisme ridicule et erroné que des sectaires ont rendu dominant.

La continence est une résistance aux mouvemens de la marche des êtres, aux lois de l'ordre ; elle ne peut être ni exigée, ni même conseillée en général : mais la justice et la prudence conseillent ou exigent très-souvent des privations accidentelles. Un bien qui attaque les droits des autres hommes, ou qui nous entraîne nous-mêmes à des malheurs que nous pourrions prévoir, n'est plus un bien, mais une imprudence ou une faute, une sottise ou un crime. Et par les mêmes raisons, par des conséquences aussi incontestables des lois premières, un plaisir juste et prudent, qui ne nuit à personne, et dont on ne peut prévoir que l'on doive jamais se repentir, fait partie de nos droits dans la vie sociale ; c'est une compensation légitime des peines et des ennuis auxquels tout le reste semble nous livrer.

La continence, selon le vrai sens du mot, ce produit de la volonté, cette sorte d'acte par lequel on se contient, ne peut être qu'une vertu réelle. Il est bon, il est utile au plaisir même que l'on soit toujours maître de soi :

mais contenir ou régler ses desirs, ce n'est pas les réprimer toujours, c'est les assujétir à la raison. La raison ne veut point les éteindre : elle les retient quand il le faut; mais dès-lors qu'il n'est pas criminel, avilissant ou dangereux de les suivre, elle les approuve, elle les autorise, elle en conserve la liberté naturelle.

Ce qui est à-la-fois utile aux hommes réunis, et juste parmi les hommes en société, ce qui est vraiment beau, c'est l'alliance de l'honnête et du libre : quand elle est entière, il y a là quelque chose de sublime.

Nos villes et nos champs sont peuplés de femmes chastes par asservissement, et nommées vertueuses sans vertu réelle. Cependant aux yeux de celui qui ne considère pas seulement la chose visible et le résultat du moment présent, cette prétendue pureté de mœurs ne sert pas moins que la licence à la corruption de la morale : les principes mal combinés s'altèrent au lieu de se féconder.

Celui-là est fort, dont la volonté inflexible est de se soumettre sans aucun écart à la loi raisonnée, mais qui restant libre de tout joug irréfléchi, cède franchement aux pen-

chans naturels. La modération, la prudence, le devoir convenu, sont des lois de la nature aussi nécessaires que les premiers penchans qu'elle inspire. Quand on ne sait pas accorder ces diverses lois, on appelle vertu l'opiniâtreté à suivre celles que l'on redoutait : mais une ame juste les connaît toutes et les établit en elle avec ce vrai courage qui n'étant pas étonné par les difficultés, ne les cherche pas plus qu'il ne les évite, et n'affecte point une préférence farouche pour ce qui est plus pénible sans être meilleur.

La sagesse est la manière habituelle d'agir et de vouloir avec force, avec modération, pour l'ordre, et d'après les principes adoptés en conséquence de l'étude que l'on a faite de l'honnête et du vrai.

V. *De la Pudeur.*

Nos sociétés imparfaites sont assises sur des bases usées par la marche du tems. Les monumens de l'homme libre vieillissent : les beaux caractères de la langue antique s'effacent. Que de siècles ont passé sur ces grands

essais. La longue habitude a rendu nos idées uniformes comme nos vêtemens. Tout s'est placé sous le joug de l'usage ; et les hommes n'ont plus de formes qui leur soient propres, parce que l'homme a perdu sa forme primitive.

La prudence, cette prudence d'un jour, supprimerait chaque ligne, dès qu'il s'agit des vérités méconnues. La routine élèvera ses mille voix pour soutenir la Pudeur qu'elle chérit. Ces voix tomberont ; la Pudeur actuelle tombera ; la Pudeur vraie sera durable comme l'homme.

Mais avec qui s'entretenir des choses réelles ? qui songe à les lire ? Je ne sais rien de plus bizarre maintenant que de chercher ce qui est vrai essentiellement, ce qui serait utile. La loi de la Terre sociale, c'est l'habitude. Les fantaisies locales sont la raison de la contrée où elles règnent ; et l'on est immoral, si l'on ne s'attache pas à les perpétuer !

Si l'on n'a pu s'entendre sur la Pudeur, c'est qu'on l'a dénaturée. Plusieurs la regardent comme un résultat nécessaire de

notre organisation : quelques-uns prétendent qu'elle n'est qu'un produit accidentel de nos habitudes. Tous ont raison : mais, pour les concilier, il faut cesser de confondre la pudeur naturelle et la pudeur acquise. Ce que nous nommons pudeur, s'écarte trop des lois réelles. N'avoir aucune pudeur, c'est s'en écarter autant.

Si la pudeur était contraire au plaisir, comment appartiendrait-elle sur-tout à l'âge de l'amour? Les enfans ne la connaissent pas, les vieillards semblent la méconnaître : elle ne soumet que ceux qui peuvent jouir, elle n'est puissante que chez l'homme capable d'aimer, elle n'est souveraine que dans le sexe qui met le plus d'importance à l'amour. Je ne vois pas pourquoi chercher, ni comment trouver la raison d'une opposition mystérieuse entre l'amour et la pudeur. Au contraire, la pudeur ne saurait exister dans celui qui n'aurait pas le sentiment du plaisir, et elle ne peut être connue vraiment que du cœur fait pour aimer. Cette opposition n'est à mes yeux qu'un rêve, où il est très-inutile de disserter pour chercher les causes imaginaires d'un effet tout aussi chimérique.

La pudeur est en nous pour ajouter au plaisir, et non pour le réprimer.

La pudeur est une crainte fondée sur le sentiment délicat de l'harmonie, de la grâce, des illusions séduisantes. Elle avertit de tout ce qui serait contraire, de ce qui arrêterait l'espoir; et ce n'est point le plaisir qu'elle refuse, mais elle repousse ce qui l'affaiblirait. La cause de la pudeur est ce mélange de choses heureuses et désagréables, qui se trouve dans les jouissances de l'amour. Ce mélange est triste, et nous ne saurions le détruire; mais la pudeur nous en permet l'oubli.

Par des dispositions premières qui ne sont point selon nos goûts, les mêmes organes dans les animaux servent à la plus grande des jouissances physiques, et à des secrétions repoussantes. Ce rapprochement de ce qui plaît et de ce qui choque, produit des sensations disparates, dont l'opposition arrête péniblement nos sens entraînés dans la progression du plaisir. (11) La Pudeur est plus grande dans le sexe où ces contrastes sont plus remarquables. Sans attribuer ces lois de la nature à des intentions finales, voyons

seulement l'utilité que nous en retirons.

Si tous les genres de séduction se trouvaient réunis pour les jouissances de l'Amour, le plaisir serait plus grand, mais l'homme ne s'arrêterait point, il ruinerait entièrement ses forces. Au contraire, diverses choses plus ou moins odieuses à nos sens, arrêtent nos desirs, en sorte qu'ils ne subsistent guère au-delà des besoins, quand l'habitude de l'imagination ne les a point exagérés.

La pudeur est un instinct de prudence : c'est un choix dans le plaisir pour en éviter les inconvéniens, c'est une conséquence de la délicatesse et de l'étendue des sensations, de la différence bien sentie entre tout ce qui peut attirer et tout ce qui peut repousser. (12) Si une femme est avilie quand elle a perdu la pudeur, c'est qu'elle ne peut pas la perdre tant qu'elle n'est pas vile : la pudeur réelle est inséparable d'une organisation délicate.

La pudeur n'est donc point un sentiment contraire aux sensations de la volupté. Quelquefois, sans doute, elle réprime les plaisirs, mais en général elle leur est favorable : celui qui sait jouir ne la trouve pas importune.

Des plaisirs grossiers ne sont point conformes à l'ordre. Quelques-uns disent que rien n'est honteux, que la délicatesse de goût, la pudeur sont factices, et que si tout est dans la nature, tout est semblable. Mais cette honte ne serait-elle pas aussi dans la nature?

La Métrie prétend que l'homme est au-dessous des quadrupèdes, parce qu'il se cache pour jouir. Je n'entends pas bien comment plus d'étendue dans l'instinct peut être une marque d'infériorité.

Helvétius veut que la pudeur ne soit qu'une invention de l'amour raffiné. Ce serait une ruse des femmes ; mais elle est commune aux deux sexes, elle est fondée sur un sentiment difficile à surmonter, agréable même à suivre et qui paraît commun à tout être bien organisé. L'art ou plutôt l'artifice en amour, ne serait ni aussi universel, ni aussi conforme à nos dispositions. La pudeur n'est point l'effet d'un projet, la suite d'une volonté raisonnée ; c'est plutôt un principe de mouvemens naturels et souvent irréfléchis, de volontés que la raison peut déterminer, mais qu'elle ne produit pas dans l'origine.

D'autres, au contraire, ne craignent pas d'avancer qu'une femme qui n'a plus ce qu'on appelle vulgairement pudeur, ne peut plus avoir aucune vertu. Cela serait vrai, si l'on entendait cette pudeur qui nous fait éviter les choses repoussantes ou funestes à la volupté : le sentiment de l'ordre et du beau en est le principe, et quand ce sentiment s'éteint, l'homme moral périt tout entier.

Mais si l'on dit qu'une femme qui jouit autrement que par devoir, est dépravée, je soutiens que c'est une assertion fausse, une morale insensée. Il en est du fanatisme de la chasteté comme du fanatisme superstitieux. Celui qui n'avait d'autre morale que l'opinion religieuse, a tout perdu en la perdant; un autre sera très-vertueux sans avoir de religion. Celle qui n'avait de mœurs que par préjugés, a tout abandonné en perdant l'illusion de la pudeur, c'était le chaînon le plus fortement rivé par les moralistes; mais celle qui cherche et révère la vérité morale, peut jouir de l'homme et aimer la vertu.

La pudeur dans l'espèce humaine est l'éloignement pour tout ce qui altérerait le

plaisir et en détruirait l'illusion. Ce qu'on croit apercevoir d'analogue dans les animaux, n'est pas toujours ce qu'on prétend. Si quelques espèces préféraient un lieu écarté, ce ne serait point peut-être par un sentiment de honte : mais les impressions extrêmes exigent qu'on s'y livre entièrement ; et dans les momens où l'on n'est pas en état de défense, il ne faut avoir rien à redouter. Les bêtes n'ont point de honte de dormir, et pourtant elles cherchent des asiles pour reposer sans inquiétudes.

La pudeur réelle est plus grande chez les femmes ; on a vu pourquoi. Notre pudeur de convention les asservit presque toujours ; et malgré le concours de ces deux causes, il ne paraît pas que ce soit à une plus grande pudeur qu'il faille principalement attribuer cette résistance qui sert les intérêts de leur empire, et d'autres intérêts encore dont je pense bien que plusieurs n'ont pas l'intention. La femme résiste davantage, parce qu'elle a plus de suites à craindre. Cette résistance appartient à la loi générale qui oppose les lenteurs de la femelle à l'impétuosité du mâle. Ces retards servent au plaisir : les

femelles ne le refusent point, elles le diffèrent. Les fantaisies dont elles s'avisent, excitent l'opiniâtreté qu'elles aiment à produire : ces ruses et cette fuite forceront de joindre à des forces seulement suffisantes, toutes les forces que l'on peut employer ; ce tems, ce mouvement embrâseront une ardeur qui était trop faible au moment qu'elle s'allumait. La femelle ne veut point être poursuivie par désœuvrement, mais avec passion ; elle ne veut point d'un simple caprice qu'une distraction pourrait affaiblir, qu'un autre caprice pourrait interrompre. Il faut à ses desirs, que cette volonté moins visible en elle, mais trop passagère dans le mâle, soit devenue assez forte en lui pour être prolongée autant qu'elle le voudra : c'est un moyen indirect d'exiger que l'on soit toujours bien préparé pour un rôle qu'il ne faudra jamais remplir avec cette négligence que trop de facilité pourrait permettre.

L'incertitude des soins à prendre, l'inexpérience du plaisir, le doute du succès, produisent la timidité, sorte de grâce du desir dont il reste toujours quelque chose quand les facultés du goût ne sont pas éteintes.

Mais la force des sensations voluptueuses la surmonte ; et dès que la raison a jugé la circonstance convenable, la pudeur n'est plus que la délicatesse dans les jouissances.

Cet embarras dans le plaisir n'est pas une honte, mais un effet des sensations extrêmes et de tous ces mouvemens contraires dans une succession rapide d'impressions que l'on ne veut pas toujours laisser voir. Souvent aussi ce sont des soins de l'amour-propre : il faudrait éviter de prendre tout cela pour les conseils d'une vertu idéale.

Ainsi la pudeur, telle qu'elle peut être observée parmi nous, n'est pas une affection simple, mais un résultat complexe. Aux causes naturelles et à la honte qui vient du précepte, il faut encore joindre une pudeur factice qui doit résulter de notre habitude générale. On avait une manière uniforme d'être vêtu, d'agir, de se présenter. En amour il faut un langage nouveau, des manières et des attitudes nouvelles. On craint de surprendre, d'étonner, d'être remarqué; on sera observé, peut-être on paraîtra ridicule dans cet essai ; peut-être on éprouvera de l'opposition ; l'on restera confus, décon-

certé : comment s'assurer l'approbation dans cette circonstance sur laquelle toutes les pensées sont secrètes ou déguisées ? Le premier amour est plein d'incertitudes et d'ignorance ; la pudeur règne alors. Ensuite l'amour sait ce qu'il fait, et la pudeur n'est plus que ce soin naturel que nous avons reconnu, ou cette contrainte de préjugé que nous avons blâmée.

La véritable pudeur est très-importante ; elle perpétue l'amour : non-seulement ceux qui n'en ont pas sont incapables d'aimer, mais ils ne sont pas même dignes de jouir ; ils peuvent multiplier, mais ils sont étrangers à l'amour humain. S'il est peu d'unions heureuses, c'est, en grande partie, parce que la pudeur est trop négligée dans l'indiscrète liberté du Mariage, et même dans d'autres occasions où l'habitude semble éloigner l'attention des desirs, et la laisser se porter sur les autres objets des sollicitudes et des passions de la vie. Tant de choses nous paraissent nécessaires, que souvent celles qui sont atteintes seront aussitôt oubliées, non pas précisément parce qu'elles sont obtenues, mais parce qu'il s'en présente

beaucoup d'autres qu'il faut s'attacher à poursuivre.

Je ne suis pas encore parvenu à concevoir que des personnes de sens, et à qui il fut donné quelques notions des choses, trouvent tout simple de coucher habituellement ensemble. J'aime beaucoup mieux imaginer une famille Laponne ou Hottentote, étendue pêle-mêle dans sa hutte étroite, huileuse et enfumée. Ces gens-là sont conséquens, et ils auraient raison quand même ils n'y seraient pas forcés. Mais nous! quelle excuse donner, nous instruits, délicats, nous qui pouvons ce que nous voulons? c'est dans une chambre achevée par tous les arts, que nous plaçons un lit pour deux; c'est au milieu des commodités choisies par les recherches de tant de siècles, que nous nous réunissons, dix heures par jour, entre les mêmes draps; comme si nous craignions de maintenir entre nous le lien du desir; comme si nous cherchions à interrompre la douce habitude de nous plaire ensemble; comme si nous ignorions que l'intimité est altérée dès qu'une fois on l'a trouvée im-

portune, et que la laisser s'affaiblir, c'est vouloir la perdre. *

Une raison éclairée connaît l'accord de la pudeur et de la volupté. La raison rend inaccessible à tout plaisir méprisé ; elle fait recevoir ouvertement et posséder avec délicatesse une volupté légitime et convenable, ou plutôt elle admet toujours la volupté, elle rejette toute jouissance qui n'en mériterait pas le nom. Ce qui n'est point juste et selon les convenances, n'est pas une volupté réelle : la raison se soumettrait aux privations les plus pénibles ; mais ce qu'elle ne sait point supporter, c'est le plaisir immoral.

---

* Je ne puis blâmer en cela qu'un petit nombre : la plupart ne peuvent point ce qu'ils veulent, beaucoup même n'ont pas le tems de songer à ce qu'ils voudraient. Nous ne sommes presque jamais nous-mêmes ; nous faisons jusqu'à la fin d'autres rôles que les nôtres.

SECTION IV.

DES DEVOIRS.

I. *De l'Ordre moral.*

Quelles joies prétendez-vous sur ces terres difficiles où vous traînez la vie ? ne savez-vous pas qu'il n'y en a point ? Evitez le mal ; c'est à cela que se réduit tout l'art du bonheur. Ames aimantes ! je conçois vos desirs : mais à vingt-huit ans, vingt-huit seulement, vous allez sentir l'instabilité des choses. Restez irréprochables ; car c'est cela qui subsiste. Entrez en paix dans l'hiver de vos ans : l'hiver commence, non pas quand les jours deviennent moins grands, mais quand les heures deviennent moins belles.

Cependant pourrons-nous discerner ces devoirs dont l'exacte observance est si nécessaire au repos du cœur ? C'est ce qu'il importerait davantage de bien savoir, qui

souvent reste le plus incertain. L'on suppose assez connu, ce que l'on sent ne pouvoir ignorer tout-à-fait; les notions en deviennent vagues, nul n'examinant ce que tous doivent décider, nul ne doutant s'il a bien pénétré ce qu'il pense que tous sont en état d'entendre.

Les changemens dans les langues donnent un exemple sensible de cette altération des idées vulgaires, lorsqu'on les regarde comme assez simples pour être abandonnées à la direction ordinaire des esprits, sans que le principe en soit rappelé.

Les opinions morales ne s'altèrent pas moins que les expressions du langage. Et c'est quelquefois démêler très-bien des choses qui paraissent confuses, que de les expliquer comme si elles étaient très-simples. Elles le sont, quand au lieu de s'arrêter à des difficultés superficielles, à des innovations qui les déguisent, on les juge en remontant aux notions les plus naturelles.

Je crois que les hommes arriveront un jour à ces notions simples; et qu'ils établiront tout avec facilité, quand on sera las d'avoir tout essayé péniblement. Mais nul

n'a choisi le siècle où il eût pu desirer de vivre.

Toute morale n'est que justesse. Tout est mesure mathématique. Cette expression de Platon était bonne, l'Eternel Géomètre. Pythagore alla plus loin, lorsqu'il dit : Nos vices et nos crimes sont des erreurs de calcul. Tout le bonheur de la vie individuelle consiste dans l'harmonie des ressorts, dans l'équité de l'ame et la justesse du raisonnement. Toute la perfection du corps social consiste dans la proportion exacte entre les sacrifices que chacun fait comme individu, et l'avantage qu'il reçoit en compensation comme membre de la Cité.

S'il n'y a pas de justesse dans les lois, l'homme sera dépravé. Des lois actuelles de l'Europe, les plus mal raisonnées sont celles qui concernent l'Amour : c'est en cela aussi que la déviation est plus grande, et que l'on respecte le moins les lois. Ces infractions sur lesquelles on semble toujours prêt à fermer les yeux, produisent plus de mal encore que celles des autres devoirs.

II. *Des Devoirs en Amour.*

Le devoir est de ne faire volontairement aucun mal que l'on puisse reconnaître pour tel, et de faire le plus de bien que le permettent et les circonstances où l'on est, et les facultés dont on peut disposer.

Le Bien est la jouissance ; le Mal est la douleur. *

Nos devoirs sont donc relatifs à tout ce qui peut souffrir ou jouir ; mais bien plus particulièrement à notre espèce, puisque les

---

* La jonissance réelle, celle de l'ame, la jouissance connne et sentie, la *jouissance* exactement dite, est le sentiment de la possession de l'objet desiré. La jonissance improprement dite, n'est que la possession.

Le *bonheur* est l'état résultant d'nne suite de sensations agréables. Les *bonheurs* sont les incidens, les occnrrences heurenses.

La Félicité est un bonheur complet (à-peu-près) et permanent (pour qnelqne tems).

Le Devoir est d'angmenter les jouissances, de multiplier les *bonheurs*, afin de produire, s'il est possible, la félicité soit pour nous-mêmes, soit pour les autres.

rapports sont nécessairement plus compliqués, plus nombreux et plus immédiats entre des êtres d'une organisation semblable ou analogue.

Ces devoirs sont plus sensibles, et dès-lors plus obligatoires, en proportion du lien plus ou moins direct qui existe entre nous et les hommes.

Les devoirs sont plus grands entre des amis, entre des hommes d'un même pays, entre un fils et ses parens. Comment ne seraient-ils pas essentiels et sacrés entre un homme et une femme unis par un lien aussi important, aussi décisif que celui de l'amour ?

Puisque le plaisir et la douleur sont la base, la fin, la cause de tous les devoirs, comment le devoir entre un homme et une femme, qui s'unissent pour le premier des plaisirs, ne serait-il pas aussi sacré qu'aucun autre devoir ? De tous les liens, c'est celui dont il peut résulter, et dont il résulte habituellement le plus de jouissance et le plus de peines. Aussi n'est-il aucune loi morale plus corrompue et plus avilie, aucun ordre de choses où l'injustice, la perfidie, la dé-

rision, le mépris et même l'ignorance des devoirs aient été portés si loin.

La véritable, la seule sagesse en cela, comme dans tout, c'est de n'attaquer les droits de personne, de ne point manquer à ses engagemens, de ne rien faire qui sacrifie un long avenir au moment présent, qui nous prépare un repentir ou nous expose à des suites déplorables.

Tout ce qui n'est ni injuste ni imprudent, ce qui n'est funeste ni aux autres ni à nous-mêmes, n'est pas contraire aux lois de notre nature. Tout ce qui n'est point contraire aux besoins naturels des hommes en société, ne peut être que légitime, convenable, avoué par la raison.

L'hypocrisie en amour est un des grands fléaux de la société. Pourquoi l'amour sortirait-il de la loi commune? Pourquoi n'être pas en cela, comme dans le reste, juste et sincère? Toute vertu imaginaire, et même toute vertu accidentelle est suspecte. Celui-là seul est certainement éloigné de tout mal, qui cherche sans honte ce qui pourra le faire jouir sans remords.

La multitude a pris une sorte d'habitude

de se conduire en amour comme dans une relation de fantaisie, et dont les conséquences ne seraient jamais sérieuses. Les raisons de cet usage malheureux ne sont pas difficiles à trouver. L'inconséquence des lois en est une des principales causes; mais il en est une autre prise dans la nature des choses, et contre laquelle il fallait que nos institutions se dirigeassent. Elles n'ont cherché à le faire que par des sévérités inconsidérées qui ne pouvaient manquer d'ajouter à la confusion.

L'amour a le plaisir pour but, plus directement que les autres relations de la vie. Et remarquez encore que ce plaisir n'est pas perpétuellement exigé par nos besoins, qu'il n'est pas même constamment desiré, que même il n'est pas précisément nécessaire à l'individu vivant. L'arbitraire, les inégalités, les fantaisies, la légèreté de conduite, les doutes sur les principes, l'abus du raisonnement, l'irrégularité des voies secrètes, tout devait pervertir cette partie essentielle de la morale livrée à nos propres déterminations : et c'est bien plus encore que si elle nous était abandonnée, lorsque les lois dont on

s'avise pour la régler, sont de fausses règles contraires aux lois naturelles, lorsqu'elles nous fournissent sans cesse des prétextes pour prétendre réformer ces discordances, ou même des raisons légitimes de négliger des dispositions que l'on ne saurait approuver.

La morale la moins scrupuleuse condamnerait cette sorte d'habitude d'agir inconsidérément en amour, et de ne mettre aucune importance à des actes dont tant d'intérêts dépendent. Il est même superflu de s'arrêter à prouver ces devoirs si étrangement méconnus : ils sont assez prouvés par le désordre visible, et les désordres secrets plus universels encore, que l'amour multiplie davantage peut-être que les autres passions réunies, et qui font tant de victimes, sur-tout parmi les femmes. *

---

* Dans les plus grands intérêts de la vie, les devoirs fondés sur des promesses, sur la confiance, fondement sacré s'il en est, sont des devoirs sérieux, ce me semble. *Sérieux* est devenu le mot nécessaire, quand on a été jusqu'à rire des devoirs en Amour. Cette erreur étonnante a une cause, car tout en a une ; mais ce n'en est pas moins une sottise insigne. Les vieilles habitudes de cette morale aussi farouche

Serait-ce donc une justice si difficile, ou serait-ce un soin superflu de ne point contracter d'engagement, de ne former aucune liaison sans examiner, dès les premiers momens, si elle peut être suivie, si elle ne doit pas l'être? Pourquoi ne pas s'avouer d'abord qu'elle conduira naturellement à ce plaisir séduisant, et quelquefois terrible, que toute affection semblable demande plus ou moins ouvertement ? Pourquoi ne point prévoir, dès les premiers pas, ce qui résultera des derniers ?

---

qu'erronée, nous ont appris à séparer dans nos têtes asservies, les idées de plaisir et celles de devoir; comme si ce n'était pas toujours sur le plaisir à atteindre, ou sur la douleur à éviter, que se trouve fondé plus ou moins directement tout ce qui existe parmi les hommes. Qui ne sait que ce n'est point pour l'or même qu'on cherche de l'or, que ce n'est point pour les vertus ou pour la gloire qu'on aime la gloire ou les vertus, mais pour la satisfaction qu'on en peut attendre, souvent même pour des avantages qu'on trouverait peu nobles ? Tous les projets de la vie ont les mêmes buts : celui qui se fait tuer, veut éviter le chagrin de vivre sans honneur; il ne veut pas manquer au plan que lui a fait adopter le plaisir d'imaginer ses hauts faits vantés dans l'histoire.

Le plaisir est certainement bon ; mais ce n'est que par la modération qu'il se conserve. La modération fait partie de la volupté : sans prudence, comme sans justice, la volupté ne serait jamais ni réelle, ni durable. La justice dans l'ardeur de ces passions heureuses, est plus belle, plus admirable que dans l'aride discussion de nos intérêts : et la sagesse dans le plaisir est le plus beau produit de la moralité.

Dans les jouissances avouées par les lois et que souvent même elles prescrivent, dans celles dont le tems consacre en quelque sorte l'habitude, dans les plaisirs que les sentimens les plus délicats inspirent, les lois de la modération restent toujours les mêmes, toujours convenables et nécessaires. Ce joug apparent sur le plaisir, n'opprime pas le plaisir réel. Des jouissances immodérées altéreraient cette santé intérieure et comme invisible, cette harmonie secrète qui fait le contentement et les forces de l'ame ; elles épuiseraient la vie, elles énerveraient les ressorts du génie et ces mouvemens courageux qui soutiennent nos espérances ; elles ôteraient plus qu'elles ne pour-

raient donner. Les jouissances indirectes, les délices de l'intimité tranquille ont cette continuité qui manque aux dernières émotions des plaisirs : elles sont meilleures que l'agitation orageuse et fatigante d'un amour incertain, qui veut sans cesse, parce qu'il doute toujours. Dans l'intimité établie, affermie et confiante, on peut jouir beaucoup avec beaucoup de modération.

C'est une grande erreur de se priver du charme de la vie, quand aucun devoir n'en commande le sacrifice; c'en est une plus dangereuse d'en jouir avec assez d'imprudence pour faire de cela même le malheur de la vie. L'amour prudent et soumis à l'ordre, distingue un homme d'un misérable à face humaine : l'amour soumis à l'ordre fait partie de la sagesse. Précisément parce qu'il ne faut jamais céder à ses desirs quand les convenances morales le défendent, il est très-sage et très-juste de les suivre toutes les fois qu'une raison éclairée le permet.

Le sexe qui doit résister, et cesser de résister; qui desire et qui craint; qui se défend, mais souvent pour ne point paraître céder, ou pour céder avec choix; ce sexe,

retenu et entraîné par tant de considérations, portera inévitablement jusqu'à la ruse les précautions d'un rôle caché et difficile. La ruse a quelque chose des artifices et des manières obscures de la fausseté : souvent elle conduit à la dissimulation, à la perfidie.

Les hommes, qui ont moins à risquer et autant à gagner dans cette relation si inégale entre les deux sexes, pourront aussi devenir faux, soit pour affecter des sentimens romanesques, soit par impétuosité de desirs, soit par réciprocité, soit par inconstance. Rien d'ailleurs ne les arrête : car dans cette étrange morale qui se trouve comme adoptée parmi nous, les promesses les plus positives, les sermens les plus saints, n'obligent point à l'égard du sexe qui, déjà privé de l'indépendance, a si souvent encore le désavantage d'ignorer en partie toutes ces conséquences dont il sera la victime.

Ainsi la fausseté s'établit dans ce rapport mutuel que le cœur pourtant devrait conduire. Ceux qui, jeunes encore, y mettent de la droiture, et trop rarement de la prudence, sont bientôt dupes. Trompés, ils de-

viennent trompeurs. C'est l'équité de la multitude, l'équité des petits esprits : les autres ne sont pas en nombre ; l'exemple du Juste est rare, difficilement il sera suivi. Presque tous se conduisent par passion, par humeur, comme si, au contraire, l'épreuve qu'on a faite du mal, ne devait pas avertir de ne point étendre ce mal à d'autres.

L'expérience ne suffira presque jamais à ceux à qui elle est nécessaire pour écouter la raison : les têtes faibles restent plus ou moins faibles. * Il faudrait concilier la sincérité et la prudence ; il faudrait s'arranger pour n'être jamais trompeur et difficilement trompé. Le sot est le seul qu'on puisse vraiment jouer ; et le malhonnête homme peut seul être trompeur : mais le défaut de prévoyance produit souvent autant de mal que des intentions perfides.

---

* L'expérience d'ailleurs est trop tardive : ceux qui ne reçoivent de leçons que d'elle, n'apprennent rien en effet, et semblent ne s'instruire que pour une autre vie ; semblables à ce peuple dont la langue écrite est si difficile, que lorsqu'on la sait enfin, l'on ne peut s'en servir que pour faire son testament.

Cependant le mal est d'autant plus grand ici, qu'il est presque toujours irrémédiable: trop souvent c'est l'intérêt de l'opprimé lui-même de ne rien dévoiler, la loi ne peut pas atteindre l'oppresseur; et insensiblement il s'établit parmi les hommes, que les uns se rient du devoir, et que les autres n'y pensent pas. Ce n'est point le sentiment de l'équité, ce sont les alarmes de l'intérêt qui avertissent le commun de ces êtres auxquels on donne en partage un rayon caché de la lumière céleste.

Dans les autres rapports de la vie, celui qui manque à ses engagemens, est atteint par la loi; celui que la loi sait atteindre est puni; tout homme puni est déshonoré: ainsi l'opinion condamne ceux qui manquent à leurs engagemens. Mais dans ces relations secrètes des sexes, la fourberie la plus odieuse échappe aux lois; le sexe qui les rédige se soucie peu de la justice en cela. L'opinion ne se prononce point contre le fourbe, parce que le fourbe n'étant presque jamais puni, n'est presque jamais diffamé aux yeux du public, et que même il en est très-rarement connu.

Quand vous voudrez une règle morale, vous la prendrez dans votre pensée impartiale, dans votre cœur s'il est resté naturel; vous la chercherez dans la vérité des choses. Quand vous voudrez seulement quelque vaine apparence qui vous donne des dehors honnêtes, quelqu'arrangement reçu dont vos penchans puissent s'accommoder, vous suivrez l'Opinion. Il est très-utile de la connaître, il est souvent prudent de s'y conformer; mais il ne faut point se permettre le mal qu'elle tolère avec une facilité inépuisable, ni suivre à la lettre les devoirs chimériques qu'elle établit si inconsidérément. L'opinion est aussi juste, aussi sûre lorsqu'elle permet que l'on se joue d'une femme, que lorsqu'elle autorise, lorsqu'elle prescrit même les combats singuliers. L'opinion est la raison des sots, l'excuse des fourbes, le masque bien décoré des cœurs vendus aux plus vils intérêts des passions adroites.

Il n'est point rare qu'avec des intentions généralement droites, et ce qu'on appelle un bon cœur, on ne craigne point pourtant de séduire une femme mariée, ou de tromper une fille. La raison en est, comme on l'a

fort justement observé, que les institutions qui rendent cette conduite criminelle, ont trop exigé de nous et ne sont pas conformes à notre organisation. Mais les lois les plus mauvaises doivent être observées toutes les fois que l'on risque de faire des victimes en se permettant de les enfreindre : il suffit qu'elles soient reçues, et qu'il soit de l'intérêt de quelqu'autre de compter sur notre exactitude à les suivre. C'est une tromperie manifeste de se conduire d'après les usages ou la loi, tant que cela est favorable à ses intérêts, de s'en prévaloir, ne fût-ce que tacitement, et de s'autoriser ensuite de l'imperfection de cette même loi, de l'injustice de ces mêmes usages, pour se soustraire aux obligations qu'ils nous préparaient, et que notre conduite semblait d'abord reconnaître.

Il est d'ailleurs contre la nature même du Plaisir, de sacrifier les droits de qui que ce soit, et sur-tout d'immoler celui même dont il attend tout, à qui il doit tout donner.

L'on a été jusqu'à tromper par délicatesse; mais n'est-ce pas plutôt une prudence misé-

rable et perfide ? Le délire est complet, je crois, dans tout ceci. Comment serait-il convenable de tromper celui qui s'en rapporte à nous, ou de le forcer, s'il ne veut être abusé lui-même, à nous épier sans cesse ? Ces tristes défiances de la jalousie, ces soupçons, ces disputes aussi viles qu'inutiles, sont très-indignes de la fidélité que tout lien exige, de la loyauté sans laquelle il n'y a pas d'ordre social ; de la franchise sans laquelle il n'y a pas d'homme digne de ce nom.

Rien n'avilit davantage que de recourir à ces moyens de la faiblesse. Tromper est le plus grand mal possible pour celui qui trompe, et le plus grand mal encore pour celui qui est trompé. Il est clair qu'on peut se prémunir contre tout autre vice bien plus aisément que contre la fourberie. Mais quand il n'y a pas de bonne-foi dans celui avec qui l'on a des rapports, il faut ou consentir à être sa victime, ou rester soi-même dans une défiance et des précautions qui ne peuvent long-tems se concilier avec la droiture. Ainsi se dégrade l'espèce humaine : ainsi finissent les beautés des choses, les biens de la vie, les songes de la vertu.

III. *Du Viol.*

Pourquoi le Viol nous semble-t-il plus odieux que l'Adultère ? Nous souviendrions-nous confusément qu'un plaisir partagé n'était pas un mal ? Ce jugement me paraît une conséquence d'un principe vrai ; mais une conséquence très-fausse dans l'application qu'on en fait parmi nous.

Le Viol est essentiellement mauvais : on ne peut dire de même de l'adultère ; car il y a tel ordre de choses où l'adultère n'existerait pas. Voilà le principe ; mais dans l'ordre social, il faut considérer la chose autrement.

Le Viol est un attentat partout où la moralité existe; l'adultère en est un seulement lorsqu'il y a des conventions qui le rendent tel : mais dès-lors qu'on a fait ces conventions, ce dernier délit qui attaque les droits d'un tiers absent et ne pouvant se défendre, n'est pas moins contraire à la nature des choses que le premier. La justice est essentielle comme la liberté; la perfidie n'est pas moins opposée à la morale des sociétés que l'abus de la force. Supposons un viol et toutes les

suites qu'il peut avoir, un adultère et ce qui en résulte ordinairement ; vous verrez que le viol a fait moins de victimes. Vous verrez encore que rarement le viol est tout-à-fait réel, et qu'il est rarement incontestable ; mais l'adultère est un crime complet et certain. L'adultère corrompt davantage, il faut le concours des complices ; et dans le viol il n'y a qu'un coupable. Souvent dans l'adultère on trompe long-tems, on se cache, on s'engage dans les détours de la duplicité, on suit un plan de perfidie. Celui qui viole cède une fois à un instinct puissant ; souvent il n'a point prévu, il ne répétera pas l'attentat ; souvent du moins il n'y joint aucune menée secrète, point de mensonge, d'hypocrisie, de trahison.

En admettant l'existence du Viol, j'ai dit qu'il était rare. Je ne prétends point nier que plusieurs femmes aient été réduites à céder sans l'avoir projeté, sans y avoir consenti : mais je ne saurais guère admettre une résistance vraiment entière, surmontée par un homme seul et qui n'a rien préparé pour ajouter à la supériorité naturelle de ses forces. On se défend avec négligence, on

laisse prendre sur soi des avantages, et si l'on résiste enfin sérieusement, c'est lorsque déjà il est trop tard. Mais quelque robuste que puisse être l'homme qui attaque une femme de faible constitution, si elle a dès le principe une volonté ferme, si elle défend alors ses droits comme on défend sa vie, si elle prévient qu'elle résistera sans aucun ménagement, si elle veut tout ce qui est possible contre l'homme qui risque tout en l'y réduisant, elle parviendra à le blesser, à le déconcerter, et à moins qu'elle ne perde tout usage de ses sens, c'est lui qui perdra ses forces ou ses desirs.

IV. *De l'Adultère.*

L'adultère, dans l'acception commune du mot, suppose le mariage; mais j'entends par adultère toute violation de la foi promise, ne sachant trop quelle différence essentielle peut exister entre une parole donnée, et une autre parole donnée sur des objets semblables. Les suites, il est vrai, sont grandes dans le mariage; mais il en est de même de toute liaison suivie où les enfans sont reconnus,

Cependant, puisque l'adultère hors du mariage est compté pour peu de chose, malgré tout ce qui peut en résulter, et que l'adultère dans le mariage paraît un crime plus grand, même lorsqu'il n'arrive rien de plus, puisque ce lien est le seul qu'on trouve quelquefois respectable, considérons principalement l'adultère dans le mariage.

La possession exclusive et la fidélité sont les conséquences de ce contrat qui, sans cette condition, serait absurde, nuisible aux deux sexes, et onéreux sur-tout pour les hommes. Si la trahison, si seulement la défiance altère cette union dans laquelle on passe la vie, la vie est nécessairement inquiète ou malheureuse. Cette fidélité que de si fortes considérations rendent importante, cette promesse sur laquelle on se repose, cette foi solennellement donnée, voilà le devoir de la vie, la loi réelle. Mais quand la volonté a cessé, quand la promesse est retirée, le devoir existe-t-il encore? ou, en d'autres termes, l'engagement nous oblige-t-il, quand nous ne sommes plus engagés à rien; et sommes-nous liés par une convention mutuelle, quand nous avons voulu mu-

tuellement que cette convention n'existât plus.

Quand on desire sincèrement se soumettre au devoir, on n'ajoute pas volontiers aux règles vénérables de l'homme de bien éclairé, les chaînes ridicules ou funestes des dupes et des imbécilles.

Le véritable adultère fut puni sévèrement chez presque tous les peuples. Et si, dans les pays où le mariage n'était point confirmé par un sacrement, et où l'union terrestre des hommes n'était pas une affaire du ciel, les lois n'ont pas distingué l'adultère réel, du prétendu adultère auquel a consenti la partie intéressée; c'est qu'en effet ceci n'en est pas un. Les lois n'ont rien à décider sur les choses indifférentes.

Chez les peuples très-policés, la difficulté de la conviction, les inconvéniens de la plainte, le scandale du jugement, ont fait tomber en désuétude la loi pénale contre l'adultère : et l'un des principaux délits, le premier des attentats contre la propriété, contre la sécurité, la loi ne l'atteint pas. Là est la trace bien claire, bien évidente de la limite immuable entre des Lois et des Ins-

titutions. Là, et dans cent autres endroits, mais là sur-tout expire la force de nos règlemens; et cependant on prétend qu'elle est suffisante. En effet tout va; le mouvement quelconque est même fort grand. Les chefs politiques se sont peu souciés que les choses fussent meilleures : ils ont calculé seulement qu'en entassant dix millions d'hommes, qu'on excite même à peupler davantage, afin que tout soit irrémédiable, ils régneraient sur plus de têtes que s'ils divisaient les peuples, comme les vraies convenances sociales divisaient les hordes et les tribus.

L'opinion du moins serait juste, et dans la société même cette mauvaise foi, cet abus manifeste de confiance, ce véritable crime serait aussi odieux qu'il doit l'être, si le sacerdoce n'avait pas exigé et fait exiger une sévérité de mœurs ridicule, une chasteté puérile. Ne laisser aucuns droits aux passions et souvent même aucune ressource aux besoins, ne pas expliquer d'une manière sensible la raison de préceptes effectivement si mal fondés en raison, c'est faire tomber dans l'habitude des écarts, dans l'indiffé-

rence des devoirs, dans le mépris des règles, dans l'hypocrisie de mœurs.

Découvrez tout ce qu'il y a de plus lamentable dans le sort obscur des individus, sous ces dehors étalés si complaisamment par l'empirisme de la prospérité des Etats, cherchez dans la fange de nos plus hideuses misères, les cachots seuls vous montreront des chaînes aussi pesantes que les chaînes rouillées et inflexibles d'un joug sans confiance, sans union, sans repos, mais nécessaire, mais indissoluble, et ne laissant que la mort pour unique et tardive espérance.

Ce n'est pas que je descende à plaindre des soupçons, des agitations, des querelles, tourmens ridicules d'une jalousie mutuelle : quand l'homme est sot et méchant, s'il ne mérite pas son malheur, du moins c'est lui qui fait son sort. Mais lorsque la faiblesse d'un mari jaloux le rend misérable par sa propre faute, est-ce aussi par sa propre faute qu'une femme victime voit immoler sa vie entière ?

Du moins, dira-t-on, l'homme sensé reste supérieur à ces sollicitudes; il permet aux passions d'amuser sa vie, et non de l'agiter.

Voilà une noble phrase. Mais pour les précautions les plus louables, il faut des lumières ; et la sagesse même ne peut régler sans connaître : l'état d'incertitude est souvent une perpétuelle misère pour l'homme le plus raisonnable comme pour l'homme le plus froid.

Chez le vulgaire, il ne suffit point d'être incapable de jalousie, pour être exempt de sollicitudes. On ne sait pas si l'enfant qu'on aime, qu'on instruit, pour qui l'on travaille, à qui souvent on consacre en partie sa vie, est vraiment à soi, ou si ce n'est qu'un étranger, monument de perfidie et de honte. Perpétuellement avec une femme en qui tout doit inquiéter et plaire, séduire ou repousser, on ignore même si, dans les momens de tendresse et d'épanchement, l'on n'est pas son jouet ; si, en remplissant avec elle tous les devoirs de l'amitié, l'on ne fait pas une continuelle sottise. Pour bien des gens, c'est peu de chose que d'être trompé par une femme : mais ce qui n'est jamais peu de chose, ce qui ne peut être indifférent qu'à la bassesse, c'est de rester dans l'incertitude, quand il faut rester dans l'intimité. (13)

Il est odieux de se jouer d'une femme ; il est ridicule d'en être la dupe ou l'esclave. Avec du sens, avec de la droiture, on éviterait presque toujours ces maux. Mais en tout cela, l'on agit très-inconsidérément. On s'habitue à ne disposer avec réflexion que ses *affaires;* comme si la grande affaire de la vie n'était pas la conduite morale qui peut nous rendre malheureux sans retour, ou coupables d'une faute souvent irrémédiable; comme si le même esprit d'ordre nécessaire pour conduire ses affaires, ne devait plus servir dans ce que l'ordre doit régler plus impérieusement encore.

On se laisse entraîner par l'occasion; sans y avoir réfléchi, l'on se trouve engagé : on cède aux premières séductions d'un attachement qui ne saurait avoir une issue heureuse, et quand il sera dans sa force, on n'aura pas celle de le vaincre : quelques-uns même oseront croire qu'il conviendrait mal de ne pas profiter de ces momens d'erreur ou d'oubli qu'une femme peut avoir en leur faveur. On en profite, on l'expose, on la compromet, on l'entraîne à ce qui est irréparable. Le premier caprice passe, ou

8

même il est remplacé par une autre intrigue; on aperçoit alors les inconvéniens, on est frappé des difficultés et des suites; certains défauts commencent à se trouver visibles : on se lasse étourdiment de cette femme étourdiment aimée, on l'abandonne déshonorée ou enceinte : souvent même en ne l'abandonnant pas, on pourrait seulement lui donner quelque consolation; mais non la retirer du malheur.

Il s'est trouvé des tems où manquer aux usages, c'était réellement attenter à une loi sainte; changer les choses, c'était les pervertir : là où il y a des mœurs, la sagesse veut qu'on en maintienne les dispositions les moins parfaites. Mais maintenant cette grande régularité serait un scrupule bizarre et vain, cette exactitude n'imposerait que des sacrifices inutiles; et il est malheureusement à propos de chercher la règle vraie, afin de la préférer en plusieurs choses à la manière établie.

Nos habitudes actuelles semblent permettre que l'on jouisse d'une femme dont le mari croit, ou veut la possession exclusive.

Cependant cette tolérance est une dépravation ; ces abus sont des crimes sans excuse.

Mais dans l'état présent des choses, une femme à qui sa liberté est rendue par un consentement, n'est point coupable quand elle en use. Si l'on m'objecte des convenances blessées, des résultats funestes, on parle de ce qu'assurément je ne songe point à légitimer. Je juge la chose, et non les suites : je considère ce qui est, lorsque ces suites ne sont pas.

Baffouer les victimes d'une coupable adresse, sourire à l'industrie du vice, c'est notre manière. Tout nous y conduisit ; le ridicule dont se couvre un mari trompé toujours, et toujours assuré de la vertu de sa femme ; le ridicule plus mérité d'un homme méfiant, soupçonneux et dupe, qui a lui-même déclaré la guerre et la fait en sot, qui est vaincu sans le croire, dont la faiblesse ou la bêtise égalent la prétention, la susceptibilité exigeante et la confiance en ses épreuves et ses découvertes ; l'infériorité burlesque d'un homme qui affecte le commandement, et dont, sans bruit, l'on soumet

l'orageuse puissance, dont une humeur souple et tranquillement perfide amène à toutes ses fantaisies l'humeur bourgeoisement impérieuse, et à qui il arrive de menacer tout seul et de parler hautement de son honneur intact, à l'instant même où, dans la pièce voisine, l'on est deux à en rire; les plaisanteries intarissables que des situations aussi comiques sembleraient presque autoriser; l'éternelle redite des bons mots populaires, dont la niaiserie s'est introduite aussi parmi ceux qui devraient suivre d'autant mieux les convenances de l'esprit, qu'ils affectent de négliger les autres; enfin ce mobile non moins puissant, l'intention secrète de donner à croire qu'un sort semblable ne saurait nous atteindre.

Cependant nous quittons, lentement il est vrai, les opinions exclusives des siècles d'ignorance; et même on devenait équitable en cela dans des tems de troubles et d'habitudes irréfléchies : cette justice était trop évidente pour être plus tardive. *

* Les cocus sont plaints et non mésestimés, dit Montaigne. Voyez aussi Charron, *de la Sagesse*, liv. 1, chap. 6.

L'infidélité de la femme ne fait la honte du mari que lorsqu'il s'avilit réellement par une conduite faible et inquiète. (14) Il faut que le ridicule soit en lui : s'il n'est pas sot, il n'est que malheureux. Une femme protégée en tout genre par l'homme qui ne veut pour prix que sa fidélité, fidélité solennellement promise, par un homme qui ne consent à se charger de tout le poids d'une famille, que dans cette persuasion que les enfans du moins lui appartiendront, et que l'union domestique adoucira ses sollicitudes ; cette femme rendrait malheureux celui par qui elle vit! et l'on s'attacherait à la séduire pour ce rôle infâme! et l'imbécille opinion tournerait en plaisanterie cette séduction et cette perfidie!

V. *Du Partage.*

Ne nous lasserons-nous jamais de tout confondre ? Parce qu'ordinairement on s'avilit en se partageant, sera-ce encore un mal lorsque le partage n'avilira point ? Et nos idées sont-elles si resserrées ou si dépendantes, que nous ne puissions rien aperce-

voir entre la hideuse débauche ou la stricte observance des réglemens destinés au public? La loi ne doit jamais être oubliée dans ce qu'elle a pu régler : mais ce n'est pas l'enfreindre que de s'abstenir de ce qu'elle a disposé dans ce qui ne lui appartient pas. La loi a dû régulariser les naissances, elle a déterminé un mode, il faut le suivre. Si elle étend plus loin les réglemens, ils deviennent illusoires, car ils sont incompatibles avec nos mœurs. On sera tenu d'obéir à la lettre de ces lois, quand toutes seront d'accord, quand nous en aurons fait qui décident combien d'heures un homme doit travailler par jour, à quelle minute il ouvrira sa boutique, et combien de livres de pain sa famille doit manger par semaine.

Le partage est criminel lorsqu'il trompe l'une des deux personnes qu'on favorise, ou toutes deux. On s'avilit si chacun peut et doit craindre dans celui qui jouit comme lui, ou de l'imprudence, ou un manque de délicatesse, ou une santé imparfaite, ou même des avantages qui le fassent préférer. Alors cette espèce d'associé se trouve naturellement ou ennemi, ou rival; il devient

odieux, parce qu'il fait ou qu'il peut faire beaucoup de mal.

Mais si plusieurs individus, mutuellement assurés de leurs intentions et même de leurs sensations, partagent les plaisirs d'une intimité parfaite, qu'on nous explique donc comment ces plaisirs sont vils ?

Sans doute il faut des circonstances absolument convenables : il faut que la sûreté soit entière, que l'amabilité, les goûts, les facultés soient analogues : il faut que les individus, en très-petit nombre, soient prudemment et heureusement choisis. S'il en était autrement, les différences inévitables, soit dans l'organisation physique, soit dans le caractère et la pensée, amèneraient beaucoup de mécontentemens, de divisions, de préférences, de jalousies, de suites funestes. Comme il serait presqu'impossible que tous conservassent une grande intégrité dans le partage, une grande délicatesse dans la jouissance de ces plaisirs, l'extension trop grande d'une liberté légitime par elle-même, jetterait dans des écarts inconsidérés, dans des abus qui auraient les caractères repoussans de la débauche. Et quelle plus grande

mal-adresse que d'altérer, de pervertir en nous le sentiment du plaisir, de dégrader notre goût, et de nous exposer, dans des excès d'un moment, à perdre pour jamais cette réserve voluptueuse qui fait le charme des desirs!

Dans l'Orient, dans les contrées les plus anciennement civilisées, un homme possède plusieurs femmes, et c'est légalement. Dans quelques-uns de ces pays, une femme a plusieurs hommes, et c'est légalement.

On ne cherchera point dans les excès fanatiques, des exemples particuliers et suspects contre la possession exclusive : mais la communauté des femmes ne parut nullement absurdes à plusieurs d'entre les plus sages des hommes. Elle existait, dit-on, chez les peuples de la Grèce, avant que Cécrops y établit le mariage. Une loi d'une grande autorité, une loi d'Athènes, disait : Si le mari est impuissant, la femme peut coucher avec ses parens. * On connaît cette

* Voilà une distinction bien établie entre le crime de l'adultère réel, et l'adultère imaginaire qui est un acte indifférent. La loi prescrit l'un dans certains



idée de Platon, l'échange des femmes guerrières entre les individus du corps des guerriers. * A Sparte, la loi voulait que l'homme avancé en âge choisît un jeune homme pour que sa femme eût des enfans utiles à l'Etat : une des principales peines était de ne pouvoir prêter sa femme à un autre, ni recevoir celle d'un autre. ** A Rome il fut permis aux maris de prêter leurs femmes. Caton connaissait les mœurs.

---

cas, car le permettre c'est l'indiquer, l'établir même : et la loi punit l'autre de mort, car Solon laissa subsister les lois de Dracon sur l'adultère. L'adultère est la violation d'un engagement. Pour le repos des familles, il faut que cet engagement soit sacré. Toutes les fois que la promesse n'est pas enfreinte, il n'y a pas adultère, il n'y a ni crime ni faute, pas le plus léger délit ; et si le consentement est donné, la promesse n'est pas enfreinte, la foi n'est pas violée. Chez les Parsis, le mari d'une femme stérile peut en prendre une seconde, mais seulement si cette première y consent.

* et ** Platon, *de la République,* liv. 5. Voyez aussi *de l'Esprit des Lois,* liv. 26, ch. 18. *Essais de Montaigne,* ch. 30 et page 878.

VI. *Des Mœurs libres sans licence.*

Quand l'amour n'est pas le principal objet des institutions morales de l'Etat, quand les jouissances de l'amour ne sont pas les premières jouissances, l'ordre social n'a pas été bien entendu. C'était le moyen le plus puissant; mais il semble qu'on se soit attaché à le rendre inutile. Cependant ce grand moteur des espèces vivantes serait moins dangereux, et aussi noble, que les plaisirs indirects.

Il fallait avouer que ce plaisir est le premier de tous; mais précisément peut-être parce qu'il est le premier, le soin de conserver la paix de l'ame, exige, indépendamment même des devoirs extérieurs, que l'on s'en prive plutôt que d'en jouir indiscrètement. Un homme de bien ne sait pas hésiter entre les privations les plus pénibles, et des plaisirs coupables ou suspects, ou même seulement imprudens.

Quand la jouissance corrompt une femme, c'est par la manière ou par le choix qu'elle se déprave, et non par la chose; c'est qu'elle est inepte ou naturellement perverse; c'est

que déjà elle avait tout perdu. C'est par les vices qu'elle porte dans cette liberté, c'est par les moyens qu'elle emploie, que son caractère achève de se dégrader. C'est une occasion de mal : tout en est l'occasion pour qui n'est pas ferme dans le bien. Avec une ame juste, on ne se déprave pas : on sait que le vrai devoir consiste à ne pas manquer à ses engagemens, et que les fantaisies de l'amour ne sont du ressort des lois que sous ce rapport, et pour la naissance des enfans.

Le caractère du plaisir diffère dans chaque individu. Rarement il se trouve un accord véritable entre les sensations d'une femme et celles de l'homme qui la possède. Cependant si chacun sacrifie un peu de sa manière, on parvient à concilier ces oppositions, en adoptant ce qui convient à tous deux. Je crois que cet accord est nécessaire. Toute harmonie élève l'ame ; et les convenances dans le plaisir doivent ajouter à ses perfections. Les discordances égarent l'imagination et rebutent les affections. C'est ainsi que difficilement, ou plutôt rarement, une femme peut se donner à plusieurs hommes sans altérer en elle le sentiment de l'honnête.

Mais quoiqu'il soit difficile que l'union avec plusieurs s'établisse et subsiste sans inconvéniens, ce n'est pas à dire que cette pluralité soit essentiellement mauvaise : tout dépend des personnes, des caractères, du bonheur des circonstances, de la sagesse du choix.

Il est dit dans l'Abrégé de l'Histoire des Voyages, à l'article Brésil, que chez les Brasiliens, et ailleurs, les filles jouissent des hommes sans aucun scrupule, et que les pères les offrent eux-mêmes, non-seulement aux étrangers, mais aux jeunes gens du pays. Mais dès que les femmes sont mariées, elles sont assommées si elles manquent à leurs engagemens. Ces usages, conformes à la raison des choses, et à-peu-près opposés à nos mœurs, n'empêchent pas que la pudeur n'y soit très-connue, malgré la nudité. Il paraît même que l'on en sait bien l'esprit, puisqu'il est dit dans le même endroit, que l'on ne s'y aperçoit jamais des écoulemens périodiques.

Vers la Rivière de Sierra-Leone, les femmes non mariées doivent être chastes ; mais lorsqu'elles sont une fois mariées, ce serait une impolitesse de leur part de se refuser à leur amant : elles jouissent comme elles veulent,

mais elles n'abusent point leurs maris, et nomment le père de l'enfant. « Si pourtant » le mari desire trouver son tour pour avoir » un enfant d'une femme, il l'oblige de » jurer qu'elle sera sage quelque tems; si » dans cet intervalle, soit violence, soit » persuasion de son amant, elle cède à ses » desirs, elle le confesse sur-le-champ à son » mari; les deux amans subissent une puni- » tion honteuse, et sont pour toujours voués » au mépris et à l'infamie. * Quoique ces mœurs soient moins fondées en raison que celles qu'on attribue aux Brasiliens, on y trouve du moins une droiture étrangère aux nôtres.

« Dans la petite presqu'île de Portland, » les jeunes filles ne se marient pas avant » d'être enceintes; et cet usage n'a pas » encore été détruit par l'influence de la » religion. Lorsqu'un jeune homme et une » fille ont entretenu pendant quelque tems » un commerce stérile, on croit que la » Providence ne les a pas destinés l'un à

* *Voyage à la Rivière de Sierra-Leone*, par *Matthews*, lettre 6.

» l'autre. La femme conserve sa réputation, » et elle peut agréer plusieurs prétendans, » jusqu'au moment où devenue mère, elle » contracte enfin un mariage solide et in- » dissoluble. » *

Des habitudes si opposées aux maximes évangéliques, se retrouvent en Suisse, à l'entrée des montagnes sur les limites des cantons de Berne et de Fribourg, entre les deux petites capitales : elles s'y sont maintenues jusqu'à présent, malgré cette proximité d'une ville éclairée et d'une autre ville.

Beaucoup de gens à principes rougiront pour l'homme que tant de nations, et tant de sages, aient pensé que les bonnes mœurs ne consistaient point dans l'abstinence, mais dans la règle et dans une droiture invariable. Cependant, comme il faut bien que de manière ou d'autre ces vénérables précepteurs du genre humain restent exposés à quelque honte, nous les laissons dans celle-là.

Cette sagesse grotesque, cette horreur pour le plaisir, ressemble à celle que les villageoises inspirent à leurs nourrissons

---

* *Décade philosophique*, numéro 35, de l'an XII.

pour la bête noire. Puisque les enfans qu'on veut toujours traîner par la lisière, marchent si mal, je voudrais que l'on songeât quelque jour à conduire des hommes par l'instinct de la justice. *

---

* Nicole avoue que la raison suffisait pour conduire l'homme. « Pour réformer entièrement le monde, dit-il, pour rendre les hommes heureux dès cette vie même, il ne faudrait, au défaut de la charité, que leur donner à tous un amour-propre éclairé, qui sût discerner ses vrais intérêts et y tendre par les voies que la droite raison lui découvrirait. Quelque corrompue que cette société fût au-dedans et aux yeux de Dieu, il n'y aurait rien au-dehors de mieux réglé, de plus civil, de plus juste, de plus pacifique, de plus honnête, de plus généreux : et ce qui serait le plus admirable, c'est que n'étant animée et remuée que par l'amour-propre, l'amour-propre n'y paraîtrait point ; et qu'étant entièrement vide de charité, on ne verrait partout que la forme et les caractères de la charité ».

« Dans les Etats où elle (la charité) n'a point d'entrée, parce que la vraie religion en est bannie, on ne laisse pas de vivre avec autant de paix, de sûreté et de commodité que si l'on était dans une république de saints ». Ch. II et ch. XI du *Traité de la Charité et de l'Amour-propre. Essais de Morale.*

La Morale la plus élevée, celle qui est la plus

Jusqu'à ces tems-là, les jouissances permises à l'homme de bien, seront rarement d'accord avec ses desirs : les esprits sont trop disparates, et des règles contradictoires embarrassent dans des entraves trop multipliées, les caractères qui se conviendraient. Rarement on pourrait bien vivre avec ceux que le sort nous offre ; rarement on rencontre ceux avec qui l'on vivrait si bien !

La liberté de mœurs peut faire beaucoup de bien ou beaucoup de mal : le cœur corrompt ou ennoblit tout. Des gens de bien, des amis sûrs ne se dépravent pas ensemble. *

---

utile quand des systêmes d'austérité n'y mêlent pas d'erreurs, la morale primitive et éternelle fut connue de l'antiquité la plus reculée dont nous ayons connaissance. Dans le Bhaguat-Geeta, traduit du Samscrit, par Wilkins, Kreeshna, *divinité sous une forme humaine*, enseigne à son disciple qu'il faut faire le bien sans espoir, sans autre vue que le bien, sans autre but que l'ordre. M. Hastings prétend que ce livre n'a pas moins de quatre à cinq mille ans.

* Hommes forts, et trop difficilement heureux ! vous cherchez ces situations énergiques, que la sottise confond avec le romanesque dont on remplit les livres qu'on lui destine. Pourquoi ces grands

Ce qui est volupté parmi eux, serait débauche ou abrutissement chez ceux qui, sans principes et sans force de caractère, se seraient réunis inconsidérément pour des plaisirs sans règle, sans goût, sans prudence. Le plaisir est rarement innocent, parce que

besoins vous furent-ils donnés? Qui pourra le savoir? Je crois plutôt qu'ils furent seulement permis. Nous avons besoin d'être heureux de ce bonheur vaste et idéal; comme dans la maison des fous on croit nécessaire d'avoir un bras de verre, un diadème sur le front. Que signifie cette volonté indépendante du sort, d'accorder nos desirs avec les choses? c'est en nous une grande misère de nous persuader que telle soit notre destination. Quand l'homme est précipité dans la discordance contraire, quand il périt avec d'extrêmes douleurs, il s'indigne contre la nature, qui oublia de le défendre : mais la puissance inexorable entraîne les êtres sur des traces éternelles ; et ces grandes angoisses, ces affres de la mort restent dans le crâne, dans un coin invisible entre deux faibles os. Il voudrait dire à l'univers de quelle manière ces petites fibres sont agitées : ce sont pour lui les ressorts du monde. Mais soit qu'il ne jouisse point, soit qu'il souffre, ses regrets amers, ses pensées, ses fureurs, tout se passe là-dedans; et l'enveloppe étroite cache et contient ces maux infinis.

les circonstances le permettent difficilement. Peu d'hommes savent tout soumettre à l'ordre : et cependant cette volonté absolue de chercher l'ordre avant tout, détruit seule le danger des plaisirs en les faisant dépendre assez de la raison pour que la raison ne soit pas réduite à les proscrire. *

VII. *De l'erreur qui fait consister dans la chasteté tout l'honneur des femmes.*

On réduit les femmes à placer leur honneur dans l'exercice d'une seule vertu; mais il s'en suit qu'elles seront dépravées quand elles auront manqué de continence, parce qu'on ne tient plus à rien lorsqu'on a perdu l'honneur.

« Pourquoi ce plaisir, si pardonnable en » lui-même, a-t-il une influence si perni» cieuse, dit Raynal? C'est, je crois, la » suite de l'importance que nous y avons

* Voyez *Principes de Morale*, Mably, 2e partie. C'est, dit Mallebranche, l'amour libre, habituel et dominant de l'ordre immuable, qui fait la vertu : il n'y a point d'autre vertu que l'amour de l'ordre. *Traité de Morale.*

» attachée. Quel appui les autres vertus » trouveront-elles au fond de l'ame, lorsque » rien ne peut plus aggraver la honte. »

L'on n'a plus rien à éviter lorsqu'on n'a plus rien à perdre. Mais à cette erreur funeste se joint une erreur plus absurde. L'honneur des femmes consiste tellement dans la continence même inutile, que souvent elles peuvent être entièrement déshonorées sans être coupables d'aucune faute réelle.

Aux sévères précautions du devoir, qui forment la loi commune, les femmes doivent joindre une prudence particulière, puisqu'elles ont des suites plus grandes à prévenir. La Nature, en établissant ces différences, en indiquait d'analogues entre leur honneur et le nôtre : nous les avons senties, et aussitôt nous les avons rendues excessives. Toujours extrêmes dans nos opinions, nous restons toujours loin du but dans les effets de nos institutions. Il faut bien que ces ressorts trop tendus et qu'on ne soutient pas, perdent enfin l'élasticité. Le résultat de la violence dans la faiblesse, c'est, en dernier lieu, de tout affaiblir et de tout rompre.

VIII. *Des Mœurs austères.*

Peut-être le renoncement au plaisir des sexes convient-il à la vie occupée, ostensible et sévère de l'homme chargé d'un grand rôle, au caractère auguste du chef ou du législateur d'un peuple. Je l'approuverai de ne pas distraire sa pensée, de ne pas amollir son ame. Tous ses instans sont au public, et toutes ses idées appartiennent à son ministère. D'ailleurs ses momens sont assez remplis, sa tête ne saurait manquer d'être occupée ; les destinées de l'Etat sont un aliment suffisant : chargé du rôle d'un homme supérieur, il n'a pas besoin de descendre à des impressions d'un autre ordre, pour employer à quelque chose les facultés et l'activité de son ame.

Mais dans la vie ordinaire, quel bien produira cette mutilation de l'existence, et quelle convenance pourra l'exiger ? Quand un homme, libre de tout engagement, opposera à l'inutilité de ses heures quelques distractions voluptueuses ; quand une femme, née avec une sensibilité trop vaine, et réduite au silence du cœur, rendra ce silence

plus calme par les seuls plaisirs qui lui donnent le moyen d'embellir la vie d'un homme estimable, et d'amuser la sienne; l'erreur seule appellera criminelles des actions indifférentes par elles-mêmes, réglées de manière à ne nuire ni à soi ni aux autres, et bonnes dès-lors s'il en résulte quelque bonheur individuel.

Je vois, d'ailleurs, que lés hommes qui se sont occupés de la vraie morale, c'est-à-dire des moyens de régler les affections et d'améliorer le sort de l'homme, n'ont pas mis d'importance à ces prétendus délits : un zèle éclairé, des conceptions étendues ne leur permettaient point de répéter, par habitude, les prédications erronées des docteurs du rigorisme. Helvétius les appelle moralistes hypocrites; et l'on peut croire avec lui, qu'ils ne sont pas déterminés par les vues du bien public contre telle ou telle facilité de mœurs qui n'ôte rien au bonheur ni à la bonté des hommes, mais par des considérations d'intérêt personnel, ou par le desir de paraître de saints personnages, et de se faire admirer du quartier.

Sous des institutions seulement raisonna-

bles, l'amour ne rendrait coupables que des imbécilles ou des méchans ; et c'est en vous une mal-adresse de confondre le rebut des hommes avec l'espèce entière que vous semblez ne pas connaître. L'amour digne d'un être pensant, n'existe ou n'est écouté qu'entre des personnes libres de s'aimer. S'il vient à naître dans des circonstances illégitimes, on se refuse au bonheur qu'il promettrait. C'est une véritable loi de mœurs, une sévérité utile, et dès-lors louable, juste et bonne. Mais l'austérité sans but n'est qu'une pénible démence. Dans les plaisirs qui n'attaquent le droit de personne, l'excès des jouissances, quoique nuisible, et dès-lors blâmable sans doute, serait moins ridicule, moins condamnable, moins contraire à notre nature que celui des privations. Soyons justes, exactes, sévères ; mais afin d'être vraiment bons, comme afin de n'être pas dupes, laissons l'austérité qui aigrit et isole le cœur, pour les voluptés choisies qui l'alimentent, qui l'adoucissent, qui dirigent les affections vers le lien commun. L'austérité est généralement aussi mauvaise que la sévérité est vertueuse. Quel mérite, d'ailleurs, pouvons-

nous espérer dans une résistance qui n'est pas raisonnée, motivée? Qu'est-ce qu'un instinct aveugle, des penchans prétendus, des vertus de préjugé? L'on peut être estimable en faisant avec courage, avec constance, le mal qu'on prend pour un bien, quand on n'a pu éviter de s'y tromper; mais combien sera supérieur celui qui joindra aux forces nécessaires pour suivre le devoir, la raison qui le fait discerner, et qui donne tant de motifs puissans pour rester ferme dans la limite bien connue.

SECTION V.

DES JOUISSANCES.

I. *Des Mœurs antiques.*

Les Anciens furent moins instruits, mais plus grands. Nous sommes industrieux, ils étaient inventifs : nous sommes exacts, ils étaient sublimes. Ils concevaient, ils établissaient ; nous discutons, nous éludons : et là où ils pensaient, nous persifflons. Impétueux, indiscrets, passionnés, ils étaient comme l'homme dans sa force : nous sommes sans passions, sans goûts, savans, réfroidis, minutieux, blasés comme des vieillards.

L'espèce, dit-on, ne vieillit point : renouvelée sans cesse, elle ne peut être comme l'individu dont rien ne répare les facultés sans cesse usées par les tems.

L'espèce, selon moi, ne vieillit qu'avec la surface du globe qui la nourrit : mais la pensée, la moralité des peuples, et même

leurs forces corporelles vieillissent, quand les grandes crises ne les rajeunissent pas. (15)

Les Anciens cherchaient des institutions convenables à l'homme. Quant à nous, nous répétons souvent que les institutions doivent être faites pour les hommes, et non les hommes pour les institutions : mais la vérité est, qu'en arrangeant les lois pour ces hommes que des lois ont fabriqués, on nous consacre à une certaine forme sociale, au lieu d'organiser la société pour l'homme.

Les Anciens voyaient dans ce qui appartient à l'Union des sexes, un des principaux intérêts de la vie humaine. La Nature l'a ainsi établi. Ils attachaient à toutes les opérations mystérieuses du grand mécanisme du monde, ces Etres supérieurs que le sentiment des forces secrètes de la nature fit placer en grand nombre entre l'Ordonnateur suprême et l'Homme. L'acte de la génération, difficile à expliquer, est très-propre à exciter l'admiration : plusieurs divinités présidèrent à ces fonctions indispensables à l'existence de l'homme, nécessaires à ses desirs et curieuses pour son avide intelligence. L'emploi des déesses Prema, Per-

tunda, Libera, Volupia, appartenait à cette grande loi de conservation que Vénus désignait. Ces termes sont modernes : ce sont les restes, devenus populaires, de traditions très-antiques, dont le premier sens serait important à retrouver.

Ces peuples d'alors ne connaissaient guère nos scrupules et la décence bizarre que l'influence des maximes cénobitiques a fait passer dans nos mœurs, sans les rendre meilleures. Cette affectation à supprimer de la vie que nous avouons, tout ce qui tient à l'acte le plus essentiel de la vie naturelle, a pu promettre des avantages spécieux. Je doute qu'elle en eût produit, chez de vrais hommes ; mais une morale d'esclaves ne convient pas très-mal au peuple que nous voulons avoir, aux ames endormies, aux cœurs aveugles, aux cerveaux abrutis de la multitude qui forge nos outils, brasse notre boisson, frotte nos parquets et tue nos ennemis.

II. *Du Lingam.*

C'était une conception élevée que le dogme des Deux Causes Premières. Dans une

modification de ce grand systême, l'on chercha des emblêmes de la force active et de la force passive dont la double action fait et maintient le monde. Les choses étaient considérées en elles-mêmes, et non d'après ces aperçus ironiques qui n'en montrent que le côté plaisant ou défavorable. L'Organe de la Génération, loin d'être honteux, fut un signe vénéré, consacré; il fut presque divinisé. On l'avait choisi pour l'emblême de la Nature; car la principale expression de la nature est là puissance qui féconde, et sa force est de reproduire. Actuellement encore, le serment fait sur le membre viril est plus solemnel que tout autre chez les Arabes du désert, peuplades dont l'origine est très-reculée. (16)

Le Lingam en Indou, le Phallus dans le culte Isiaque, Priape chez les Grecs, étaient représentés et vénérés dans les temples. De jeunes vierges portaient un Phallus de grandeur naturelle dans les pompes ou processions sacrées.

Lorsqu'on rencontre dans les cabinets des curieux, de ces petites Idoles remarquables par l'attitude ou même par le ressort qui en

exprime le jeu, l'on sourit d'un rire d'Occident. Il se peut qu'on ait abusé de ces emblêmes, comme on abuse de tout : mais il était tout simple que l'on prît pour une figure de la force universelle ou de Dieu, ce qui donnait, avec quelque justesse, une idée des forces impénétrables de la Nature. Quelques sots ont ri ; et ce rire niais, vous le répétez tous les jours : mais vous, par quelle fantaisie, vraiment moderne, remplacez-vous ces simulacres, et comment oser rire alors ?

Le membre viril, ainsi considéré, n'est plus l'instrument d'un plaisir animal, c'est l'expression figurée des forces productives, des desirs, des puissances, du mouvement réparateur; c'est le premier organe des passions expansives. On l'a choisi dans les choses terrestres, comme on avait choisi le Soleil dans l'Univers visible. Ces deux figures étaient indiquées par la raison même. *

---

* Les Anciens ne connaissaient qu'une puissance, la puissance universelle ; ils ne pensaient pas qu'il y eût d'autre culte raisonnable que celui de la Nature. On vénéra la Force qui produit par elle-même, et

Cette statue des Brachmanes qui représentait le Monde, avait les deux Organes: l'un se rapportait au Soleil et désignait les principes *générateurs* ou *surlunaires*, que le Ciel verse ici pour féconder toutes choses; l'autre était la Lune, et le monde *sublunaire* qui est animé, conservé, organisé, reproduit, perpétué par cet écoulement des forces d'en haut. (17)

Dans le Bhaguat-Geeta, Kreeshna dit à Arjoon, que le Grand Brahma est la matrice où il jette les fœtus, et d'où procèdent toutes les productions de la nature, et que lui Kreeshna est le père qui jette la semence.

C'est la nature qui a dit à l'être vivant de regarder comme la plus belle et la plus puis-

---

la Vierge qui enfanta, fut une Divinité des Druides. Ce dogme appartint à l'Orient comme à l'Occident; les Chrétiens le reçurent: on le leur reprocha injustement, parce qu'on ne l'entendait pas; on voulut rire de leur Vierge, de leur Θεοτοκος. Au reste, les Chrétiens ne sauraient en faire le reproche aux *Payens*, puisqu'eux-mêmes défiguraient alors ce dogme sublime, et qu'à force de le rendre ridicule, ils sont parvenus à n'y entendre absolument rien. Voyez *St.-Cyrille*, et les *Catéchismes des derniers siècles*.

sante de ses lois, ces émotions les plus délicieuses qu'il puisse connaître, et les plus fortes qu'il puisse éprouver sans souffrir.

III. *De la Jouissance.*

Quel moment pour une femme! elle dispose des illusions, des espérances et des voluptés. Elle donne le bonheur et le donne avec plénitude, puisqu'elle pourrait le refuser, puisque le donner est une volupté pour elle-même! Elle voit, elle permet, elle augmente des desirs qu'elle cause, un espoir qu'elle excite. Elle est aimée, comme si elle s'oubliait elle-même; elle est aimée davantage quand elle veut ce qu'elle daignait souffrir, quand elle commence à rendre ces caresses que seulement elle ne repoussait pas, quand elle presse l'instant jusqu'alors différé, quand elle cède elle-même à ces mouvemens passionnés qu'on osait à peine lui laisser connaître.

Quel homme, fait pour sentir, n'a pas trouvé dans les bras d'une amie ce que le reste de la terre ne contient point! Quel charme dans cette progression brûlante et pourtant prolongée, pleine de desirs et de

mystères, d'incertitude, de confiance et de besoins, qui dévoile ce sein, dernière expression de la beauté terrestre, qui l'amène dans les bras libres et nus d'une amante agitée, passionnée, heureuse, entraînée, abandonnée dans les songes, belle de l'oubli des choses, et toute émue d'harmonies voluptueuses!

IV. *Difficultés. Ecarts. Prudence.*

Les situations, les lieux, les momens, ne sont point indifférens à la vraie Pudeur. Elle veut une convenance entière, ou du moins une réunion de convenances, telle qu'on puisse l'espérer raisonnablement au milieu des difficultés et des privations de notre vie compliquée.

C'est obéir à l'appétit animal que de vouloir, quelque soit le moment; c'est descendre au-dessous, peut-être, que de prétendre à ce que donne l'amour, quand on est incapable d'en inspirer. *

Dans quelques-unes des précautions que

* Ne procède point, dans l'ivresse, à l'acte saint de la génération, disait l'Ecole de Pythagore.



la délicatesse exige, l'on s'écarte, jusqu'à un certain point, des indications de la Nature ; mais c'est pour en suivre les lois principales, pour suivre celle que la circonstance demande plus impérieusement. On fait une chose qui n'est pas précisément bien, ou qui ne paraît pas naturelle ; mais c'est afin d'éviter des inconvéniens plus funestes, plus éloignés de notre destination. La chasteté des Moines est plus contraire aux lois morales de notre organisation que les soins d'un homme qui sait jouir.

La Nature elle-même a ses exceptions comme ses règles générales. Les circonstances modifient cette première disposition, ces lois comme ébauchées, que nous appelons principes. La loi absolue et inflexible n'est pas la loi de la Nature, puisque les incidens qui établissent des différences, sont compris dans la Nature.

Souvent une femme restée libre se trouve dans la nécessité d'opter. Ou elle sera toujours chaste : mais cette difficulté est dangereuse ; et ne fût-elle qu'inutile, ce serait du moins une sottise de souffrir des privations gratuites, de s'imposer en vain des

efforts, de se condamner à une vie immobile.

Ou elle s'expose à devenir mère : imprudence vraiment absurde, puisque les suites en sont terribles.

Ou elle se réduit à de tristes ressources, qui ne sont pas toujours coupables, mais dont l'habitude s'écarte beaucoup plus des lois naturelles, que les situations de la vie ordinaire ne peuvent l'autoriser.

Ou enfin elle jouit en imposant la loi d'une précaution qui n'est pas immédiatement dans la nature, mais qui certainement est moins étrangère à l'ordre général que la masturbation, et moins opposée à la raison que de tromper ou de se perdre.

S'il était impossible d'éviter un inconvénient quelconque, le mal qu'on choisirait avec simplicité de cœur, se trouverait permis par le devoir, et même commandé par la prudence. Il est quelquefois très-difficile de distinguer quel mal on doit préférer de faire : (18) nous avons, il est vrai, des gens qui veulent qu'on n'en fasse aucun : mais ou ils n'y ont pas songé, ou ils n'y sauraient rien entendre, ou bien ils ont deux morales.

Les hommes n'y trouvant nul danger pour eux-mêmes, oublient facilement quel mal on fait en rendant enceinte une femme qui ne le veut pas, qui ne peut pas le vouloir. Ils ne sauraient ignorer combien une telle indifférence est odieuse, et tout ce qu'il y a de méprisable dans l'égoïsme de cet abandon brutal. Mais ce qu'ils semblent ignorer presque tous, c'est que, même dans les unions sanctionnées par les lois, il est imprudent, blâmable, insensé, d'avoir autant d'enfans que le hasard en quelque sorte en peut produire. On les fait naître sans le vouloir, et sans s'inquiéter s'il sera possible de leur donner ce qu'il faut, pour que la vie ne soit pas un fardeau de misère, avant que le cœur en ait connu les ennuis. (19)

Le plus grand nombre des mécaniques humaines obéit stupidement à l'action des premiers ressorts, sans songer seulement à la diriger. Cette population nombreuse et vile fait l'orgueil des Etats : elle naît comme elle vivra, comme elle pensera, comme elle sentira, tout à l'aventure, sans prudence, sans ordre, sans goût, sans règle : c'est l'opprobre de la Terre que sa masse surcharge;

il semble qu'elle prenne à tâche de justifier les déclamations des prophètes de paroisse. Voilà l'homme. Discoureurs erronés! l'homme n'était pas ainsi; mais voilà les hommes que font la routine de nos usages, l'insouciance des vieux Gouvernemens, la grandeur colossale de nos cités, et cette politique des pays où le militaire n'est pas pris dans la population entière, cette politique qui ne veut que des bras qu'on puisse calculer dans les expériences pour la gloire.

Un fermier dont les enfans ne sont pas la ruine et seront même le soutien, un imbécille qui connaît peu les lendemains, un mendiant de profession qui élèvera sa race à mendier comme lui, peuvent se livrer sans contrainte à l'honneur de peupler leur pays; on leur prouvera, s'ils veulent, que c'est-là l'aimer et le servir.

Ce n'est pas avec des précautions incertaines que l'on évite les malheurs de la grossesse. Quand la fortune ou les circonstances l'exigent, il faudrait prendre le parti de la continence : mais si l'on y substitue d'autres précautions, il sera très-imprudent de n'avoir qu'une demi-prudence. Sans doute ne

rien hasarder est gênant pour l'homme, cependant qu'il se souvienne...... Ignorons le vilain rire d'une foule débauchée : Ses expressions ordurières, ses plaisanteries n'avilissent qu'elle, et ne peuvent changer les choses. Son imagination basse s'est plue à changer en obscénité ce dont le génie avait fait la gracieuse Vénus. Trop malheureusement ces inepties, qui n'ont point trouvé d'opposition dans notre morale, s'y sont affermies par leur durée; elles ont achevé de la remplir d'incertitude, et l'ont rendue petite comme nos mœurs. (20)

Que l'homme se souvienne, disais-je, qu'il doit être homme, qu'il doit être incapable de se laisser aller à une chose funeste dont il sait l'importance, que la faiblesse n'a jamais d'excuse chez lui, et que pour l'homme il n'est point de momens d'oubli. Quand il jouit d'une femme, peut-être il doit se souvenir de ne pas immoler le repos d'une vie dont la sienne est embellie : ne faut-il pas qu'il se souvienne, sous l'épée de l'ennemi, de ne rien faire, de ne rien dire qui diminue l'honneur, au moment même où les ombres funèbres vont le séparer de cette

gloire qu'il retient encore ? Partout et toujours c'est une lâcheté de faire ce que la raison condamne. * Est-il donc plus difficile d'être homme en jouissant qu'en expirant ? S'il faut, dans les tourmens de la mort, songer pour soi-même à ne pas déshonorer ce qui nous échappe, est-il moins juste dans l'excès des voluptés, est-il plus difficilement héroïque de songer à l'avenir pour l'amie qu'on aime et qui nous reste ?

Et quant à l'homme à qui elle ne restera point, et qui se soucie peu des résultats, ne la possédant aujourd'hui qu'avec le dessein

* Comme si la vertu n'avait qu'un mode, nous plaçons toute celle de la femme dans la chasteté, nous faisons consister celle de l'homme dans la bravoure ; et pourvu que l'on excelle en ces deux points, nous dispensons presque de tout le reste. Du moins si notre morale n'autorise pas expressément cette visible erreur, elle la consacre en quelque sorte à force de la tolérer. C'est une grande preuve que notre morale, toujours négligée, toujours abandonnée à des sectaires, est restée indigne du point où sont parvenues nos lumières dans les autres parties, moins importantes pourtant, de la civilisation. L'esprit général de notre morale n'est encore autre chose que l'Honneur des *barbares*.

de l'abandonner demain, c'est un être trop méprisable, c'est d'ailleurs un vrai criminel; et la seule réponse à lui faire, serait celle dont les bourreaux sont chargés.

Une femme entraînée et vaincue par le plaisir, peut oublier, dans un moment d'ivresse, ses intérêts les plus essentiels et le repos de sa vie; elle peut mettre une certaine opposition à cette prudence, dont l'émotion du moment présent néglige les conseils importuns. Quelque faiblesse dans une femme ne doit point choquer; il est des faiblesses voluptueuses qui plairont à l'homme, sans en être précisément approuvées. Mais abusera-t-il de l'abandon même de ce plaisir qu'elle consent à trouver avec lui? Voudra-t-il qu'elle s'en repente le reste de ses jours, qu'elle en soit indignée dès l'instant suivant? Une femme peut céder à des voluptés que sa raison ne lui a pas interdites; elle peut alors être un moment vaincue : les qualités aimables appartiennent sur-tout à son sexe; mais celles de l'homme sont les qualités mâles. Là où elle n'est que faible, l'homme serait méprisable. D'ailleurs, la femme ne risque guère que son propre sort, et alors

l'imprudence n'est pas un crime ; mais c'en est un réel de risquer, pour une minute plus commode, le sort de ce qu'on devrait au contraire aimer et protéger.

Des besoins devenus extrêmes dans la solitude, légitiment peut-être un soulagement accidentel ; et même parmi nous, beaucoup de simples irrégularités sont justifiées, quand on ne cède en quelque chose que pour ne se permettre jamais rien qu'un devoir important défende. *

Si une femme mariée, qui ne veut pas manquer à sa foi, se trouve seule ou absolument négligée, elle a une excuse qu'il est de l'intérêt des mœurs de trouver légitime. Soyons moins exclusivement sévères dans ce qui ne peut nuire. Plus d'un adultère doit être attribué au rigorisme d'une Tante sans tempérament, ou d'un Directeur qui n'ose y penser ou dire ce qu'il pense. En n'accordant rien aux desirs, on les irrite, et l'on s'expose à oublier enfin des devoirs qui se trouvent comme affaiblis par la force des

---

* Voyez l'article Masturbation.

besoins et de l'imagination. C'est tout confondre que de placer des précautions peut-être inutiles au rang d'obligations sacrées : si l'on prescrit ce qu'on devrait seulement conseiller, quelle autorité réserve-t-on pour ce qui ne peut être enfreint sans blesser tout ordre et toute justice.

V. *Nudité.*

Nous avons une autre manière de voir que les Anciens sur la Nudité, ou plutôt nous voyons peu de choses en tout cela. Les Anciens avaient des esclaves, mais chez eux l'homme libre était libre ; ici sa pensée est esclave, et la coutume est devenue la loi du Monde.

On connaît les *singularités* des conceptions profondes de Lycurgue, et les fêtes de plusieurs lieux de la Grèce, et les Lupercales de Rome, et ces rites plus antiques, selon lesquels les femmes nues dansaient devant le Taureau Apis.

Dès long-tems nous avons anathématisé les institutions qui prescrivaient la Nudité dans les rites religieux. Cependant on rencontre, dans quelques circonstances des

tems modernes, une trace de l'indifférence avec laquelle l'antiquité voyait ce qui nous révolterait maintenant. Les historiographes rapportent que des filles nues, placées sur les marbres d'une fontaine, offrirent du lait à une Reine de France, faisant son entrée à Paris. Vers la fin du seizième siècle, on voyait encore à Paris, et dans les campagnes, de ces processions où des flagellans et d'autres dévots allaient demi-nus, ou entièrement nus.

« Le premier mai, à Paris, les courti» sannes montaient nues sur le théâtre, et » delà couraient dans les rues avec des » flambeaux ». Lorsque Louis XI fit son entrée à Paris, des filles toutes nues représentaient des Sirènes.

Des relations récentes disent qu'au port de Jackson, les naturels, habitant avec les Anglais depuis quinze ans, n'ont point adopté leurs manières : il arrive qu'ils mettent des vêtemens à cause du froid, mais jamais rien pour cacher la nudité.

Dans les bains ou étuves de la Laponie et de quelques provinces de la Russie septentrionale, les femmes et les hommes sont

réunis et nus. * En sortant de la vapeur on va en plein air, on se couche sur la neige, on s'affermit ainsi contre l'intempérie de ces climats ; si la cabane du bain se trouve sur la route, et que des étrangers passent, les femmes s'approchent pour regarder les traîneaux, sans se mettre en peine de ce qu'elles n'ont aucun vêtement. Je ne parle point des bains des Romains, du tems de Tibulle ; je ne cite point ce qu'on pouvait regarder comme un abus dans des tems de licence,

* « Dans les bains publics les deux sexes sont » communément séparés par des cloisons de planches ; mais sortant des bains tout nus, les deux » sexes se voyent dans cet état et s'entretiennent souvent des choses les plus indifférentes : ils se jettent » ensuite confusément dans l'eau ou dans la neige. » Dans les hameaux pauvres et éloignés, ils sont » souvent tous ensemble dans le même bain. J'ai » vu dans les salines de Solikamskaïa des hommes » qui y prenaient les bains : ils venaient de tems en » tems à la porte pour s'y rafraîchir, et y causaient » tout nus avec des femmes qui, la plupart, apportaient aux ouvriers de la saline, de l'eau-de-vie » et de la quouas. » *Voyage en Sibérie, fait par ordre du roi, en 1761, par Chappe d'Auteroche, tom. 1, ch. 1.*

mais ce qui fait partie des mœurs reçues dans des contrées entières.

Dans les jeux floraux, les filles publiques allaient toutes nues dans la ville, dit Sénèque, épître 97e; le peuple n'osa demander ces jeux du tems de Caton; (21) mais les *mœurs n'en étaient que plus licencieuses.*

A Pegu, et dans d'autres villes, les femmes sont habituellement presque nues. Que l'on ne parle point du climat : si cela est contre la décence, la chaleur ne l'autorise pas. Il fait aussi chaud à Bassora, l'on n'y est pas nu. L'usage en décide, et c'est sans importance pour les véritables mœurs.

Dans les repas de luxe et dans les festins hospitaliers des anciens, on joignait au plaisir de la table d'autres amusemens, dont sans doute on abusait souvent, mais dont l'usage presqu'universel a prouvé que les mœurs publiques n'en étaient pas plus altérées que par la pruderie Nazaréenne. (22)

La Nudité tient à des convenances multipliées. Une nudité entière est quelquefois sans indécence. Une nudité partielle est souvent très-indécente; elle est gauche et sans goût, elle rappelle ces plaisirs impurs aux-

quels on cède en les regardant comme un attentat, elle rappelle les passions hypocrites et dégoûtantes de la pruderie ou de la débauche. C'est ce défaut de goût et de convenance qui rend obscènes la plupart des livres et des gravures libres. La Nudité est odieuse à ceux qui ont perdu la force et dès-lors la grâce du desir; elle l'est encore à ceux qui ne sauraient avoir le sentiment d'une liberté de mœurs raisonnée.

Ceux dont les jouissances inconsidérées ou mal choisies ont perverti les affections et abruti les sens, ne voient plus dans l'amour physique que les grossièretés de leurs habitudes. Tout est perdu pour eux ; et la franchise des instans de liberté; et le délicieux accord des volontés sans contrainte ; et la grâce d'un abandon qui surpasse l'attente, ou d'un pressentiment subit du plaisir; et cet inexprimable repos de l'ame, qui, lorsque tout semble entraîner les sens, leur commande de rester paisibles, et jouit de n'avoir pas eu besoin d'autre chaîne, de s'être donné les forces de la nécessité.

Une nudité les choque, parce qu'il n'y a plus chez eux d'intervalle entre la sensation

qu'ils en reçoivent et l'appétit animal auquel se réduit toute leur volupté. Ce besoin réveillé dans eux, leur plairait encore en rappelant du moins les plaisirs informes que cherchent des organes plus lascifs qu'embrâsés : mais comme ils n'ont pas conservé la véritable pudeur, ils ont laissé les dégoûts se mêler dans les plaisirs. Comme ils n'ont pas su distinguer ce qui convenait d'avec ce qui ne convenait pas, même dans l'abandon des sens, ils ont cherché de ces femmes qui corrompent les mœurs en perdant les manières, et qui sont méprisables, non pas précisément parce qu'elles cèdent au plaisir, mais parce qu'elles le dénaturent, parce qu'elles le détruisent en mettant la licence à la place de la liberté. Ils ont tout-à-fait dissipé les séduisantes illusions, parce qu'ils se sont permis ce qui répugne à des sens délicats, parce qu'ils ont confondu des choses d'un ordre très-différent. Leurs imprudences ayant eu des suites hideuses, ils ne sauraient plus connaître ni la candeur de la volupté, ni cette simplicité du cœur dont le contentement eût remplacé d'autres prestiges. Leur imagination n'est

plus allumée que par ces émotions brutes que l'imagination devrait à peine connaître: leurs sensations plus indécentes qu'avides, leurs idées plus grossières que voluptueuses, leur mépris pour les femmes, preuve assez claire du mépris qu'ils ont eux-mêmes mérité, tout leur présente ce que l'amour peut avoir d'odieux, et peut-être tout en rappelle les dangers. Mais le charme primitif de l'amour et sa puissance sur les ames pures, tout ce qu'il a d'heureux et d'aimable n'est plus en eux. Il leur faut des filles pour s'amuser sans retenue, avec ce triste dédain qui les condamne eux-mêmes : ils leur faut aussi des femmes très-modestes qui puissent leur en imposer encore, quand ils ne savent plus comment trouver les heureux obstacles d'une délicatesse à jamais méconnue, ou qui n'étant pas des femmes à leur égard, ne leur donnent point le sentiment importun de ce qui n'est plus fait pour eux.

VI. *Abus.*

La crainte des grossesses et un autre motif aussi éloigné d'une voluptueuse délicatesse que digne des recherches d'une débauche

surannée, perpétuèrent la fantaisie de jouir d'une femme sans jouir de son sexe. La première de ces raisons est la seule qui paraisse mériter que l'on s'y arrête; cependant elle est insuffisante : l'homme doit préférer de se sacrifier en quelque chose, alors on n'aura pas besoin de recourir à de pareils moyens. C'est l'avilissement des prostituées qui permet au despotisme de l'homme de substituer cet abus odieux à une réserve qui serait gênante pour lui : il préfère d'immoler la femme, de la consacrer absolument à ses caprices, il méconnaît assez le plaisir pour négliger d'en donner.

Les prostituées dégradèrent l'amour : si elles devinrent presque nécessaires, c'est par une suite des erreurs morales. On vit des Courtisannes dans des tems moins austères, et les Indes ont encore leurs Balladières; mais les nôtres sont plus dangereuses, parce qu'elles sont plus viles; et elles sont plus avilies, parce qu'elles sont plus étrangères à l'esprit de nos mœurs ostensibles.

C'est chez elles que tant d'hommes vont prendre, avec le mépris des femmes, le mépris de toutes les convenances. Ne pou-

vant plus sentir en amour, que sentiront-ils? Le sexe libre veut établir que chez lui tout est sans conséquence. Ainsi ce serait une chose indifférente d'aller, non pas sans aimer, mais sans connaître, non pas sans estimer, mais sans être arrêté par le mépris dont on est plein ; ce serait une chose indifférente d'aller au hasard, pour des grossièretés qu'aucune séduction n'excuse, chercher dans l'opprobre les restes de ces maux qui firent le désespoir de plusieurs millions d'hommes!

VII. *Jouissance du même sexe.*

Les Jouissances entre des individus du même Sexe sont plus éloignées des indications de la nature que la Bestialité même. Cette union bizarre est aussi nécessairement stérile qu'elle est dépravée, tandis que le mélange des diverses espèces, produisant ou une race nouvelle, ou des monstres, est quelquefois justifié dans les animaux, sans pouvoir l'être entre l'homme et les êtres incapables de sentir comme lui, ou qui ne produisent point avec lui. Mais l'homme devait atteindre dans sa curiosité, ses desirs et

ses entreprises, tous les degrés d'élévation et de bassesse que son imagination découvrirait.

Une des premières causes de cet abus peut avoir été l'oubli de la pudeur réelle chez les femmes; mais qu'y pourrait-on gagner? Quelle grâce, quelle illusion peut-on espérer dans ces plaisirs où l'amour n'a laissé que des besoins lascifs, et quelquefois une passion plus singulière peut-être que ces jouissances même. Rien ne choque davantage dans l'histoire des Mœurs que les écarts, et pour ainsi dire les habitudes des beaux siècles de la Grèce, et du siècle le plus brillant de Rome. Beaucoup de peuples les ont partagés; mais l'exemple de la terre entière n'en serait pas la justification. L'exemple n'autorise que ce qui dépend de l'homme : ici, l'inconvenance est dans la nature des choses, et la solitude même n'autoriserait pas l'homme à se livrer à l'homme.

Mais il n'est pas surprenant que parmi nous l'on s'écarte en beaucoup de choses de l'ordre naturel; nos institutions nous en séparent elles-mêmes. Les jouissances dépravées et la masturbation s'introduiront tou-

jours dans les camps, dans les couvens, dans les colléges, partout où l'on entassera des êtres du même sexe.

Un écart semblable chez les femmes trouverait une excuse, si des écarts réels pouvaient être légitimés par les considérations prudentes qui semblent interdire d'autres moyens.

Les femmes ont des motifs de craindre l'homme; elles en ont d'autres pour n'avoir point avec un homme une liaison qu'il est si difficile et si rare de tenir exactement secrète. Quelques-unes ont cherché des dédommagemens où elles ne voyaient point d'inconvéniens de ce genre, elles ont trouvé dans une amie de quoi se passer d'amant, en évitant d'une manière infaillible les principaux dangers d'une union plus naturelle. Le sexe qui les condamne leur rendit redoutable ce qui était bon. Hâtons-nous moins de les juger trop sévèrement; avouons même, sans les justifier, qu'elles sont souvent très-embarrassées parmi nous.

Une autre considération ajoute beaucoup à ces différences entre le même écart jugé dans l'homme ou dans la femme. Au manque

de convenance dans les caresses et les attouchemens entre des êtres du même sexe, l'homme joint l'usage d'un organe qui ne fut pas destiné aux jouissances de l'amour, et que la débauche seule y consacra quand ses caprices infâmes perdirent la pudeur.

VIII. *Masturbation.*

Un abus, plus fréquent peut-être que tout autre, du besoin physique de l'amour, c'est de le satisfaire étant seul.

Les animaux dont l'homme s'amuse, l'ont souvent imité en cela. Ce moyen imparfait n'est pas même particulier à l'homme ou à ce qu'il assujétit : si les animaux en offrent peu d'exemples, c'est principalement peut-être parce que la plupart manquent des facilités que les hommes trouvent dans leur conformation.

L'homme isolé, les hommes entassés sans femmes dans les camps, dans les prisons, les enfans curieux ou serviles imitateurs, des moines, des religieuses au milieu des contraintes sédentaires et des conséquences du vœu de chasteté, s'instruisent à user d'un dédommagement qui, insuffisant et triste

lorsqu'il ne fait que tromper les desirs, coupable et dangereux lorsqu'il est habituel, devient absolument vicieux dans l'excès.

Les mauvaises plaisanteries d'une Bonne, en habillant un enfant, peuvent l'accoutumer à des attouchemens. L'habitude se forme, l'organe s'irrite, il parvient à quelque engourdissement quand on l'ébranle beaucoup; cela suffit à l'enfant pour l'amuser : cependant cet échauffement inutile altère déjà son tempérament; enfin l'organe se développe et satisfait davantage l'imagination préoccupée. On fait, avant le besoin, des pertes que rien ne répare : l'ame s'énerve, la santé se détruit.

La Masturbation est moins dangereuse quand elle ne commence pas avant la puberté. Dans l'âge fait, l'excès peut seul la rendre très-funeste à la santé. Quand elle n'a lieu que tard, dans l'extrême besoin, dans la solitude absolue, ou lorsqu'il est impossible d'obtenir des jouissances, sans tomber dans des inconvéniens plus grands; lorsqu'elle ne fait ainsi que modérer des besoins trop dangereux, et qui pouvant de-

venir presqu'indomptables, auraient des suites plus funestes; alors j'oserais penser qu'au milieu des entraves qui nous placent entre des privations excessives, ou le crime et l'imprudence, ce soulagement malheureux deviendrait pardonnable. Mais l'habitude, sans nécessité, en est essentiellement mauvaise, quoique cette action coupable ne soit point un crime comme l'adultère réel.

En toutes choses, le seul bonheur de la vie, le seul plaisir moral qui ne soit pas absolument vain, c'est de donner du plaisir à d'autres : en recevoir n'est pas le bonheur, ce n'en est que la vaine promesse. Dès qu'on a connu la vie, l'on a sondé le néant de ces jouissances personnelles que nos desirs cherchaient dans l'ignorance des choses.

Le plaisir donné est plus grand que le plaisir reçu. Il en peut être autrement chez beaucoup d'hommes : mais qui jamais s'avisera, en amour, de parler pour cette populace que notre morale suppose toujours après l'avoir elle-même produite.

La Jouissance est rapide ; si elle n'était pas nécessaire à nos organes, les autres

plaisirs, les caresses intimes vaudraient plus sans elle, que cette jouissance extrême dépouillée de tout ce qui l'accompagne et l'embellit.

Le triste soulagement qu'on y substitue débarrasse d'un besoin dont les importunités deviendraient impérieuses et qu'on prétendrait irrésistibles. Mais quelques secondes d'une commotion énergique sont aussitôt suivies de tristesse, parce qu'on n'a rien de ce qui devrait amener ou plutôt produire la volupté, de ce qui peut lui donner un prix réel.

On passera six heures délicieuses avec une femme aimée, ou seulement agréable et estimée; le souvenir même en sera gracieux, car le plaisir est dans la communication. Mais seul avec soi-même on n'obtient, après deux minutes assez sottement agitées, qu'une sorte de honte, de reproche, et ce sentiment de vide destiné à l'homme qui s'isole dans tous les plaisirs qu'il prétend s'attribuer.

Malheureux, embarrassés, surchargés de besoins, poursuivis par les difficultés, et parvenant à peine à conduire jusqu'à son terme ordinaire une vie dont le crime réel

perdrait le repos, mais dont le devoir réel ne console pas toujours les ennuis ; nous voulons encore, pour la vaine prétention de dissimuler notre misère, exiger que l'on entretienne un desir qu'il faut en même tems réprimer, un appétit qu'il est défendu d'assouvir ! La justice n'a point prescrit ces devoirs rigoureux indiqués par des aperçus trop circonscrits. L'équité se compose de la juste estimation de motifs opposés. Souvent elle condamne par des raisons plus fortes encore, ce que d'autres lois de la nature semblaient conseiller. C'est changer les principes, que d'en faire une application uniforme et inflexible : les vérités particulières deviennent fausses dans cette acception trop générique ; elles s'éloignent alors de la vérité morale qui est fixée au point où peuvent se réunir le plus de convenances, où l'on peut concilier un plus grand nombre de résultats utiles. Dans notre existence courte et laborieuse, n'attirons point le désespoir sur les pas trop précipités de la vertu. Excusons le solitaire, excusons une femme qui ne peut ou ne doit pas écouter l'amour : mais qu'une ressource méprisable en elle-même

ne leur reste que comme un moyen méprisé de faire taire un besoin inutile ; qu'on y ait recours comme on boit de l'eau de mare, seulement lorsqu'il est impossible d'en avoir d'autre, et que la soif tue.

Les pertes que le corps éprouve dans la jouissance solitaire, fatiguent davantage que celles de la jouissance naturelle. Un mal plus grand encore, c'est que l'habitude de remplacer par cette émotion imparfaite le plus expansif des plaisirs, influe sur tout le moral, et plus particulièrement sur le desir de posséder l'autre sexe. En réduisant la volupté à un simple soulagement, en n'y voyant plus qu'un préservatif conseillé par l'hygiène, on diminue le desir pour ce qui donne des couleurs à la vie, pour ce charme, ces grâces, ces agrémens, cette marche de l'espérance dont le prestige n'est fondé que sur le desir de la jouissance, et dont on perd le sentiment, quand on perd ce premier des desirs. On se sépare de la moitié du genre humain; c'est se réduire à ce qu'on aimait le moins, c'est renoncer aux plus douces affections, c'est choisir une vie stérile.

Il est utile de chercher les raisons de cette différence qui rend les plaisirs partagés bons par eux-mêmes, et les plaisirs solitaires essentiellement mauvais.

L'homme bien organisé ne possède réellement que les biens qu'il partage. Cette loi de la Nature devient plus sensible dans les divers plaisirs, en raison de leur activité. Dormir est une jouissance en quelque sorte négative, on pourra jouir seul du sommeil : il n'en est plus de même d'un repas, sur-tout quand il y entre des stimulans qui pressent nos idées et animent nos sensations. Comment jouirait-on seul d'un plaisir que sa destination rendait mutuel, d'une jouissance qui emploie tous nos moyens, qui ébranle tous nos organes, et qui en exaltant nos facultés, excite dès-lors dans toute leur force les sentimens avides, heureux lien de l'espèce entière, lien plus particulier des sexes et sur-tout des individus choisis l'un par l'autre.

Dans l'acte solitaire, on se divise en quelque sorte. On n'a qu'une sensation dépouillée de sentimens affectueux, qu'une jouissance atténuée, parce qu'elle n'est pas par-

tagée. On l'altère, on la gâte, on la détruit presque en la séparant des accessoires qui, destinés à la préparer, la renouvelleraient ou la prolongeraient comme les desirs et les goûts, au-delà des bornes du besoin, en sorte que les besoins eussent paru n'en être que l'occasion.

Dans les vraies jouissances, la progression des caresses entraîne si loin, qu'elle fait oublier l'indifférence ou la fatigue de la vie commune. Non-seulement on jouit davantage par l'effet de cette loi générale qui augmente les biens communiqués, mais on jouit autant que les forces humaines le permettent, parce que c'est le propre de cet ordre de sensations qu'elles soient mutuelles, et parce qu'alors elles sont embellies par le sentiment de ces avantages que l'on a en soi, et de cette puissance générative, la première des facultés corporelles.

Si l'amour se joint à la possession, si du moins on jouit de l'objet d'un choix exclusif, d'un desir particulier et raisonné ; s'il se donne avec les mêmes goûts, avec les mêmes sentimens de préférence : les plus délicates séductions de l'amour-propre s'unissent aux

illusions du plaisir, et les hautes promesses de l'espérance se trouvent un moment remplies.

Sans doute l'ombre du bonheur ne s'arrête que sur l'homme qui connaît la généreuse audace des vertus utiles et laborieuses, la majesté de ces hautes conceptions qui réforment les peuples, et la permanence de l'amitié véritable. Mais, dans les plaisirs, le seul qui paraisse suffire aux mouvemens avides de la sensibilité, c'est de jouir dans un mutuel amour. Cet élan rapide, en élevant quelquefois l'ame, pourra l'étendre; cet écart naturel, cet excès toujours contenu, rompra l'uniformité de la sagesse, afin que la paix ne devienne pas une mollesse raisonnée : alors la sagesse des Sages sera la sagesse entière.

Ceux qui ont étudié l'homme, savent quel est le pouvoir des impressions secrètes de contentement et de tristesse, et combien les suites en sont grandes sur l'habitude de nos humeurs : ils concevront le danger physique de remplacer la volupté que les desirs attendaient, par un plaisir faux, toujours suivi du découragement, et même du remords.

Cette sorte de stupeur accable plus inévitablement peut-être que les autres peines de la vie, parce qu'elle attriste dans le moment même où l'on serait livré aux émotions les plus ardentes; parce qu'elle vient consterner lorsqu'on est affaibli par une agitation convulsive dont le plaisir devrait compenser les pertes, mais dont le désenchantement ne peut que perpétuer l'effet; parce qu'enfin l'on ne trouve nulle force de l'ame, nulle consolation de l'esprit, nulle fermeté intérieure à opposer à ce mal, dont on sent le ridicule. C'est une faiblesse qui avilit et qui laisse sans diversion, en nous séparant des autres hommes dans l'instant qu'elle nous met mal avec nous-mêmes.

L'indépendance de cet acte en augmente les dangers. On y trouve trop de facilité à le répéter, et trop de prétextes pour le préférer à ce que les circonstances offrent plus difficilement. Ces prétextes, joints à la force de l'habitude, font oublier d'autres plaisirs: et c'est un mal indirect non moins grand, que cette jouissance sombre devienne le complément de l'égoïsme, et qu'elle nous apprenne en tout à nous passer d'autrui,

qu'elle nous dispense d'être tels que nous soyons aimés, qu'elle nous dispense même d'aimer, qu'elle rende le cœur aride, en l'accablant du vide des plaisirs et du sentiment anticipé des vanités et du silence de la vie.

IX. *Prostitution légale.*

Les effets d'une Prostitution momentanée, selon les rites que l'abus d'institutions antiques avait établis dans plusieurs contrées célèbres, ne seraient pas avilissans comme ceux de la débauche.

Le mal qu'on ne croirait pas un mal, dégraderait bien moins que celui que l'on fait en le connaissant, en s'abandonnant volontairement à la bassesse, en y conformant toutes ses habitudes. Quelquefois même des crimes héroïques, en nuisant à la Société sans doute, élevèrent pourtant l'ame de l'individu dans cette fausse direction de l'enthousiasme. Ce qui déshonore, c'est ce qu'on croit déshonorant : ce qui corrompt un homme, c'est ce qui est contraire aux mœurs reconnues par lui-même; ce qui corrompt les hommes, ce sont des Mœurs er-

ronées, des maximes locales contraires à la Morale seule, vraie et toujours constante, à la morale primitive de l'homme existant ou possible.

Plusieurs écrivains ont proposé une sorte de prostitution légitime, considérant davantage encore les désordres auxquels cet établissement remédierait, que les inconvéniens dont il serait suivi, et qu'ils ne pouvaient ignorer. (23)

SECTION VI.

USAGES.

I. *Du Système moral consacré chez les Modernes.*

J'AI parlé des législateurs anciens : j'ai observé que le trait hardi de leurs grandes ébauches paraissait grossier, parmi les dessins corrects et les formes affaiblies que leur opposent les modernes. Je n'ai point prétendu décider la supériorité du génie des siècles où tout commença, et tout s'entreprit, sur les siècles qui éludent ou qui répètent. Je pense même que l'homme supérieur de nos jours a souvent beaucoup plus de science et quelquefois autant de génie que les grands hommes d'alors ; mais les obstacles aux conceptions inusitées sont si grands maintenant, du moins en Europe, qu'il faudrait un concours de circonstances heureuses pour faire entreprendre de les surmonter.

On connaît l'homme aussi bien qu'autrefois, mais les choses ont une force d'inertie qu'elles n'avaient pas dans le tems des essais; la multiplication démesurée des hommes, la masse énorme des peuples entassés sous la même loi, rendent la vie populaire si laborieuse et soumise à tant de besoins, qu'il est impossible de la changer sans faire d'abord des sacrifices. La masse qui pullule, suppose que la vieille habitude de sa misère, et la vieille nuance de ses mœurs, sont aussi naturelles que la marche des astres; elle voit son train de vie comme elle entrevoit ce cours permanent du Monde, dont elle n'imaginerait pas que le changement fût possible.

Notre législation s'est trompée dans le choix des penchans qu'il fallait effectivement contenir, et de ceux qu'on pouvait satisfaire. (24) Maintenant il est presque impossible que la manière générale des sociétés soit changée autrement que par les suites d'une grande révolution physique. Cependant il sera toujours utile de ne pas abandonner la vue de ce qui devrait être: on entrevoit encore des lieux et des momens

particuliers où il ne serait pas impossible de s'en approcher, et il pourrait s'en trouver où de véritables institutions ne seraient point déplacées. L'Egypte avait vieilli; mais auprès d'elle la Grèce était jeune. Aujourd'hui les voyageurs inquiets parcourent en tout sens les terres les plus sauvages des peuplades les plus reculées. Cependant, que de pays recevraient encore des Djemschid, des Moyse, des Minos, des Pythagore! Mais ils ne produiraient point de denrées coloniales.

Les Orientaux révèrent de Purs Esprits: cette idée se propagea, elle devint dominante. Il fallut prescrire des mœurs convenables aux êtres surnaturels qu'on supposait: il est vrai que ce n'était pas leurs mœurs qu'on avait à régler, c'était les nôtres; mais ne fallait-il pas que nous devinssions semblables à eux? Avec ces prétentions angéliques au-dehors et pour la montre, nous ne pouvions manquer d'avoir une morale de singes. L'Italie ancienne ne rougissait point de ses Lupercales: l'Italie moderne, après avoir aboli, dans l'Europe, ce grand scandale, vit des chèvres descendre des Alpes à la suite des armées. Ce n'est pas que Mon-

tesquieu, Helvétius et plusieurs autres, n'aient hasardé d'indiquer ce qu'il faudrait faire. Notre siècle sait tout : et notre siècle n'établira rien.

II. *Effets divers de l'Amour selon les lieux.*

Quand des nations, placées dans l'indépendance, demanderont une de ces formes distinctes qui diminuent notre malheur, lorsqu'elles sont bonnes, et peut-être aussi lors même qu'elles ne le sont pas, on pourra sous tous les climats trouver dans l'amour le lien principal de la Cité. Mais les climats extrêmes opposeraient quelques obstacles; tandis que le ciel d'Ionie, la température d'O-Taïti, naturaliseraient d'abord ce que l'on voudrait établir.

En Occident, l'amour est une harmonie délicate; il soutient habituellement l'ame; il est dans le cœur comme une occupation douce, et qui répand de la grâce sur les sensations, sur les affections, sur les rapports actifs et passifs de la vie.

Dans le Midi, l'amour est un appétit absolu, une fermentation comme la fièvre de

la colère ; il irrite, il excite les affections despotiques et haineuses. Dans le Nord, c'est une agitation modérée qui entretient la vie, qui soutient les affections aimantes.

Les peuples actifs et qui luttent sans cesse contre les besoins directs, les hordes demi-sauvages, les peuples chasseurs, ne voient presque dans l'amour qu'une diversion, qu'un amusement ; il n'a chez eux que des saisons. On s'en occupe, quand on n'est occupé ni de chasser, ou de se venger, ni de boire, de danser ou de fumer.

Dans les hommes, l'amour atteint la pensée, mais il est sur-tout dans les affections ; il tient au besoin d'éprouver de la joie et des plaisirs ; c'est l'objet qu'on envisage comme propre à donner au cœur un but actuel, au milieu des soucis qui reculent toujours le but de la pensée.

Dans les femmes, c'est la grande affaire de la vie. L'homme est en possession de toutes les autres, il n'a point laissé de but aux femmes ordinaires ; elles n'ont rien à espérer que par les hommes, et rien à faire que d'espérer d'eux. *

* Voyez aussi l'article 4 de la section seconde.

Presque partout où elles sont plus assujéties que dans le Nord de l'Europe, elles le sont trop : ce n'est plus la dépendance des choses, c'est la soumission aux hommes. L'imagination agit trop ici chez elles, et là pas assez. Elles y attendent tout de la volonté de l'homme, comme ici elles attendent tout de sa passion.

Chez les peuples dont les mœurs sont plus grossières que simples, les femmes sont abruties par l'asservissement. Elles reçoivent un homme, et ne l'aiment pas ; ou bien elles aimeront en esclaves, elles admireront un guerrier, elles seront étonnées devant l'être fort. Si plusieurs de ces peuples font faire par les femmes les travaux les plus rudes, ce n'est pas toujours une suite de la faiblesse de ce sexe, il faut encore en chercher d'autres causes. Les affections passionnées y sont peu durables, elles n'ont d'autre objet que la jouissance, elles y changent trop subitement. Ces retours, ces intervalles marqués, inspirent une sorte de mépris pour ce qu'on peut si facilement cesser d'aimer ; et ce mépris est naturel là où l'homme n'a d'autres sentimens que les résultats informes du besoin.

Les peuplades septentrionales auront d'autres raisons pour laisser les femmes dans une grande infériorité. La force corporelle est sur-tout ce qu'on y chérit, et les femmes n'y seront guère estimées que quand les mœurs des villes y rendront les hommes sensibles à d'autres avantages, à un autre mérite.

Une autre cause, faible ou importante selon les climats, c'est l'espèce d'horreur que les menstrues inspirent; elles paraissent dégrader les femmes dans les pays chauds, où la putréfaction est si prompte et si funeste. On ne peut en cacher à-peu-près les inconvéniens que dans une civilisation assez avancée; mais ils continueront de déplaire, même alors, dans ces contrées où le tempérament n'a point de repos. *

III. *Effet du flux menstruel sur l'opinion.*

L'on est humilié en quelque sorte par un assujétissement si incommode, si désavan-

* Les dispositions du Zend-Avesta condamnent à la répudiation les femmes qui se laissent approcher dans les momens critiques.

tageux : on sent qu'il est contraire aux illusions du desir, on en a honte comme d'une difformité dont le secret serait impossible à garder. Telles sont les misères humaines : celle-là est universelle, comme si elle était destinée à diminuer l'ascendant des femmes, et à interrompre le songe des voluptés.

Mais cette même incommodité qui rendit les femmes odieuses ou méprisées comme l'objet plus immédiat d'une sorte de malédiction, les fit aussi révérer comme l'objet d'une attention plus particulière des Dieux, quand on considéra ces périodes comme liées aux révolutions de l'astre qui préside aux choses mystérieuses. Les femmes furent prophétesses, parce qu'on les crut soumises à l'action spéciale des forces surnaturelles et des influences cabalistiques, ce que leur imagination ardente sembla confirmer. Chez les Celtes, les femmes étaient consultées dans toutes les affaires importantes. On voit dans César, qu'Arioviste désespéra de la victoire d'après leurs décisions. Les Germains reconnaissaient en elles un esprit sain et prophétique.

IV. *Des Plaisirs dits légitimes.*

Plusieurs législateurs avaient senti qu'il était sage, ou même indispensable, de laisser aux desirs quelque liberté; que c'était conserver le droit de les contenir, et s'en réserver les facilités; qu'une sévérité plus exigeante ne saurait empêcher long-tems les écarts secrets, auxquels il n'y a plus de bornes dès qu'on s'est vu réduit à les tolérer; que ce n'était pas assez d'avouer des plaisirs réglés, qu'il fallait encore en tolérer, en autoriser, en établir qui fussent irréguliers peut-être, mais d'autant mieux adoptés au cœur de l'homme plein de fantaisies, occupé de changemens, avide d'excès.

Le Christianisme, au lieu d'effectuer la réforme des mœurs, n'a fait qu'en annoncer la dangereuse prétention. Après beaucoup de licence, une pureté si grande et si vaine, inconsidérément exigée, produisit quelque dévouement réel, et beaucoup plus d'hypocrisie. Interdire à l'homme toute faiblesse, et pourtant ne rien faire, ou presque rien pour former des hommes capables de suivre

sincèrement une règle sévère, c'est retarder de plusieurs siècles l'amélioration morale. Perfection et servitude, c'était deux choses absolument incompatibles : on voulut les réunir, il n'en résulta que fanatisme et corruption.

L'austérité ne produit rien : c'est un esprit destructeur. L'austérité peut faire cesser le désordre visible, parce qu'il est de sa nature de tout arrêter par l'étonnement ; mais elle n'établira pas un ordre universel et durable. Cette règle claustrale fait taire les volontés, et n'en change pas les mouvemens : le silence règne au-dehors, mais tout s'exprime à voix basse, et des signes cachés substituent aux actions connues les intentions perfides et les dédommagemens solitaires. Cet esprit personnel de subterfuges et de duplicité tranquille, relâche ou comprime à jamais dans l'ame les ressorts généreux de l'indépendance qui seuls offraient de grands moyens à l'autorité publique.

V *Du Mariage.*

Des motifs assez puissans, et qu'il ne s'agit point d'examiner ici, firent instituer le Ma-

riage. Le plus décisif en économie politique, fut l'espèce de nécessité de donner aux enfans une naissance légale, des protecteurs de la faiblesse du premier âge, un état, l'existence sociale enfin. Tout celà pouvait être fait sans les parens : mais on trouva plus commode, ce qui est vrai, et plus utile, ce qui est douteux, de le faire par leur moyen. Toutes les fois qu'on n'a pas besoin d'avoir de certains hommes, mais seulement d'avoir des hommes, on dit aux sujets : Donnez-nous-en; préparez-les comme vous voudrez; quand vous aurez fini, nous les prendrons comme ils seront, et vous serez parfaitement remplacés.

On prétendra que nos institutions firent assez en nous accordant les plaisirs légitimes du Mariage. Mais ces plaisirs ne suffiraient pas encore, si même ils donnaient moins rarement le bonheur. C'est trop réduire la vie du cœur, que de n'accorder, dans l'existence entière d'un homme, qu'une seule progression des sentimens de l'amour et de l'énergie des espérances.

Cependant si les mariages devaient être

généralement heureux, cette union serait justifiée sous d'autres rapports : lorsqu'elle est parfaite, c'est le plus grand moyen de félicité; celui qui en jouit, ne doit rien regretter. Les plaisirs de la confiance et de l'intimité sont grands entre des amis : mais animés et multipliés par tous ces détails qu'occasionne le sentiment de la différence des sexes, ces plaisirs délicats n'ont plus de bornes. Est-il une habitude domestique plus délicieuse que d'être bon et juste aux yeux d'une femme aimée; de faire tout pour elle, et de n'en rien exiger si ce n'est pour l'ordre, d'en attendre tout ce qui est naturel et honnête, et de n'en rien prétendre d'exclusif; de la rendre estimable et de la laisser à elle-même; de la soutenir, de la conseiller, de la protéger, sans la gouverner, sans l'assujétir; d'en faire une amie qui ne cache rien et qui n'ait rien à cacher, sans lui interdire des choses indifférentes alors, mais que d'autres tairaient ou devraient s'interdire; de la rendre la plus parfaite, mais la plus libre qu'il se puisse; d'avoir sur elle tous les droits, afin de lui rendre toute la liberté qu'une ame droite puisse accepter;

et de faire ainsi, du moins dans l'obscurité de la vie, la félicité d'un être humain digne de recevoir le bonheur sans le corrompre, et la liberté de l'esprit sans en être corrompu ?

On convient qu'une aussi douce destinée n'est pas universelle : toute fois, dit-on, ce ne sont point des exceptions malheureuses qui condamnent un établissement. Mais ici c'est dans le succès que se trouvent les exceptions ; à la vérité elles sont peu nombreuses, tant le calcul est sage. Quand on dit que le mariage est sublime, on suppose que le but est manqué aussi rarement qu'il est en effet rarement atteint.

J'avouerai qu'en supposant les choix les plus réfléchis, sur cent unions indissolubles, on doit en espérer une heureuse. C'est prouver, trop peut-être, combien je suis loin de me joindre aux nombreux détracteurs du Mariage. Un calcul assez simple établirait que non-seulement les faits sont tels, mais qu'ils ne sauraient être autrement. Cependant bornons-nous à observer que s'il est un arrangement sage, admirable, c'est celui qui suppose que tous les hommes, les plus

bornés avec les plus ingénieux, les fous avec les justes, raisonnables ou non, nobles ou vils, ineptes ou désabusés, que tous seront accomplis dès qu'on les aura mis deux à deux, et qu'ils resteront toujours en bonne intelligence au milieu de tant de détails, occasions perpétuelles de mécontentement, au milieu de toutes les difficultés de la vie.

Si le magistrat pouvait connaître et unir avec choix tous les membres de la nation, sans doute on aurait des unions très-belles, mais seulement quelques-unes. Que doit-ce être quand les oppositions et les bizarreries de tant de convenances extérieures décident qui nous prendrons dans le nombre extrêmement restreint que le hasard nous fait rencontrer ?

Que de misères dans un mauvais choix! et il y a plus : quand on en ferait un bon, cent choses imprévues changent l'amitié en opposition, les desirs même en dégoût. Ce n'est pas le vice seul qui fait le malheur d'un ménage; les unions les plus tristes sont trop souvent celles de gens de bien. Avec de la bonté, des mœurs, des vertus, et même avec de l'esprit réuni à cela, on peut vivre

très-mal ensemble. C'est souvent parce qu'on veut le bien, parce qu'on le veut d'une manière mal raisonnée, ou seulement parce qu'en le voulant tous deux absolument, on ne le veut pas de la même manière. Que faire alors ? On sait comment repousser les effets d'un vice odieux ; mais quel terme espérer à un mal dont la cause est respectable en quelque sorte, quels moyens employer contre les dégoûts dont on nous obsède avec amitié, avec le sang-froid de la bêtise, avec la douceur des intentions droites, avec la constance irrémédiable d'une sorte de nécessité ?

Projet souverainement bizarre, et dont la conception comme l'exécution n'ont jamais été possibles qu'à la théocratie despotique, imagination absurde d'*appareiller* tous les hommes à-peu-près au hasard, et de sacrifier leur vie entière à cette seule fantaisie, tandis qu'assez d'autres bizarreries du sort les menacent sans cesse. Ce ne serait qu'une injustice si nos institutions faisaient les hommes moins dissemblables ; c'est un délire quand les uns, tout intelligence, semblent n'avoir reçu un corps que

pour porter leur ame, et que les autres, tout matière, n'ont une ame que pour remuer leur corps. (25)

Le penchant mutuel ne doit pas être le premier lien, puisqu'il dure rarement. Ce n'est point ce penchant qui fait le repos de la vie; il ne fait souvent que l'illusion ou tout au plus le plaisir des premiers mois.

Les convenances qui font que l'on se plaît mutuellement quand on se voit, même très-particulièrement, mais comme étrangers, ne sont pas celles qui concilient dans un véritable accord les détails de la vie. Ce qu'il faut, c'est la conformité dans la manière de sentir; non pas précisément le même caractère, mais la même manière de concevoir l'Ordre, et de sentir les rapports secrets et éloignés des choses. Voilà ce qui importe avant tout, ce à quoi l'on ne pense jamais, ce dont nul ne parle. On a beau vouloir l'harmonie, si tous ne voient pas l'Ordre de la même manière, il n'y aura jamais de concert: et plus on aura les intentions bonnes, plus l'opposition sera répétée, plus l'humeur sera excitée, plus la vie sera triste.

Ce choix réfléchi que je voulais bien ad-

mettre, je ne puis l'accorder en général, puisqu'on veut les marier tous. Je sais que ceux-là vivront bien ensemble, qui auront tous deux une humeur équitable et douce; mais que veut-on faire du très-grand nombre qui n'apprendra même pas qu'une telle humeur puisse exister et se soutenir, et parmi lesquels on trouvera quelques bons cœurs, et pas une tête juste? La bonté du cœur nous suffit, diront-ils : et cela ne me surprendra pas. Ils sont dignes d'approuver le mariage indissoluble, ceux qui connaissent si bien les hommes. Je parlerai quelque jour des *bons cœurs*, et de l'avantage qu'ils procurent à la société : (26) car tous ces songes qui nous préoccupent long-tems, font du cours presqu'entier de nos années une suite d'erreurs; et le mal d'être tant de fois détrompé trop tard, est plus grand que l'avantage d'être par hasard abusé d'une manière heureuse.

Quand des liens inévitablement suspects forment le seul moyen de bonheur domestique qui nous soit permis, quand on le rend indissoluble, c'est dire assez haut que l'on se joue de la destinée individuelle, qu'on

la compte pour rien, et qu'on ne voit dans les hommes que des unités numériques que l'on multipliera pour les travaux et les contributions.

Les Peuples alors font une réponse muette et désastreuse : ils renversent ces institutions iniques par le sourire du dédain ; ils affectent de les suivre, et savent leur échapper : bientôt tout devient illégal et arbitraire, caché, perfide, ironique. Les Mœurs sont perdues. Que vous importe : Vous aurez beaucoup d'Extraits-Baptistaires. (27)

Je ne considère plus les victimes que fait le Mariage indissoluble, mais seulement le but que l'on se proposa, quand on s'avisa de l'instituer. Je dis que ce but ne sera généralement atteint que dans les siècles grossiers. Plus tard les célibataires se multiplieront : vous verrez le mariage avili, parce que vous n'aurez pas établi un divorce prudemment contenu, mais légitime. (28)

Milton établit, dans son traité du Divorce, qui fit une grande sensation en Angleterre, que le mariage fut institué pour le plaisir et la consolation de l'homme, et

que, d'après l'Ecriture même, la génération ne fut point le seul, ni même le principal objet qu'on s'y proposa. Il prétend que l'incompatibilité des caractères est une cause de divorce plus forte que l'adultère même, pourvu que les deux parties soient d'accord sur la difficulté de vivre ensemble. Dans cet engagement, comme dans tout autre, les contractans sont libres de rompre dès que c'est leur vœu mutuel. Puisque l'on ne peut vivre avant le mariage de manière à savoir si les caractères sont analogues, il est absurde, selon Milton, que l'on ne puisse se séparer quand on a éprouvé l'impossibilité de les concilier. Le mariage, ajoute-t-il, n'est un remède contre la fornication et l'adultère, que lorsqu'il règne une affection réciproque entre les époux. Quand ce lien est à charge, quand ce n'est plus qu'un joug, l'on sait trop qu'il n'en résulte qu'un effet contraire.

Il est bon que les mères allaitent leurs enfans, afin qu'il y ait de l'accord entre ce qui compose le corps naissant et ce qui en développe la formation. Peut-être aussi les

enfans ne seront bien constitués que lorsqu'il y aura de certaines analogies entre le tempérament du père et celui de la mère. Ne serait-ce point ce qui fait l'avantage, si souvent remarqué, des enfans nés d'une passion, sur ceux que produisent des unions plus froides ?

VI. *De l'Affection entre les Pères et les Enfans.*

Sans doute les enfans peuvent former un lien puissant, et maintenir l'union entre ceux qui sont frappés de l'avantage de se les devoir réciproquement. Mais lorsqu'on raisonne tout, lorsqu'on examine si vraiment on doit attendre beaucoup de ses enfans, cette illusion s'affaiblit comme tant d'autres. Notre manière de vivre demande qu'on se marie tard ; et cependant c'est en grande partie parce qu'on ne se marie pas assez tôt, que les enfans ne sont presque jamais les amis de leurs pères. La différence d'âge est trop grande.

Vous vous mariez quand le tems de l'espoir commence à passer, et ce que vous ne prétendez plus recevoir d'ailleurs, vous vous

le promettez de vos enfans. Mais donnez gratuitement vos soins, et n'attendez rien. C'est entre vous seuls qu'il faut établir le lien intime, si vous êtes du petit nombre à qui il est permis d'espérer qu'il subsiste. Soutenez-vous mutuellement ; cherchez-vous l'un l'autre ; car c'est vous qui êtes vraiment ensemble. Pour vos enfans, ils chercheront d'autres appuis, ils se dévoueront à des amis imaginaires ; et ce ne sera que lorsque vous ne serez plus qu'ils connaîtront quels étaient leurs vrais amis.

Ordinairement l'amour paternel est un sentiment, un besoin : ordinairement l'amour filial n'est guère qu'un devoir, une vertu. Les raisons en sont sensibles. Ce n'est point un vice du cœur de l'homme, ce n'est point une faute de la nature, c'est une suite de l'état présent des choses.

Le fils a tout reçu, et n'a plus qu'à rendre : le père, ayant tout donné, n'a plus qu'à recevoir.

Quand on commence la vie, on ne peut se chercher dans celui dont la vie passe : quand on se voit prêt à finir, on se retrouve dans celui dont la vie continuera.

Le père est une puissance qui paraît diminuer la liberté. Le fils est un agent qui peut ajouter au pouvoir.

Un père aperçoit ce qu'il peut y avoir à faire pour son fils, c'est un but pour les projets, un aliment pour l'imagination, un prétexte pour les vues ambitieuses. Un fils ne voit point qu'il ait rien à faire pour son père : et quand il pourrait le découvrir, il lui manquerait d'y penser.

Il était nécessaire que les parens aimassent leurs enfans : il n'était pas indispensable que les enfans aimassent leurs parens.

Les pères supposent qu'ils seront imités par leurs enfans : les enfans ne sauraient espérer d'être imités par leurs pères. Toutes les vues de l'homme actuel se portent vers l'avenir : or, les pères ne sont point dans l'avenir pour les enfans ; et dans l'avenir, les enfans sont tout pour les pères.

Les beautés, les facultés physiques et morales croissent dans l'enfant ; il est naturel de s'intéresser à ce qui s'embellit. Elles diminuent dans le père ; il n'est pas naturel de s'attacher à ce qui décline.

Peut-être les enfans honoreront les pères : on aime à suivre une conduite qu'on espère diriger et dont on peut attendre ce grand avantage. Mais ce que peuvent les pères pour honorer les enfans donne peu d'inquiétude à ceux-ci : ordinairement ce qui est à faire en cela se trouve décidé avant qu'ils soient d'âge à y songer.

Ce que seront les enfans est inconnu ; dès-lors on s'y attache curieusement. Ce que les parens doivent être, déjà ils le sont : il n'y a pas là d'incertitude ; et il faut de l'incertitude pour animer les passions.

Les enfans coûtent et ont coûté des peines, des soins, de l'argent ; grande raison d'attachement. Ces causes d'affection manquent chez les enfans : et même les pères leur occasionneront peut-être un jour ces sollicitudes ; raison de ne pas les aimer.

Tout paraît volontaire de la part des pères, ils ont le plaisir de se croire généreux, ils aiment naturellement. Tout est devoir de la part des enfans ; ils aiment quand ils se plaisent à bien faire. Heureusement on aime aussi ceux avec qui l'on a des habitudes.

Vous verrez encore que le père a rarement

à gagner, et que dès-lors il a tout à perdre à la mort de ses enfans : mais souvent les enfans ne possèdent rien jusqu'à la mort de leurs pères. *

VII. *De la prohibition des liens dits incestueux.*

Les grands hommes, dit Boulanger, ont bien pressenti en quelque sorte les erreurs humaines; mais ils les ont seulement ou méprisées ou plaisantées : ils eussent été bien plus utiles s'ils eussent prouvé en détail leur origine, leur filiation. **

L'Inceste est contre la Nature, a-t-on dit. Cela n'est pas : les enfans formés d'une union

* On a imaginé de trouver dans cet article qne les enfans ne doivent pas de reconnaissance à leurs parens, qu'il est très-permis à nn fils de n'avoir aucune affection pour son père ; qu'ainsi le livre est immoral. C'est l'effet d'un discernement trop rare pour que l'on ait à craindre nn pareil jugement dans le pnblic : mais j'en preuds occasion d'observer quelles étranges préventions peuvent se former snr nn ouvrage, qnand de telles conclusions arrivent aux oreilles de ceux qui n'ont pas eu occasion de le lire.

** *Dissertation sur Elie et Enoch*, avant-propos.

incestueuse naissent et vivent comme les autres.

L'Inceste est en horreur à qui n'est point dépravé. Cela n'est pas. Lacédémone, Athènes, Cusco, Alexandrie, les Perses, les Parthes, les Egyptiens, les Assyriens, d'autres peuples encore, n'étaient pas moins sages que les Juifs, n'étaient pas plus dépravés que les fils des Angles, des Bourguignons, des Lombards : Chrysippe, Aristote et beaucoup d'autres, n'étaient pas plus insensés que nos Casuistes : et la législation des Parsis n'était pas plus barbare que les lois canoniques. Cette union, actuellement odieuse à la nature, était l'union sacrée chez ces Parsis, que les Musulmans, dans la licence de leurs Harems, ont appelé *Guébrs*. Guébr veut dire étranger à la loi sainte ou Islamim ; donc Guébr chez les croyans, c'est apostat, sodomiste, infâme : partout un infidèle est un infâme.

On prétend que le croisement des races est nécessaire à la beauté de l'espèce. Il faut bien que cela ne soit pas vrai parmi les hommes. Les Parses n'étaient pas inférieurs aux autres peuples. Même dans les bêtes, si

la règle est vraie, elle n'est point universelle : nous ne voyons pas les chevreuils dégénérer. Les relations parlent maintenant de la beauté très-remarquable des hommes du Saterland, (petit pays de l'Evêché de Munster), qui ne se marient jamais qu'entre eux. Ce fait, moins certain et bien moins général que la loi du Sabeïsme, ne doit pas être donné pour une preuve absolue; comme il ne faut pas non plus attribuer la beauté de cette population au peu de croisement des races dans un canton aussi resserré : mais on peut en inférer seulement que cela ne paraît pas nuire à la perfection physique.

Le mot même d'Inceste annonce la fausseté des idées; l'acception actuelle n'est pas d'accord avec l'étymologie. (29)

Je suis très-éloigné de blâmer les lois qui prohibent plusieurs degrés de parenté. Quoiqu'en divers endroits, par exemple, l'union de la mère et du fils ait été admise, elle s'accorde mal avec les indications de la nature; et ce que Montesquieu en a dit n'est pas contestable. Je n'attaque donc ici que l'exagération fanatique, les raisons fausses dont on autorise les choses justes, et ces

grands mots de la sottise, ces phrases vides de sens qui trompèrent long-tems les hommes, qui dégradèrent le devoir, qui amenèrent les demi-penseurs à s'imaginer enfin que mœurs et préjugés sont inséparables.

Si Alexandre Selkirk eût eu sa sœur à *Juan-Fernandez*, où il se croyait abandonné pour la vie, il eût pu, sans aucun crime, unir ses destinées isolées, et dès-lors indépendantes des lois de convention, changer cette solitude belle, mais triste, en un asile vraiment fortuné, préparer des appuis à sa vieillesse, et faire naître deux ou trois hommes pour le bonheur, tout aussi innocemment qu'on en hasarde ici sur la terre agitée. Mais s'il s'y fût trouvé avec la femme d'un autre, j'aurais appelé vertu leur continence; je l'eusse appelée devoir s'ils eussent conservé quelqu'espoir de sortir de l'île.

VIII. *De quelques autres usages.*

Dans l'ancienne Egypte, la Castration était le châtiment de l'adultère : il en fut de même en Espagne. Rome fit eunuques les hommes coupables de bestialité. En Perse

c'est la peine du viol. Cette *émasculation* est la seule raisonnable ; celle qui peuple les harems n'est pas la plus absurde, mais l'une des plus affreuses entre les folies humaines.

On a trouvé jusqu'en France des traces de la Couvade des maris. Cet usage bizarre paraît venir du besoin d'une formalité quelconque qui légitime l'enfant, et par laquelle le mari s'en avoue le père. Il s'est maintenu principalement dans les pays où les mœurs moins assujéties, où une liberté légitimée par les institutions et la manière de vivre, laissent plus d'incertitude sur la paternité qu'il ne paraît y en avoir ici, et que les lois ne peuvent en reconnaître.

SECTION VII.

DIVERSES CONSIDÉRATIONS. VUES GÉNÉRALES.

I. *De l'ignorance en Amour, dans laquelle on cherche à maintenir la jeunesse.*

CEUX en qui l'on a observé les développemens du caractère, sans pouvoir espérer d'eux la force de régler des desirs relatifs à ce qui leur serait connu, ne sauraient avoir trop tard les yeux ouverts sur ce qui concerne l'union des sexes : mais il faut s'assurer que ces yeux seront entièrement fermés, et que nul ne s'approchera pour les ouvrir mal et introduire furtivement de ces lumières subites, qui ne faisant qu'éblouir au lieu d'éclairer, ne servent de guide que pour conduire au piège. Comment espérer de prolonger, de maintenir cette ignorance dans les relations multipliées et l'agitation

d'esprit dont la jeunesse partage déjà parmi nous l'habitude ? Quels résultats obtiendrez-vous ? La curiosité inévitablement éveillée, produira, à votre insçu, une demi-science très-dangereuse, qui en irritant les desirs et en occupant l'imagination, autant et plus que ne le ferait une connaissance entière des choses, privera des lumières indispensables pour éviter tant de maux qui se mêlent à ces biens exagérés par l'illusion. Cette incertitude va préparer la voie aux séductions les plus ridicules. C'est par-là qu'on peut être réduit à cet état de stupidité avide, inquiète à-la-fois et confiante, qui divinise, dans une jeune tête, ce qu'on devrait mépriser. Les passions les plus absurdes, comme les plus funestes, sont l'effet naturel de cette fausse connaissance qui excite sans éclairer, et qui pousse le cœur et les sens à chercher, à saisir dans les ténèbres, sans prudence, sans choix, et bientôt sans volonté. Nous rendons la plupart des femmes plus propres à sentir qu'à penser, du moins nous ajoutons à cette disposition qui peut leur être assez généralement naturelle, et nous les faisons telles qu'elles se livrent habituellement aux

impressions du moment sans considérer l'avenir : dès-lors cette ignorance des choses leur conviendrait, si elle pouvait durer autant que les parens se le promettent, et si le cœur, qui devient d'autant plus puissant que l'esprit est plus aveugle, ne se hâtait point de se former des liens toujours difficiles à rompre.

Voilà les raisons qui rendent au moins douteuse pour moi l'utilité de cette ignorance, même dans ceux pour qui elle pourrait avoir de grands avantages. Quant aux caractères contraires, il n'y a plus de doute : la prudence exige que l'on instruise entièrement ceux qui ne paraissent point destinés à suivre en aveugles l'impulsion du moment, ceux qui auront et l'habitude et la faculté de raisonner leur conduite et de voir les résultats qui sont encore à naître. L'ignorance des choses est presque la seule source des fautes de celui qui pense et qui veut. Dès-lors qu'on a la force de suivre le vrai, l'on a le droit comme le besoin de le voir à découvert. Peut-être en sachant tout, on perdra l'ivresse d'un premier amour. Mais le repos de la vie entière vaut plus que le

charme de quelques heures. Ces sentimens extraordinaires sont délicieux, mais funestes : c'est un nuage de parfums qui cache l'abîme où l'on se précipite avec joie, où l'on reste avec tant d'amertume, et d'où l'on ne sort qu'avec tant de difficultés.

Bien rarement les femmes doivent regretter les joies de l'amour du cœur : elles paient ordinairement si cher cet enchantement passager, que ce ne serait point leur faire tort que de les en priver. N'ayons que les vrais biens de la vie : ce sera suffisant, si par-là nous évitons ceux de nos maux qu'il paraît en notre pouvoir de prévenir, c'est-à-dire les plus nombreux et les plus déchirans.

Il ne faut pas prendre un milieu incertain. Si l'on désespère de maintenir une entière ignorance, et qu'alors on ne laisse pas tout au hasard, on doit n'y rien laisser. En général, pour que notre conduite soit conséquente, il est bon que chaque détermination ne résulte que d'un principe, de la raison ou de l'instinct, de l'esprit ou du cœur. Si nous voulons être dirigés par tous deux à-la-fois, ce sera souvent en sens contraire ; et

notre mouvement sera plein d'oscillations et d'incertitudes. Sans doute il faut concilier la prudence et les desirs : mais cet accord se fait lorsqu'on prépare sa conduite, et non lorsqu'on agit. C'est l'ouvrage de la réflexion, il précède les impulsions de la volonté. Il faut que le principe général de détermination soit unique ; que l'on obéisse seulement aux moteurs simples et irréfléchis que la nature place en nous pour opérer notre bien présent, ou qu'on y substitue entièrement le produit calculé des motifs d'action que l'ordre social indique à l'intérêt personnel considéré dans nos avantages durables. Ces derniers motifs sont également conformes à notre nature, et davantage encore, puisqu'ils se dirigent plus constamment vers le but qu'elle montre toujours en perspective, puisqu'ils nous éloignent moins du bonheur.

Peut-être faut-il non-seulement qu'on sache tout, mais encore que le désanchantement suive aussitôt. L'imagination à qui l'on permet de remplacer les passions encore inconnues, n'altère pas moins les idées que ces passions mêmes qu'on croit suffisant de

prévenir. Il faut dire les choses telles qu'elles sont, et en montrer tous les rapports essentiels, sans aucun ménagement pour nos préjugés, sans aucune réticence sur nos besoins, sans aucune tolérance pour les séductions vicieuses. La vérité utile, c'est un ensemble de vérités, exempt de tout mélange d'erreurs. Pour beaucoup de gens, dit-on, le vrai est un aliment trop fort. S'il en est ainsi, ne leur dites rien du tout, si ce n'est de se garder en général de tout ce qui est inconnu ou mal connu.

Vous tous qui aspirez à former des hommes, pères dignes de ce nom, mères chargées de vertueuses sollicitudes, moralistes, politiques, modérateurs en tout genre des destinées humaines; si le bien est votre but, conduisez donc les esprits dans les voies droites, et les cœurs dans les voies faciles. Laissez à l'ineptie des pédans, ou à la duplicité de tant d'autres instituteurs, cette prudence affectée qui va cherchant dans les chemins de l'erreur et parmi les difficultés, quelques moyens de l'art pour amener secrètement au terme les volontés déjà si promptes à échapper à leurs guides, et qu'une

vue claire des objets peut à peine affermir. Conduisez par la vérité toutes les bonnes têtes : il doit en résulter une sorte d'autorité à laquelle les autres cèdent plus ou moins, une force de choses, une impulsion qui les entraîne ; alors tout marchera moins mal qu'aujourd'hui.

II. *De l'espèce de guerre ou de rivalité entre les deux sexes.*

La nature donne au mâle l'instinct de chercher, d'exiger en quelque sorte ce plaisir qui fait le lien des sexes et qui perpétue l'espèce. Elle donne à la femelle l'instinct de s'y refuser d'abord, et de ne pas s'y rendre indistinctement.

A l'appétit direct et grossier de l'amour, le cœur immense de l'homme ajoute des sentimens comme infinis. Son industrie a changé l'attaque simple d'un sexe, et la simple résistance de l'autre, en une multitude de moyens d'attaque et de résistance. L'amour-propre s'y est joint, et c'était infaillible ; il en a fait une guerre offensive et défensive, pleine d'adresse, de subtilités,

de dissimulation. On veut à-la-fois tromper et être le maître, comme si ce devait être une même chose. Jadis on passait la vie entière dans ce bizarre entêtement. Ces passions si constantes et tant vantées, ces passions de l'orgueil, bien plus que de l'amour, n'étaient point des convenances du cœur, mais des caprices d'un siècle où tout prenait une teinte de fanatisme.

Il résulte plus de maux qu'on ne le croit communément de cette rivalité entre les sexes, de ce manège, de ces ruses, de cette envie mutuelle de surprendre et de vaincre. Les hommes s'en amusent, les femmes en sont victimes. Ainsi le sentiment du bonheur nous entraîne souvent à des maux sans terme; ainsi nos desirs les plus naturels altèrent notre nature, et ce dont nous nous abreuvons avec avidité, n'est que de l'amertume.

On a toute la candeur de la jeunesse; on a tous les desirs de l'inexpérience, et les besoins d'une vie nouvelle, et l'espérance d'un cœur droit. On a toutes les facultés de l'amour, il faut aimer : on a les moyens du plaisir, il faut être aimé. On se figure un

homme pour qui tout commence; il est jeune et impatient de vivre; il est plein d'espoir et beau d'inexpérience. C'est une justice de lui consacrer fraîcheur, grâce, légèreté, noblesse, expression heureuse, tout ce qu'on sait bien avoir en soi. L'on entre dans la vie; qu'y faire sans amour? Pourquoi l'harmonie de ces mouvemens, cette décence voluptueuse, cette voix habile à tout dire, ce sourire fait pour entraîner, ce regard si propre à changer le cœur de l'homme? Pourquoi cette délicatesse du cœur et cette sensibilité profonde? L'âge, le desir, les convenances, l'ame, les sens, tout le veut; c'est une nécessité. Tout exprime et demande l'amour : cette main formée pour les plus douces caresses; cet œil dont les ressources sont inconnues s'il ne dit pas, je consens à être aimée; ce sein qui sans amour, est immobile, muet, inutile, et qui se flétrirait un jour sans avoir été divinisé; ces formes, ces contours qui changeraient sans avoir été connus, admirés, possédés; ces sentimens si tendres, si vastes, si voluptueux et si grands, l'ambition du cœur, l'héroïsme de la passion! Cette loi délicieuse que la loi du

monde a dictée, il faut la suivre. Ce rôle enivrant, que l'on sait si bien, que tout rappelle, que le jour inspire, et que la nuit commande; quelle femme jeune, sensible, aimante, imaginera de ne le point remplir ? Aussi ne l'imagine-t-on pas. Les cœurs justes sont les premiers vaincus. Plus susceptibles d'élévation, comment ne seraient-ils pas séduits par celle que l'amour donne ? Ils se nourrissent d'erreur, en croyant se nourrir d'estime; ils aiment un amant parce qu'ils ont aimé la vertu; ils sont trompés par des misérables, parce que ne pouvant aimer qu'un homme de bien, ils croient réellement tel celui qui se présente pour réaliser leur chimère. L'énergie de l'ame, le besoin de montrer de la confiance, celui d'en avoir; des sacrifices à récompenser, une fidélité à couronner, un espoir à entretenir, une progression à suivre; l'agitation, l'intolérable inquiétude du cœur et des sens; le desir si louable de commencer à payer tant d'amour; le desir non moins juste de resserrer, de consacrer, de perpétuer, d'*éterniser* des liens si chers; d'autres desirs encore; cer-

taine crainte, certaine curiosité; des hasards qui l'indiquent, le destin qui le veut; tout livre une femme aimante dans les bras du Lovelace. Elle aime, il s'amuse : elle se donne, il s'amuse : elle jouit, il s'amuse : elle rêve la durée, le bonheur, le long charme d'un amour mutuel; elle est dans les songes célestes; elle voit cet œil que le plaisir subjugue, elle voudrait donner une félicité plus grande; mais le monstre s'amuse, et elle dévore une volupté terrible. Le lendemain elle est surprise, inquiète, rêveuse : de sombres pressentimens commencent les peines affreuses et une vie d'amertumes. Estime des hommes, tendresse paternelle, douce conscience; fierté d'une ame pure; paix, fortune, honneur, espérance, amour : tout a passé. Les belles heures ont péri : les souvenirs même en seront amers. Il ne s'agit plus de s'avancer dans les illusions, dans l'amour et la vie : il faut repousser les songes, et user de longs jours fatigués des lenteurs de la mort. Femmes sincères et aimantes, belles de toutes les grâces extérieures et des charmes de l'ame,

si faites pour être purement, tendrement, constamment aimées !.... N'aimez pas. *

III. *Des goûts extrêmes que l'âge peut déterminer.*

Les hommes, dont les affections obéissent aux sensations irréfléchies, aiment souvent les femmes d'un certain âge, lorsqu'ils sont eux-mêmes très-jeunes ; et lorsqu'ils deviennent âgés, il leur faut des enfans.

La possession d'une femme d'âge mûr en impose davantage à celui qui n'est encore rien dans le monde. Il y a une sorte d'idolâtrie dans les premières affections ; et ce qui étonne le plus, ce qui excite le plus de surprise, est plus naturellement divinisé. A

* Quand il prend à quelque étourdi le caprice de s'imaginer qu'il aime ; quand il sollicite, qu'il proteste, qu'il pleure, vous lui croiriez une ame. Attendez une saison nouvelle : ce malheureux va reprocher à celle qui l'aimait, de lui avoir cédé trop tôt. Votre empressement n'était donc qu'une trahison ? Si elle s'avilissait à vos yeux, il fallait la quitter alors : mais ce n'est pas le défaut d'estime qui a détruit vos plaisirs ; c'est parce que votre plaisir a fini, que vos mépris ont commencé.

vingt ans, on est flatté d'avoir pour maîtresse une femme qui joue un rôle. On peut respecter une femme de quarante ans, mais comment vénérer une fille de seize? L'amour-propre sera entraîné par les attentions de l'âge qui a de l'expérience, et qui doit avoir la connaissance du monde et du mérite des hommes.

Ce que pouvait craindre un homme de cinquante ans, c'est qu'on le trouvât suranné; il lui est agréable de paraître jeune encore à des yeux très-jeunes.

Un homme réfroidi, ou qui seulement en jouissant souvent, a rencontré des formes fatiguées, voudra des jouissances dans lesquelles il n'ait point à craindre les traces du tems. Comme les émotions ordinaires s'affaiblissent chez lui, son espoir est d'en rencontrer d'un ordre nouveau. Il faut aussi qu'il surprenne les sens : alors on ne le dédaignera pas, ne pouvant le comparer à un autre homme précédemment connu.

IV. *De ce qui fait le plaisir réel.*

C'est dans les choses indifférentes que l'on prend volontiers le moment comme il vient,

mais on voudrait choisir le plus favorable pour celles qui doivent être heureuses. Dans le plaisir, il vaudrait mieux renoncer à tout que d'avoir à combattre des entraves trop certaines : on découvre tôt ou tard qu'il faudrait, ou jouir en paix, ou se décider à ne jouir pas. Dans des choses fâcheuses, un incident nouveau, un désagrément qui survient, fût-il grand même, contrariera bien moins, parce qu'il maintient notre esprit dans la situation où il se trouvait déjà. Nous souffrons plus particulièrement de ce qui dérange l'ordre établi par notre imagination, adopté par notre espoir, de ce qui est contraire à la nature de la chose dont nous prétendions être occupés. Les obstacles qui précèdent un bien, servent quelquefois à nous le rendre plus précieux : mais ce qui vient interrompre celui qu'on s'était promis, en détruit toutes les douceurs, et le moindre mélange de mal gâte le plaisir. Les hommes, dont la manière de sentir est, pour ainsi dire, sans limites, peuvent rarement éviter le souvenir des afflictions humaines, le moindre inconvénient leur en montre aussitôt les tristes images : dans chaque chose,

ils découvrent beaucoup de choses, comment n'y verraient-ils pas de discordances?

V. *Du genre de beauté qui donne le plus de jouissances.*

Le genre de perfection qui peut être connu de tout le monde, celui qui est le plus propre à rendre célèbre la beauté d'une femme, n'est pas ce qui la fait le plus aimer, ce qui cause la passion la plus durable.

Une taille moyenne a des grâces plus attachantes que cette taille élevée, dont les avantages seront seulement plus de noblesse dans la marche et plus d'élégance dans le mouvement des draperies. Mais pour l'intimité, quand on ne marche pas, et que les draperies sont oubliées, une belle peau, de l'expression dans l'œil, de l'amabilité dans le sourire, un bras * dont les contours soient

---

* Assurément c'est une simple fantaisie de mettre beaucoup d'importance à la perfection de la jambe ou du pied : c'est un agrément du second ordre. Mais on voit toujours le bras ; il agit, et c'est dans le mouvement du bras que sont les manières, les talens, et la plus grande partie des grâces.

arrondis et pleins, quelque grâce de la main, voilà ce qu'il faut aux desirs ; quand l'homme a lui-même la grâce du desir. Il mettra beaucoup plus de prix à une beauté médiocre, mais à laquelle il ne se mêle rien qui puisse déplaire, qu'à la plus grande beauté altérée par quelque défaut sensible.

VI. *Des unions imparfaites que l'on ne peut proscrire. L'homme juste est-il tenu de se borner, en Amour, à ce qui est positivement autorisé par les lois ?*

Une véritable union est trop difficile pour être seule permise à l'homme juste. Des biens si grands ne sont donnés que rarement à ceux qui en seraient dignes. Si la vie était bien ordonnée, la mort serait seule déplorable : mais c'est dans la vie même que les choses belles échappent à nos desirs, et il faut quelquefois que les prétentions les plus légitimes descendent à ce que la terre contient pour nous. D'autres liaisons moins heureuses, moins louables, mais pourtant choisies, donneront ou quelque bonheur, ou quelqu'oubli des maux : il ne faut pas

les condamner sans indulgence. Ne dites point que cette indulgence compose avec nos faiblesses : si ce qu'il nous est le plus difficile de ne pas vouloir est un mal, nous devons nous l'interdire quoiqu'il en coûte ; mais c'est la misère de notre destinée qui nous justifie, quand nous nous réduisons à ce qu'on peut tolérer, au défaut de ce qui serait tout-à-fait digne d'être approuvé. N'exigeons pas de tous ce qui ne peut être connu, ou apprécié par tous, ce que même on ne peut pas se donner quand la destinée le refuse. Dans la privation d'un avantage plus desirable, mais qu'on n'a pas obtenu, le besoin d'un attachement et les besoins des sens peuvent vouloir que l'on contracte de ces rapports qui ne sont point un crime, et ne sont pas même toujours une faiblesse. La prudence conseille quelquefois ces rapports d'un ordre inférieur, qui exposent à moins de dangers que la recherche obstinée des unions parfaites.

Un bon esprit rend indifférent, et même bon, ce qui n'est pas essentiellement condamnable : tandis qu'un mauvais esprit sait pervertir tout ce qui n'est pas essentielle-

ment bon , et que son industrie funeste va même jusqu'à déprécier et avilir en effet les choses les plus respectables. Il résulte malheureusement de ce principe, que, dans l'extrême inégalité des esprits parmi nous, on arrange la morale pour la multitude, qu'ainsi elle ne peut pas convenir en tout aux ames élevées; que dès-lors plusieurs s'écartent un peu de la voie battue; que c'est avec raison, à quelques égards, parce que cela est inévitable; mais que cet exemple entraînera les sots, et que ces pauvres sots se culbuteront dans les chemins peu tracés où l'on eût pu marcher droit. Il y a dans la pensée la plus pure du plus juste des hommes, plusieurs choses qui ne conviennent peut-être qu'à son usage; qu'il se nourrisse de ce que le vulgaire digérerait mal, il est né pour s'en faire un excellent chyle en secret. La morale du sage peut n'être pas en tout la morale du peuple. Jamais ils n'en conviendront ces hommes qui se sont séparés du genre humain pour le tenir sous une férule uniforme. C'est leur troupeau, disent-ils; et ils font bien de l'appeler ainsi, puisqu'ils le veulent semblable au mouton, stupide,

opiniâtre dans sa routine, et facile à dépouiller.

Il est des hommes à qui le sentiment de l'ordre est naturel; le mal leur est pour ainsi dire impossible. Ils ne seront ni injustes, ni vils; des mœurs moins dépendantes ne les conduiraient jamais à la licence.

Le sage est juste et ferme; il sait placer une saison de plaisir dans la longue année du devoir. C'est à lui qu'il appartient de sortir des habitudes du lieu où il vit, mais seulement quand les lois de la Société ne doivent pas le défendre, quand cette Société n'a point de *Mœurs*. Il se soumet à l'ordre, car il le connaît; il observe les convenances des choses et celles du moment; il est assez fort pour penser sans préjugé, pour agir sans passion, pour voir juste sans abuser; il se soumet aux lois réelles, et même à l'intention des lois positives: mais la vie privée de l'homme qui pense n'est pas assujétie à la coutume arbitraire, ni à la lettre des réglemens établis pour la foule. Ces réglemens, ces usages, qui n'ont rien de sacré ni quelquefois de légitime, et

qui souvent se trouvent en contradiction avec l'esprit des lois de l'Etat, seront quelquefois modifiés dans le silence de la vie privée, par quiconque pensant assez pour avoir droit de les juger, est assez sûr de ses intentions pour décider lui-même dans ce qui le concerne.

Un père doit toujours être obéi ; mais il commande à l'aîné de ses fils d'égorger le plus jeune : la loi a donc besoin d'interprétation. Ces cas sont prévus, dira-t-on, et l'on ne doit pas d'obéissance pour un crime. Soit : mais il lui commande d'aller mendier. Le fils trouvera-t-il dans la loi ce qu'il doit faire ?

Une loi, transmise jusqu'à nous, défend toute jouissance des sexes que le mariage n'autorise pas. Si cette loi n'était pas observée en général, le but ne serait pas atteint, et le désordre serait dans la société, puisque la société est réglée d'une manière qui suppose nécessairement l'existence et le maintien d'une telle institution. Mais une femme manquera à la lettre de cette loi, sans manquer à la loi elle-même, si elle évite tout ce que la loi prévient tacitement, et si elle

a une volonté bien fixe de suivre la raison qui l'a dictée. Elle ne manquera pas à la chasteté si elle remplace, par une pudeur fondée sur le sentiment invariable dés convenances, cette pudeur aveugle qui n'est autre chose que l'éloignement pour des choses inaccoutumées, et qu'on a entendu dire honteuses, cette pudeur vulgaire qui, une fois négligée, se perdrait aussitôt, parce qu'elle est fondée sur l'habitude et une sorte d'instinct, ét qu'elle ne l'est pas sur la raison et la délicatesse dans les sensations.

Il se trouve que cette femme sait penser et prévoir; indépendante en entrant dans la vie, elle l'observe avant de s'y précipiter. Ce qu'elle découvre d'abord, c'est une opposition presque perpétuelle entre les devoirs importans et les devoirs secondaires, entre les devoirs enfin et les caprices des mœurs. Elle voit trois partis à prendre.

Si elle s'assujétit aux dispositions littérales du législateur, * aux fantaisies des docteurs,

* Il ne s'agit ici que des cas particuliers: il faudrait les prévoir; une règle générale est insuffisante, puisque, pour plusieurs, la vie entière se passe dans



aux livres du peuple, dans la supposition toutefois qu'elle parvienne à tout concilier en ce chaos, elle vivra d'une manière pénible et comprimée, très-souvent exposée à faire un mal réel pour suivre une erreur consacrée. Mieux vaudrait laisser la vie, que de s'attacher inutilement ces chaînes pesantes réservées pour les esprits robustes, à qui toute forme est indifférente, pourvu qu'on mange et qu'on dorme.

Elle pourra sauver les apparences, et rester très-scrupuleuse au-dehors, sans avoir intérieurement d'autres principes que ses passions, ses intérêts et la prudence de les masquer. Mais ces bassesses sont impossibles à la raison.

Que lui reste-t-il donc, si ce n'est d'examiner ce qui oblige effectivement de chercher sa loi dans la vérité des choses, de ne s'assujétir qu'au devoir réel, afin de le sui-

---

les exceptions. Une femme qui se marie dès sa jeunesse, se trouve ordinairement dans les circonstances de la loi générale ; alors il n'y a point de raison pour qu'elle ne suive pas les dispositions littérales du législateur.



vre, quoiqu'il en puisse coûter : seul parti honnête, seul digne de l'être sensé qui veut, avant tout, vivre en paix avec soi-même.

VII. *Du style des Romans.*

Ces Romans dont les bibliothèques sont encombrées, trompent un grand nombre de jeunes têtes, malgré le mépris qui devrait en détruire absolument l'autorité. Il séduisent tous les jours des esprits bornés. On s'habitue à confondre avec l'expression réelle des sentimens, ce jargon fastidieux des hommes qui se consument, qui se meurent, qui ont des transports, des tourmens et des flammes. Cependant une véritable affection ne s'exprime point comme la passion du coin : et plusieurs mots de *Julie* même ne sont pas dans la langue de l'homme aimant. Celui qui s'exprime avec une burlesque exagération est incapable d'aimer ; et tous ces aimables seront au moins indifférens au cœur fait pour l'amour.

VIII. *Des expressions équivoques. Des termes obscènes. Des livres érotiques.*

Une suite très-sensible de cette dissimulation où nous réduisent tant d'obligations contradictoires, c'est le style déguisé, les termes équivoques que l'on emploie presque universellement. Comme on n'ose parler de l'amour physique dans les termes propres, on fait des allusions multipliées et de fades plaisanteries. Dans les lieux que le peuple fréquente, ou seulement dans ceux où l'on se met à son aise, cette expression demi-couverte est très-embarrassante pour qui n'en partage pas le ridicule amusement.

Les termes équivoques sont innombrables, et l'on peut trouver partout des allusions; notre langue, en voulant ne rien dire positivement, tombe ainsi dans l'inconvénient plus grand d'exprimer à tout instant ce qu'elle se refuse à nommer. Dans la plupart des circonstances ; il serait mieux de ne point parler, si ce n'est d'une manière très-délicate, de ces choses sur lesquelles les opinions et la façon de sentir diffèrent

trop. D'ailleurs, que signifient tous ces mots à double sens ? Entre hommes, ce n'est pas plus agréable que raisonnable. Avec des femmes, c'est presqu'aussi déplacé : dans presque toutes les circonstances, et sur-tout en public, c'est leur manquer, et les mettre dans une situation très-incommode.

Il n'y a pour les mots libres que de certains instans : et au contraire ces allusions, étant de tous les momens, se trouvent le plus souvent hors de propos lors même qu'elles ne sont pas malhonnêtes et rebutantes. L'imagination, une fois habituée à ces doubles sens, en fait trop souvent l'application, et c'est-là ce qui rend essentiellement mauvais les termes indirects. Ce n'est pas une moindre grossièreté d'employer dans la conversation, dans l'habitude de la vie, le mot qui dans l'origine n'exprimait que la jouissance même. Le sens en est tellement connu, qu'il n'en a aucun, si on ne l'entend pas ainsi : un homme honnête doit donc l'abandonner à la populace.

Ce qui semble bizarre, c'est que dans la plupart des livres érotiques, on évite les termes qui du moins y seraient à leur place.

Il faut bien se décider à penser que ces auteurs, les croyant obscènes, trouvent plus décent d'y substituer des expressions niaises, affectées, et très-souvent dégoûtantes.

Les livres indécens ne sont point ceux qui nuisent le plus aux mœurs; ce qui les énerve et les perd, c'est la légèreté avec laquelle on rapporte et l'on présente comme indifférentes, comme ingénieuses même, les infractions les plus positives aux devoirs les plus saints; comme des manières élevées et indépendantes, les procédés licencieux et perfides; comme des amusemens sans conséquence, ce qui est contraire aux principes que soi-même l'on avoue. On ne saurait nuire davantage qu'en insinuant qu'il y a deux morales, celle de la sagesse et celle du plaisir, ou les préceptes publics et les maximes secrètes. Je soutiens que certaines pages de Voltaire et plusieurs scènes de Regnard et de Molière, sont bien plus contraires à la morale que les obscénités de l'Arétin et les hideux excès décrits dans Justine. Les épigrammes ordurières ont fait peu de mal : les Contes de Bocace et de La Fontaine en ont fait beaucoup.

IX. *Maladies.*

Les maladies Vénériennes désenchantent les desirs et flétrissent le sentiment du beau. Le vulgaire n'est frappé que du danger corporel; cependant ce n'est point le plus grand des malheurs irréparables qu'elles causent. Mais l'équité veut qu'en méprisant celui qui s'y expose, on ne méprise pas indistinctement quiconque en fut atteint. Ne peut-il pas arriver que ce ne soit point par sa faute? Que de femmes exposées à en recevoir de leurs maris, sans qu'il soit en leur pouvoir d'en éviter ou même d'en soupçonner le danger!

X. *Des causes de la grande diversité de sentimens en Amour, et de l'espèce d'impossibilité de les concilier parmi nous.*

Les besoins de l'Amour sont ceux qui occasionnent les plus grands changemens dans les organes, et dès-lors le plus d'inégalité, de discordances, et même de désordre dans les idées. Il résultait donc de la nature de

l'homme une diversité d'opinions sur cette affection morale. Dans l'ordre actuel, les différences de sentiment sont plus grandes encore : nous avons fait les hommes tellement dissemblables, qu'ils ne sauraient espérer de s'entendre sur une chose qui est commune aux premiers et aux derniers d'entre eux. Il est impossible maintenant de penser unanimement sur ce grand objet, et il est très-difficile, même aux gens les plus sensés, d'en juger d'une manière saine.

Ces oppositions conduisent à dissimuler les desirs devant ceux qui ne se trouvent pas assujétis d'une manière analogue à la nôtre, et sur-tout devant les vieillards que l'on présume avoir ou quitté, ou corrompu cet ordre de sensations. Le respect que l'on avait pour les vieillards dans le tems où l'on rédigea pour d'autres les lois que nous suivons, dut beaucoup contribuer à faire regarder le plaisir comme honteux : leur influence, leur autorité le fit déclarer coupable.

Les choses indifférentes sont toujours à-peu-près semblables; mais ce qui est destiné à plaire, demande du choix : et le plaisir

qui excite les plus fortes émotions dont l'homme soit capable, sera de toutes les parties de notre moralité, celle où la perfection du goût et des sentimens établira une différence plus grande entre l'homme supérieur et l'homme stupide, égoïste, vil ou crapuleux.

L'Amour diffère dans les cœurs selon le plus ou moins de sensibilité, selon les âges, les habitudes, les facultés, selon la nature du tempérament. Si le système musculaire est dominant, l'amour est brut, dit Cabanis; il est délicat quand c'est le système nerveux.

Si l'homme craint que le plaisir ne le rapproche des bêtes, qu'il se sépare d'elles en tout. Cette Baronne qui avait honte de manger, parce que ses gens mangeaient, paraît avoir été plus conséquente : je suis fâché seulement qu'elle ait eu l'ame assez roturière pour ne pas rougir aussi de respirer. Les sots, les débauchés, les dévots, les vieillards, déraisonnent nécessairement sur un sujet si compliqué, si difficile : cette partie importante de la volupté universelle demande une connaissance avancée des

hommes, une connaissance impartiale de l'homme.

Pensée d'Epicure ! Pensée vraie et sublime ! L'art de jouir est la science de la vie, et la volupté est la fin que connaît la sagesse. Epicure méprisait le divertissement grotesque d'un peuple hébété. Epicure méprisait la grossièreté où se plonge la foule fatiguée de servitude, et s'abreuvant d'une misère plus vile pour échapper au sentiment des misères plus sombres.

Mais il entendit la loi du mouvement des êtres. Les globes ne gravitent pas plus nécessairement vers les centres de leurs orbites, que l'être animé vers ces commotions énergiques qui le consument, le raniment et le tuent, qui sont et le principe, et la ruine, et l'objet de sa vie. Cette force vivante qui a dit aux astres : Roulez et subsistez; et à la matière : Sois éternelle et toujours mobile ; a dit aux hommes : Jouissez et passez.

Disciples du Portique ! j'admire un grand courage dans vos belles erreurs ; mais je ne puis découvrir le but où aspirait votre sagesse, et à peine j'en conçois la sincérité.

Epicure eut un autre courage, celui de

dire une vérité méconnue. On voulut l'en punir. La vérité trop naturelle alarma le fanatisme des Ecoles. Ne pouvant réfuter sa doctrine, on la défigura. Si même les manuscrits conservés sous les laves, et qu'un art savant s'attache à dérouler, démontraient enfin l'imposture philosophique qui réussit alors à flétrir le vrai Sage; cette erreur, devenue populaire, affaiblirait longtems encore la vénération dont l'orgueil jaloux des autres sectes parvint à le priver. (30)

XI. *Du malheur des passions.*

Si l'on voyait d'un coup-d'œil l'histoire de toutes les passions, si même on en savait le roman, de quelle imprudence, de quelle folie n'accuserait-on pas ces mouvemens désordonnés du cœur ennuyé des situations où il ne souffre pas!

De degrés en degrés, d'incidens en incidens, à force de hasards et d'incertitudes, le plus grand caractère peut descendre à quelque faiblesse. Un homme fait pour rester homme, sera presqu'aux genoux d'un enfant

qui recevra avec une indifférence surprenante, avec une puérilité comique, les agrémens et l'honneur de sa propre vie. Cette jeune tête, négligeant une affection raisonnée pour une fantaisie puérile, peut-être s'avisera d'estimer moins un homme, précisément parce qu'il est généreux, et qu'il l'est pour elle.

Une femme remplie d'intentions pures, sera trompée pour avoir eu des goûts solides, et perdue pour avoir choisi avec maturité. On voudra bien faire malgré le sort : l'on sera malheureux. On voudra aimer toute la vie, et l'on fera des sacrifices qui n'aboutiront qu'à aimer en vain. L'on préférera des passions qui livrent aux dangers, et ne donnent que des privations, à la félicité, moins séduisante et bien plus douce, d'une affection dont on pourrait posséder librement les voluptés répétées et durables.

Ce qu'il y a d'essentiellement funeste dans les passions, c'est l'incertitude agitée qui trouble, qui préoccupe, qui suspend nos volontés, qui s'oppose à l'ordre, à la suite dans la conduite, à la sécurité dans les sensations, à l'industrie du bonheur.

La différence dès destinées, l'opposition des intérêts établissent pour chacun de nous des plans de conduite disparates, contraints, anguleux, en quelque sorte, et dont on ne sait comment rapprocher les formes heurtées et inflexibles. Mais quand les passions surviennent avec des vues inconstantes et des desseins d'un autre ordre, que de discordances! Quel mouvement destructeur! Que d'êtres froissés, usés, mutilés! Tout marche, sans doute; il faut bien qu'il y ait une marche quelconque. Tout subsiste; car la masse ne peut être détruite. Il y a même une forme générale; mais de quels élémens se compose-t-elle ?

Combien l'ordre est difficile dans nos affections, dans nos relations multipliées! Que de fois on est dupe, en le sachant très-bien! Que de fois on contribue, sans le vouloir, sans le savoir, au malheur de ceux dont on desire la félicité! Que d'injustices à souffrir; et, ce qui est déplorable, que d'injustices à faire inévitablement ! Comme nous négligeons nos plus vrais amis ; comme nous nous sacrifions pour des ames mal occupées de nous! L'homme le plus intègre est encore

l'occasion de beaucoup de désordre; et notre marche est tellement embarrassée, que la consolation du sage est seulement de faire moins de mal que les sots, et de ne jamais partager avec les insensés la volonté d'en faire. Que de difficultés pour bien vivre parmi nous : et quelle doit être la conduite des hommes ordinaires, si la vie de ceux qui cherchent la justice est encore si dérangée et si folle ? Le genre humain gagnerait beaucoup à ce que la vertu fût moins laborieuse. Le mérite serait moins grand ; mais que nous importe cette élévation rarement atteinte ? Ce que nous devons desirer, c'est que la raison soit facile et la vertu commune : pour que le devoir soit universellement aimé, ne faut-il pas qu'il puisse être universellement suivi ? Malheur à toute institution qui demande de l'héroïsme ! Malheur à toute morale réduite à dire : N'écoutez pas votre intérêt ! Malheur à toutes les cités où il est sublime de bien faire ! Misérable Terre ! où il faut que nous résistions à notre nature, pour retrouver sous des formes prescrites, les lois de la nature des choses ; où les préceptes ne peuvent arrêter

les passions, qu'en inspirant un autre délire; où la patrie ne subsiste qu'en exigeant de l'homme qu'il s'expulse de son propre cœur, pour y placer une hypothèse politique, pour y vénérer un fantôme moral.

XII. *De la Sagesse individuelle, et de la force des obstacles à une réforme générale des mœurs.*

Si tous les hommes étaient injustes, la vie serait affreuse : si tous étaient austères, elle serait très-inutile. Mais s'ils étaient justes et sagement voluptueux, qu'aurait-on besoin de rêver un autre Elysée ? Une vie irréprochable et embellie de plaisirs honnêtes, est la seule où le cœur humain puisse trouver du repos. Les passions effrénées fatiguent, les reproches de l'ame déchirent, l'austérité attriste, l'abus des plaisirs désespère : il nous faut des affections plus heureuses et des habitudes plus faciles.

Nous ne verrons point changer le Monde. Le tenter sans l'effectuer, c'est remplacer les inconvéniens par des désastres, et les abus par des vices ou des fureurs. Réformer

à demi, c'est déranger, troubler, pervertir. Si les peuples doivent être ramenés, ce sera par la force des tems et par l'effet lent, mais certain, de la persévérance des écrivains dans une morale moins aveugle.

Cette espérance d'un tems meilleur réservé à des générations que nous ne connaîtrons point, n'est pas un dédommagement suffisant pour nous qui passons aujourd'hui. Comment nous serait-il interdit de chercher pour nous-mêmes un sort tolérable, (31) de régler les affections de l'homme par la morale humaine, d'éviter à-la-fois et le malheur du crime et la bêtise des privations inutiles? C'est à ces conseils de la prudence que se réduisent trop souvent les lois mêmes de la sagesse. Ne faut-il pas que, dans ses plaisirs, l'homme juste lui-même renonce à ce qui est beau, qu'il s'attache à trouver suffisantes les choses passables, et que, le mieux en cela, devenant inaccessible, il s'accommode d'une image imparfaite, d'une copie infidelle des biens qui lui étaient promis? Qu'il sache donc abandonner l'idée d'une existence naturelle: on dit maintenant que c'est une conception romanesque. En

effet les plans d'une vie libre sont un rêve dans la tête que les murs des cachots en séparent : le roman, c'est l'état de choses qui n'est pas présent.

Mais cette chimère, ce prétendu roman, cette histoire de l'homme, qu'un siècle fécond en saillies déprécie en vain, qui l'écrira? Que de recherches! quel abîme pour un esprit infirme et une vie précaire! Nous restons étonnés; nous ne voyons que l'Eternel qui subsiste, la Nature qui attend et l'Homme qui tombe.

Entraînés par les fantaisies inquiètes et par l'agitation d'un monde industrieux et chargé de besoins, on n'a qu'une heure pour apprécier les desirs, les projets, les affaires, les habitudes de nos esprits inconstans, les songes de nos cœurs vides, et tout le néant de cette durée que nous croyons saisir dans le passage de tout ce qui commence à tout ce qui périt.

Et quels sont, dans la réalité des choses, ces siècles toujours vantés, ces siècles brillans, mais après lesquels il n'y a rien à entreprendre. Echappés à la démence ignorante, aux volontés sans frein de la barba-

rie, nous sommes tombés dans la manie des grands Etats, nous avons perdu les avantages des lumières. Dans l'impuissance de songer à des Institutions, dans la nécessité d'avoir des privilégiés séduits et une populace sacrifiée, occupés de ce fantôme que nous nommons la prospérité des peuples, et que la multiplication des hommes nous a réduits à chercher, où trouverions-nous le bonheur individuel? Comment s'arrêtera-t-il dans nos cœurs obsédés? Comment l'union, la paix, la joie sincère, s'y concilieront-elles jamais avec des besoins démesurés et une attente toujours mobile, avec ces formes usées, ces couleurs effacées, ces vertus découragées, ces sentimens indécis ou complaisans; avec les desirs systématiques, les plaisirs indirects, et nos sensations calculées, et nos affections ironiques, et ce mouvement pressé qui trompe nos ames, et ces prétentions sans terme dans une vie de misères, ces projets, ces vues éloignées dans une vie périssable?

L'orage est éternel; chaque instant a ses victimes: nous sommes nés sur des millions d'ossemens, et le sol qui nous porte en est

fait. Une fermentation dévorante, un mouvement de mort, laboure ce chaos où chacun de nous surnage et croit s'avancer. Serrez-vous, hommes simples! vous dont le cœur est juste et la volonté pure, unissez-vous, aimez-vous! tout fuit sans retour. Le plaisir a été vu sans consistance; et l'on a trouvé que l'amour n'avait point de valeur réelle. L'homme a tout sondé : l'abîme est devenu sa science.

Mais bien que tous les résultats soient passagers et futiles, une joie incomplète vaut encore mieux que des misères sans distraction. Nous allégerons ce qu'on ne peut changer. Marchons sans désespoir, entrons dans l'inévitable oubli. Là se perdent nos larmes, comme notre gloire, et nos sacrifices, et nos fausses opinions, et nos vertus trompées. L'austérité des Mages, l'industrie des Moines, le charlatan qui fait rire, et celui qu'on adore, les histrions de tous les systèmes, les valets de tous les partis; tout passera; les astres que de longs siècles calculent passeront aussi. Quelques jours ont fini l'orgueil de Balbeck et les merveilles d'Hermopolis et de Tintyra; la

grandeur des peuples s'est consumée comme le luxe des villes. Il ne reste des Césars et de Rome souveraine qu'une parodie allemande, une Rome du Danube. L'homme puissant agite les hommes malheureux : encore quelques jours à l'humaine poussière, et elle sera dissipée, la trace superbe en sera perdue. Descendons paisiblement : que le silence des passions immorales nous laisse dans ce repos du juste, où l'on peut voir sans déchiremens la ruine de toutes choses; et que des voluptés sans trouble nous aident à soutenir nos années suspendues entre les deux immensités du tems sans origine et du tems sans terme !

NOTES.

NOTE PREMIÈRE (page 4).

Les publicistes diront : Le peuple de Londres, de Paris et du Caire est le même ; il lui faut des fêtes et du pain, du luxe et de la misère : les réformes en morale sont des rêves plausibles, mais dont l'épreuve, si on la tentait jamais, bouleverserait tout, sans pouvoir rien établir. Mais on leur demandera si les hommes sont tous dans les villes de quatre cent mille habitans, ou dans les campagnes voisines qui les servent ? Ils prennent trop souvent pour l'espèce humaine les gens bien vêtus et bien instruits, qui se font promener vers les Italiens, ou les gens bien laborieux, bien économes, bien serviables, qui vont danser à Ménil-Montant. On est forcé de leur rappeler que le genre humain n'est pas là tout entier. Le caractère de notre espèce est extrêmement souple ; et les formes les plus aimables ou les plus commodes ne sont pas les seules qu'il lui soit naturel de prendre. Ce n'est point dans la galerie la plus ornée d'un palais qu'on se place pour lever le plan de l'édifice entier ; c'est dans l'indépendance, c'est loin de la société que l'on doit en chercher les lois universelles.

Quelques-uns prétendent que tout est suffisamment connu en morale ; je suis loin de penser ainsi. D'autres disent qu'il n'y a point de remède, et que le cœur de l'homme est ainsi fait : cette décision tranchante serait fort bonne sur la scène, dans la bouche d'un valet-philosophe. Le raisonnement qui amène cette utile conclusion, c'est apparemment celui-ci : Nos institutions ne peuvent être que sages et bonnes, nécessairement nous avons fait les meilleures lois possibles ; cependant les hommes sont presque tous et nuisibles et malheureux ; donc ils sont inévitablement méchans.

Les conceptions morales et politiques sont les plus grandes pour l'esprit humain : car ce qui est grand, c'est ce qui est utile. L'art des sciences exactes est difficile et admirable, mais ce n'est qu'un art. La vraie science, c'est la science de l'homme : le reste n'est que de l'industrie ; c'est une utilité du second ordre. L'industrie, fût-elle prodigieuse, ne peut produire un vrai bien, si ce n'est par des résultats indirects. Quand elle étend et rectifie les idées, elle nous rapproche de l'utile : quelquefois de savantes erreurs ne peuvent être écartées que par une science plus ingénieuse encore.

Il est vrai que le génie peut atteindre rapidement aux principes les plus naturels de l'organisation des Cités, tandis que la plus heureuse aptitude n'avance que lentement sur la trace des Euler et des Leibnitz. Mais si l'un de ces talens est plus long, plus difficile, l'autre est plus rare et donné à moins d'hommes.

Pythagore et Confucins ont mieux servi les hommes que Newton même ; et j'irais jusqu'à mettre le *Traité des délits et des peines* avant le livre *des Principes*.

La pensée du véritable écrivain est consacrée à l'utilité publique. Sans dédaigner les arts ingénieux, il n'aspire point à ce genre de succès que l'esprit donne. Sa marche est plus grande, ses intentions plus généreuses ; rarement il songe à plaire. Tous les tems seront sous ses yeux, et l'éphémère réputation d'un bel esprit inutile au monde, n'aura rien qui puisse le flatter. Il s'agit bien des jouets de la vie littéraire, tant qu'il y a sur la terre une morale incertaine, un système trompeur de perfectibilité, une industrie turbulente, un masque universel couleur riante à-la-fois et sinistre comme la gaîté du désespoir, et sous laquelle cent millions séduits sont sacrifiés à mille privilégiés qui n'en profitent pas.

Que sert cette renommée lointaine, et quel si grand avantage cette vanité d'un siècle aura-t-elle sur tant de vanités d'un jour ? A peine tout ce mouvement mène-t-il à prendre une attitude un peu plus gracieuse dans les ténèbres du tombeau.

Muley-Ismaël vivra-t-il moins que Trajan ? Une longue vénération ranime-t-elle les cendres de Confucius ? Le remords a-t-il fait gémir celles de Caligula dans l'urne refroidie ? L'univers n'est rien pour l'homme mort : mais le devoir n'en est pas moins la plus belle destination de la vie, puisque c'est la conscience du bien qui fait seule la paix de nos jours. Soyez utiles, non pas pour qu'on vous nomme

avec honneur quand vous ne l'entendrez point, mais pour que le bien soit fait, et que vos jours présens soient consolés.

Les livres ne mènent point le monde, a dit Voltaire; cela peut être vrai : mais ailleurs il dit que tous les peuples obéissent à des livres; et cela est plus juste. Les livres ne remuent pas le monde, mais ils le conduisent secrètement. Les moyens violens ont des effets plus sensibles, mais moins durables. Un incendie extérieur frappe les yeux, il dévore rapidement, mais il s'éteint bientôt. Si une mine inflammable reçoit une étincelle qui l'allume lentement, un siècle plus tard elle peut se trouver embrâsée toute entière.

Trouvera-t-on déplacé que je parle de l'utilité des Ecrits, en ne donnant qu'une ébauche seulement, et sur une seule des grandes questions de la morale. Mais j'ai dit mon excuse en général : et quant à ceci, la réponse est simple; il est visible qu'en parlant d'un livre parfaitement utile, je ne puis parler du mien.

Je ne dis point qu'un devoir rigoureux oblige à n'écrire que sur des sujets toujours graves, et dans un style toujours mâle. Les erreurs qui influent sur le sort et sur la moralité de l'homme, peuvent être combattues sous toutes les formes qu'elles prennent. On peut, on doit peindre les abus particuliers comme la dépravation publique. Ce n'est pas seulement par des reproches généraux tant répétés, que l'on ramène l'homme, mais en prouvant la déviation jusques dans les ridicules de la vie privée.

Montrez-nous l'habitant de ces plaines que nous disons heureuses, parce qu'elles ont de riches moissons, montrez-le-nous respectueusement étonné devant le plus gauche des hypocrites, et le bourgeois des grandes villes, cet homme favorisé selon nous et dans les lieux et dans les tems! ôtez le bandeau de l'habitude : je veux que l'on voie à nu la petite ambition, les idées niaises, les desirs ridicules et le plaisant bonheur du Monsieur que nos pauvres envient.

Peignez toutes les choses bonnes, même les moins importantes : décrivez les plus petits accidens de la Nature. Que l'on fasse jusqu'à des vers agréables, que l'on en fasse même sur des riens; mais qu'enfin ces riens aient un but. L'Ecrivain utile peut n'être pas toujours élevé : mais ne saurait-on conserver jusques dans les amusemens de l'esprit quelques intentions de cette Sagesse qui désabuse ou qui console? Pourquoi mettre en mesuse pour la cent millième fois ce petit nombre de mots dont les Demoustier tirent un si joli parti, mais qu'on trouve diversement retournés dans toutes les pièces fugitives du quartier? Que sert aux hommes ce jargon versifié?

Il faut amuser, direz-vous; nous leur offrons ce qu'ils aiment. Dites-leur bien plutôt ce qu'il faudrait qu'ils aimassent. C'est le siècle qui règle la manière des hommes de lettres; mais les Ecrivains font ou préparent le siècle.

Les ténèbres sont éclaircies jusqu'à un certain

point, mais il reste encore des nuages épais. Ne voudrez-vous pas être les défenseurs et les bienfaiteurs de l'homme, les législateurs de l'homme moral? Qui peut vous dire si un jour ne viendra point où une peuplade reculée, ou même l'une des nations les plus séduites, recevra des formes meilleures, et s'il ne se trouvera jamais un homme qui veuille la prospérité réelle d'une contrée sur laquelle il aura obtenu du pouvoir ou de l'influence? Celui qui n'ose pas lutter quelquefois contre l'habitude présente des esprits, ne fera jamais servir à des desseins utiles la puissance lente et irrésistible de l'Opinion.

« Dans le Dialogue de Platon, où Socrate parle » de l'Amour, il voile à demi son visage; pourquoi » cette simagrée? dit Saint-Lambert: elle m'a tou- » jours déplu. L'Amour qui reproduit tous les êtres, » à qui nous devons tant de plaisirs et d'idées, qui » est en nous un principe d'activité si fécond, qui » change, altère ou perfectionne toutes les formes » des sociétés, ne peut être oublié de la philoso- » phie. L'Amour, dit encore Saint-Lambert, est » une des principales causes des vertus; elles arri- » vent presque toutes les unes après les autres dans » l'ame qui a pris l'habitude d'aimer. L'Amour d'un » sexe pour l'autre nous donne, pour ainsi dire, » un autre amour de nous-mêmes; il transporte » notre amour-propre dans les autres. »

NOTE DEUXIÈME (page 15).

« Aimer, dit Leibnitz, c'est être porté à prendre » du plaisir dans la perfection, bien ou bonheur » de l'objet aimé. Nous n'aimons point proprement » ce qui est incapable de plaisir ou de bonheur. » L'Amour de bienveillance nous fait avoir en vue » le plaisir d'autrui, mais comme faisant ou plutôt » constituant le nôtre; car s'il ne réjaillissait pas » sur nous en quelque façon, nous ne pourrions » pas nous y intéresser, puisqu'il est impossible » qu'on dise d'être détaché du bien-propre. » *Sur l'Entendement humain, ch. 20 du liv. 2.*

NOTE TROISIÈME (page 20).

Tout ce que l'on doit faire est contenu dans ce que l'Equité prescrit : ce que l'on peut faire est vaste comme ce qu'elle admet. Vous reconnaissez une justice : celle que l'équité établit est variée dans les modifications, mais rigoureuse dans le principe; car l'Equité est mathématique. Vous ne pouvez pas plus en altérer les lois, que vous ne pouvez arranger pour des arts nouveaux, un angle de cent quatre-vingts degrés.

Comment s'entendrait-on sur les Institutions que l'Amour naturel inspirerait? On ne s'entend pas sur les principes de la politique; tous se mêlent d'en décider, comme s'il y avait beaucoup d'hommes à qui ces notions primordiales fussent même intelligi-

bles ; elles ont passé les recherches des H., des G., des P., Montesquieu les a seulement entrevues, et l'on en discute les conséquences dans les cafés !

Chez ce peuple antique, et qui, comme les Hébreux, a conservé durant de longs siècles d'injustice, d'oppression et de mépris, ses institutions aussi bien caractérisées, et plus belles que celles qu'on attribue à Moyse, chez les Parsis, la *Parole*, l'expression des choses était reconnue antérieure à l'existence du monde visible : il y avait deux Mondes, l'abstrait et le concret en quelque sorte. Les idées primitives, les rapports essentiels, les *Ferouers*, ou premiers modèles des êtres, furent créés par Ormusd, ou l'Ordre, pour être opposés au Désordre, à Ahriman. L'Avesta, le livre de la loi, c'est la *Parole*, l'expression du Feu-Principe ; Vesta, feu ; Zend-Avesta, Garde-Feu, Allume-Feu, Parole-Vivante.

NOTE QUATRIÈME (page 30).

Par Amour (en général) j'entends les passions utiles à nous et à nos semblables. *Saint-Lambert.*

Mlle. Scudéri dit que la mesure du mérite se tire de l'étendue du cœur et de la capacité d'aimer. *Réflexions sur les Femmes, par madame la Marquise de Lambert.*

« Non l'Amour..... n'est point ce fantôme théâtral » qui se nourrit de ses propres éclats, se complaît » dans une vaine représentation.... C'est encore » moins cette froide galanterie qui se joue d'elle-

» même et de son objet.... ou cette métaphysique
» subtile qui, née de l'impnissance du cœur et de
» l'imagination, a trouvé le moyen de rendre fasti-
» dienx les intérêts les plus chers aux ames véri-
» tablement sensibles. Non, ce n'est rien de tout
» cela. Les anciens, sortis à peine de l'enfance so-
» ciale, avaient, ce semble, bien mieux senti ce
» que doit être, ce qu'est véritablement cette pas-
» sion, ou ce penchant impérieux dans un état de
» choses naturel : ils l'avaient peint dans des ta-
» bleaux.... plus simples et plus vrais. » *Rapports du physique* et *du moral de l'homme* (5e. *Mémoire*), par le Sénateur *Cabanis*.

« Un homme d'esprit, quand il aime, sent mienx
» tout ce qu'il y a d'élevé, de riant et d'attendris-
» sant dans la nature. »

La Solitude, etc., *par* Zimmermann.

On allègne contre l'Amour l'autorité de Bacon : je crois qu'on se trompe, et qu'il faut se réduire à citer ceux qui n'ont pas entendu, on qui n'ont pas approfondi l'Amour. Bacon ne dit pas que les grands hommes n'ont point connu l'Amour, mais il dit que les hommes illnstres chez les anciens, en n'exceptant guère que Marc-Antoine, n'en ont pas été tyrannisés. Rien n'est plns juste. L'Amour intéresse et anime le génie; l'ame du sage le reçoit, mais il ne snbjngue que celle de l'esclave. Bacon dit, il est vrai, que l'Amonr sensuel corrompt et déshonore le genre humain : mais cela ne peut être entendu qne des folies ou des crimes que l'amour des sens

occasionne. Jamais le grand Bacon n'a pu dire, le genre humain se déshonore et se corrompt en faisant ce qu'il lui est impossible de ne pas faire.

NOTE CINQUIÈME (page 33).

On a justement observé que les hommes s'attachaient davantage à l'idée qu'ils se formaient en amour, qu'à la réalité de l'objet qui en était l'occasion. « Ainsi, ajoute-t-on dans l'article *Amour, En-*
» *cyclop.* l'objet des passions n'est pas ce qui les dé-
» grade ou ce qui les ennoblit, mais la manière dont
» on envisage cet objet. » Cela est possible pour les premiers mouvemens du cœur : l'erreur peut être entière d'abord ; mais ensuite l'illusion s'affaiblit, on aperçoit des choses dont la communication dégrade. On a pris quelque part aux habitudes, aux manières, aux sentimens, aux goûts de l'objet aimé; comment donc une liaison d'un mauvais choix serait-elle indifférente à la moralité ?

« Eprouve ton cœur avant de permettre à l'Amour
» d'y séjourner, disait l'Ecole de Pythagore; le miel
» le plus doux s'aigrit dans un vase qui n'est pas
» net. »

NOTE SIXIÈME (page 58).

On a découvert que les incendies n'étaient pas si funestes qu'on le pense communément, et qu'ils avançaient merveilleusement l'embellissement des villes. J'ai lu dans une brochure, dont je regrette

bien de ne pouvoir citer le titre, que les maladies vénériennes doivent être regardées comme un don de la Providence et non pas comme un fléau, *puisque la crainte des suites sert à retenir ceux que la crainte de Dieu ne retient pas.* Il y a des phénomènes de démence qui feraient désespérer de l'homme; mais peut-être aussi l'avertiront-ils de se méfier de principes qui mènent tout droit à des conséquences étranges.

NOTE SEPTIÈME (page 59).

Dans des sermons, dans plusieurs livres qui ont un titre moral, dans beaucoup de chansons, on reproche aux hommes de se lasser promptement de ce qu'ils possèdent, de perdre dans la jouissance l'illusion des desirs, et de ne voir qu'avec indifférence auprès d'eux, ce qu'ils regardaient avec enthousiasme dans l'incertitude de l'éloignement et le prestige de l'espérance. J'imagine un moine parfait, qui ne sent plus en lui, qui ne connaît plus d'autre loi, d'autre ordre naturel que les avertissemens de la cloche sainte, et qui dit à des mondains : Quelle inconstance est la vôtre! ô bizarrerie de l'homme déchu! faiblesse du siècle! vous vous mettiez à table avec une sorte de joie et d'impatience, et maintenant, sans que rien vous le commande, vous vous retirez, rassasiés et presque dégoûtés. Hier je vous vis vous endormir avec une volupté désordonnée, et pourtant ce matin, ennuyés de votre repos, et, sans avoir rien à faire, vous avez quitté en bâillant

ce lit pour lequel vous aviez tout laissé dix heures auparavant. Tant de faiblesses prouvent bien que l'homme livré à lui-même n'est que folie et contradictions; qu'il lui faut une règle, une chaîne religieuse : dès qu'il est libre, il tombe aussitôt dans l'esclavage de l'esprit de désordre et de ténèbres.

NOTE HUITIÈME (page 61).

Fondamentum est autem justitiæ fides; id est dictorum, conventorumque constantia et veritas. *De Officiis*, lib. I, cap. 7.

Il faut que les derniers tems d'une union soient semblables aux premiers. Pourquoi ne le seraient-ils pas? Si les desirs cessent, l'union n'est plus. Cependant les sentimens peuvent changer de nature, et rester louables encore; mais on sent bien que ce n'est pas un changement semblable qui détruit l'union. « Ce ne sont que les amans vulgaires qui » commencent par des vœux et finissent par des » volontés », dit Manuel, dans le *Discours Préliminaire des Lettres Originales de Mirabeau.*

NOTE NEUVIÈME (page 69).

On n'objectera point qu'il n'y a pas partout des Bonzes, des Joguis, des Hermites; car il s'agit de l'esprit d'austérité dont le Monachisme n'est qu'une division. La manie de trouver du mérite dans la difficulté morale, s'étend, à bien peu de chose près, sur tout le Globe.

Le système de réparation et d'expiation a prévalu dans l'antiquité : il faut qu'il nous asservisse encore aujourd'hui. Les générations modernes, instruites et multipliées sur le Globe enfin tranquille, doivent conserver les opinions des races tremblantes qui s'asseyaient au milieu des débris. D'anciens législateurs cherchèrent à substituer aux sociétés frappées d'anathème, des sociétés plus pures, plus subordonnées, plus saintes devant le Dieu des vengeances. Après soixante siècles, quel novateur oserait examiner ces traditions qui sanctifient la continence et dénaturent la pudeur !

NOTE DIXIÈME (page 71).

La secte des Gnostiques, dont il paraît que l'origine était Pythagoricienne, fut renouvelée dans l'Orient, au second siècle de l'ère vulgaire, par un nommé Carpocrate. Elle fut Chrétienne alors, et néanmoins elle eut en horreur toutes les privations des sens. Les jours de dévotion étaient des jours de festins. On était nu dans ces assemblées ; les femmes étaient communes, et toutes les jouissances étaient approuvées. D'autres prétendirent que les Adamistes, disciples de Prodicus, au deuxième siècle, avaient voulu concilier une continence sévère avec cette nudité absolue. Dans le treizième siècle, un nommé Taurmede renouvela la secte des Adamistes ; suivi de trois mille soldats, il enlevait les femmes. Picard, au commencement du quinzième siècle, porta ces innovations de Flandres en Bohême, puis en Po-

logne. Le principal asile des Picards fut détruit en 1520, par le fameux chef des Hussites, Ziska ; mais on prétend qu'il s'en trouve encore en Pologne, et que même les Hernutes en sont les successeurs. Les Picards ne furent pas de parfaits Adamistes : ceux-ci avaient été nus dans les places publiques, ceux-là se contentèrent de l'être dans leurs assemblées ; mais ils admirent la communauté des femmes et l'entière liberté des jouissances : écarts habituels aussi insensés peut-être qu'une continence absolue.

Il n'est pas inutile de mettre souvent sous les yeux cette vérité, que les choses que la multitude jugerait les plus romanesques ont été réalisées. Elle en conclura peut-être enfin que ce qui fut fait en mal, pourrait être fait en bien.

NOTE ONZIÈME (page 78).

« L'usage nécessaire, mais désagréable aux sens, pour lequel la nature a disposé les conduits inférieurs du corps humain ; les changemens involontaires auxquels les parties des sexes sont assujéties ; la facilité de les blesser en dedans ou en dehors, lorsqu'on habite tout nu au milieu des bois, a porté les hommes à les couvrir les premiers, tant pour les cacher que pour les garantir.... Parce que ces parties étaient la sentine du corps humain, et qu'elles étaient par préférence dérobées à la vue, on y a attaché une idée de turpitude, et on les a nommées honteuses..... Et si l'on y prend garde, *Pudor* ne signifiait dans son origine que ce qu'il devait réelle-

ment signifier. (Les Latins définissent ce mot : *Ob aliquam rem sordidam timor.*) Car c'est précisément le même mot que *Putor*, synonyme de *Fœtor.* Ainsi le mot pudeur, si l'on s'en fût tenu à son origine, n'aurait jamais été employé que pour exprimer nne certaine espèce de sensation désagréable.... »

Traité de la Formation mécanique des Langues. Desbrosses, chap. II, art. 16.

NOTE DOUZIÈME (page 79).

« Jeune épouse ! fais attention à ce que le lit » conjngal ne conserve pendant le jour aucune trace » de ce qui s'y est passé la nuit. »

Lois de Pythagore, 2068.

NOTE TREIZIÈME (page 112).

Des femmes trop frappées dn peu d'équité des hommes à leur égard, prétendent que l'adultère est le même dans les deux sexes. Il est bien certain pourtant que les conséquences n'étant pas les mêmes, le mal ne saurait être semblable.

« Comme le mari peut demander la séparation à » canse de l'infidélité de sa femme, dit Montesquieu, » la femme la demandait autrefois à cause de l'infidélité du mari. Cet usage, contraire aux dispositions des lois romaines, s'était introduit dans » les cours d'Eglise où l'on ne voyait que les maximes du droit canonique ; et effectivement, à ne » regarder le mariage que dans des idées purement

» spirituelles et dans le rapport aux choses de
» l'autre vie, la violation est la même. Mais les lois
» politiques et civiles de presque tous les peuples
» ont avec raison distingué ces deux choses. Elles
» ont demandé des femmes un degré de retenue et
» de continence qu'elles n'exigent point des hommes :
» parce que la violation de la pudeur suppose dans
» les femmes un renoncement à toutes les vertus ;
» parce que la femme, en violant les lois du ma-
» riage, sort de l'état de sa dépendance naturelle ;
» parce que la nature a marqué l'infidélité des
» femmes par des signes certains ; outre que les
» enfans adultérins de la femme sont nécessairement
» au mari et à la charge du mari, au lieu que les
» enfans adultérins du mari ne sont pas à la femme,
» ni à la charge de la femme. »

De l'Esprit des Lois, liv. 26, ch. 8.

Ces observations de Montesquieu sur un objet qu'il n'a traité qu'en passant, contiennent des choses que je ne crois pas justes ; mais les raisons qui justifient les différences établies parmi nous entre l'adultère du mari et celui de la femme, sont sans réplique. La principale est celle qui est indiquée la dernière et comme surabondante.

J. J. a insisté sur celle-là. *Emile, liv. 5.* « Quand
» la femme se plaint là-dessus de l'*injuste* inégalité
» qu'y met l'homme, elle a tort : cette inégalité n'est
» point une institution humaine, ou du moins elle
» n'est point l'ouvrage du préjugé, mais de la
» raison : c'est à celui des deux que la nature a

» chargé du dépôt des enfans, d'en répondre à
» l'autre. Sans doute il n'est permis à personne de
» violer sa foi, et tout mari infidèle, qui prive sa
» femme du seul prix des austères devoirs de son
» sexe, est un homme injuste et *barbare :* mais la
» femme infidelle fait plus, elle dissout la famille
» et brise tous les liens de la nature, en donnant
» à l'homme des enfans qui ne sont pas à lui, elle
» trahit les uns et les autres; elle joint la perfidie
» à l'infidélité.... Qu'est-ce alors que la famille,
» si ce n'est une société d'ennemis secrets qu'une
» femme coupable arme l'un contre l'autre en les
» forçant de feindre de s'entr'aimer? »

Portalis a établi cette différence en peu de mots, et avec justesse. « Le mari et la femme doivent in-
» contestablement être fidèles à la foi promise; mais
» l'infidélité de la femme suppose plus de corrup-
» tion, et a des effets plus dangereux que l'infidélité
» du mari : aussi l'homme a toujours été jugé moins
» sévèrement que la femme. Toutes les nations,
» éclairées en ce point par l'expérience et par une
» sorte d'instinct, se sont accordées à croire que le
» sexe le plus aimable doit encore, pour le bonheur
» de l'humanité, être le plus vertueux. »

Séance du 16 ventôse an XI.

NOTE QUATORZIÈME (page 117).

« La Jalousie est cette douleur qu'un homme sent
» lorsqu'il craint de n'être pas autant aimé qu'il aime
» la personne qui fait l'unique objet de ses desirs. Il

» est même *impossible* que le jaloux se guérisse en-
» tièrement de ses soupçons, parce qu'il est toujours
» dans le doute et l'incertitude, et qu'il ne peut
» recevoir aucune satisfaction du côté avantageux ;
» c'est-à-dire, que ses recherches sont les plus heu-
» reuses lorsqu'il ne découvre rien. Son plaisir naît
» de son mauvais succès, et il passe la vie à la
» poursuite d'un secret qui ruine son bonheur s'il
» vient à le trouver. » 113e *Discours du Spectateur*.

Le *Spectateur* compte trois espèces principales de maris jaloux : ceux qui sont laids et vieux ; ceux qui veulent pénétrer et qui scrutent sans cesse, cherchant les causes de tout ; ceux qui ont l'habitude de la débauche, qui vivent avec des filles ou des femmes sans honneur.

NOTE QUINZIÈME (page 137).

Ce n'est pas que je donne généralement la supériorité aux anciens sur les modernes ; mais les anciens l'avaient sous les rapports dont je parle ici. Les modernes ont contre eux des circonstances générales qui leur rendent certaines institutions presqu'impossibles, et qui les entraînent d'ailleurs à occuper leur génie d'une manière différente. Voyez au commencement de la section VI.

NOTE SEIZIÈME (page 139).

Il est dit dans une relation du séjour des Français en Egypte, qu'un Arabe, ne pouvant parvenir à

persuader de sa sincérité, prit à la main son *phallus*, et portant l'autre main vers le ciel, attesta ainsi la vérité de ses intentions du ton le plus solemnel, et d'une manière qu'il croyait propre à ne laisser aucune défiance.

NOTE DIX-SEPTIÈME (page 141).

Le Phallus était consacré dans les Mystères d'Osiris et d'Isis. Le Phallus et le Cteïs l'étaient dans les sanctuaires d'Eleusis. Plus loin de nous, le Lingam, Pulleiar, les parties sexuelles réunies, était placé religieusement dans le temple de Chiveu, et ces rites subsistent encore. On voit dans Garcilasso de la Vega, qu'un culte semblable a été trouvé en Amérique. Selon Diodore de Sicile, ces emblêmes ont été consacrés par *tous les peuples;* ils l'étaient en particulier chez les Assyriens et les Perses, selon Ptolémée. On a les détails des solemnités Phalliques de Thèbes et de Canope. Chez les Druses-Montagnards, on adore encore le Lingam. A Alcatil, dans le royaume de Carnate, côte de Coromandel, les prêtres portent un Lingam au cou, et ce Dieu y est adoré solemnellement, disent les voyageurs. Cet usage s'accorde en effet avec le culte du Soleil, qui subsiste de nos jours dans le voisinage de Mazulipatan. Ces emblêmes ont couvert le globe, et récemment encore nos fêtes rappelaient ce culte antique et presque universel.

Les bavards fanatiques des sectes nouvelles ont eu tort de blâmer chez les peuples anciennement sim-

ples, ces établissemens tout simples aussi, ces résultats naturels de la vraie Magie, qui ne pouvaient être avilis que par le libertinage des siècles gothiques.

« Tout le mouvement du Monde, dit Montaigne,
» se résout et rend en cet accouplage.... Je trouve,
» après tout, que l'Amour n'est autre chose que la
» soif de cette jouissance en un objet desiré : ny
» Vénus autre chose que le plaisir à décharger ses
» Vases, comme le plaisir que Nature nous donne
» à décharger d'autres parties...... Action si folle
» qu'on ait logé pesle-mêle nos délices et nos or-
» dures ensemble.... Sommes-nous pas bien brutes
» de nommer brutale l'opération qui nous fait.....
» Quel monstrueux animal qui se fait horreur à soi-
» même, à qui ses plaisirs poisent ! Hé ! pauvre
» homme !.... tu as des laideurs réelles et essen-
» tielles à suffisance, sans en forger d'imaginaires. »
Essais, chap. 5 du liv. III.

NOTE DIX-HUITIÈME (page 145).

Cicéron prétend que quand on ne sépare pas l'honnête de l'utile, on n'est plus embarrassé sur les Devoirs. Je pense avec lui qu'en regardant l'honnête et l'utile comme une même chose, on évite beaucoup de confusion ; mais j'ajoute qu'il reste encore bien des cas difficiles à décider. Dans le ch. 45 du liv. I de *De officiis*, il dit : *in officiis diligendis id genus officiorum excellere, quod teneatur hominum societate.... ut non sit difficile in exquirendo officio, quid cuique sit præponendum, videre.* Ensuite au

chap. 4 du liv. III, il promet une règle sûre : *ut sine ullo errore dijudicare possimus, si quando cum illo, quod honestum intelligimus, pugnare id videbitur, quod appellamus utile, formula quædam constituenda est*. Cette formule qui ne laisserait point de doutes, c'est une grande promesse très-difficile à remplir ; aussi Cicéron ne l'a-t-il point donnée, si ce n'est peut-être au chap. 5, *non licet, sui commodi causâ, nocere alteri*, principe d'équité qui laisse néanmoins les choses dans l'incertitude où elles étaient avant la prétendue formule.

Brueys a dit aussi faussement : « Nous ne manquerions jamais à nos devoirs, si la connaissance que nous en avons était toujours suivie de la volonté de les remplir. »

NOTE DIX-NEUVIÈME (page 146).

On aurait tort de regarder ceci comme vraiment contraire à cette extrême population, idole de tant de publicistes. Si les mariages étaient mieux réglés, ils ne seraient pas si souvent malheureux : si les mariages malheureux n'étaient pas indissolubles, ils seraient beaucoup moins funestes. Si le mariage était moins redoutable, il y aurait moins de célibataires. Le nombre des enfans qui naissent dans nos grands Etats, n'excède pas le nombre qui pourrait naître, sans surcharger une seule des familles à qui plusieurs enfans sont maintenant une charge terrible.

Je ne parle point à présent des Institutions à

établir : je veux donc m'interdire les considérations politiques relatives à l'Amour. Je ferai peu de remarques : je ne prononce point.

Lorsque les arts étaient inconnus, et les peuplades faibles et isolées, on chercha les moyens d'obtenir un accroissement plus rapide dans la population : on voulait également multiplier et les hommes qui pouvaient défendre le pays, et les troupeaux qui pouvaient le nourrir. Les femmes stériles se présentaient devant l'emblême consacré, le Lingam. On y conduisait les bestiaux.

Dans des circonstances opposées, on voulut arrêter une multiplication excessive et funeste : parce qu'on peut bien mettre sur un même point un grand nombre d'hommes, et même les y nourrir, mais que l'on ne peut pas les y rendre heureux.

Dans l'état actuel de l'Europe, quel avantage se promet-on d'une plus grande population, quand le quart de celle qui existe se consume dans une misère profonde ?

« Un de nos torts est de vouloir étendre la morale » sur des êtres qui n'existent pas encore, aux dépens » de ceux qui existent. Le néant comme l'infini » n'appartient qu'à la providence ; elle seule peut » remplir l'un et faire cesser l'autre. Vouloir attaquer les propriétés, sous le prétexte de faire naître » un plus grand nombre d'hommes, c'est manquer » à des devoirs réels pour un devoir peut-être » imaginaire : celui que Dieu nous a imposé, c'est » de rendre heureux ce qui existe. A la manière

» dont on calcule aujourd'hui, on dirait que l'espace » de la création est borné, et qu'il faut tâcher de le » remplir de créatures vivantes, sans aucun vide, » comme l'univers de Descartes.. . Ce qui est, voilà » le soin que Dieu a donné à l'homme ; ce qui n'est » pas encore est sous les regards de Dieu seul, sous » sa puissance et sa volonté immédiate..... C'est le » bonheur des êtres vivans qu'il exige de nous, et » non leur existence qui ne dépend pas de nous. » *Mélanges extraits des manuscrits de madame Necker*, tome 3.

« Les hommes sauront (alors) que, s'ils ont des » obligations à l'égard des êtres qui ne sont pas en- » core, elles ne consistent pas à leur donner l'exis- » tence, mais le bonheur; elles ont pour objet le » bien-être général de l'espèce humaine ou de la » société dans laquelle ils vivent, de la famille à » laquelle ils sont attachés ; et non la puérile idée » de charger la terre d'êtres inutiles et malheureux. » *Esquisse d'un Tabl. hist. des progrès de l'esprit humain, 10e. époque. Condorcet.*

« Le point principal n'est pas d'avoir du superflu » en hommes, mais de rendre ce que nous en avons » le moins malheureux qu'il est possible. »

« La plupart des pères de famille craignent d'a- » voir trop d'enfans, et les gouvernemens desirent » l'accroissement des peuples : mais si chaque » royaume acquiert proportionnellement de nou- » veaux sujets, nul n'acquerra de supériorité. » *Voltaire.*

« S'il était vrai que la population fût le thermo-

» mètre de la prospérité des Etats, la Chine serait » le pays du Globe le plus heureux et le plus fort, » ce qui est suffisamment démenti par les faits. » *Discours du Tribun Carrion-Nisas, sur le Divorce.*

« Il y aura toujours assez de mariages pour la » prospérité de la République; l'essentiel est qu'il » y ait assez de mœurs pour la prospérité des ma» riages. » *Discours du Conseiller-d'Etat Portalis, sur le Mariage.*

NOTE VINGTIÈME (page 148).

Ce qu'on pourrait dire, dans une certaine classe, de moins déraisonnable sur l'Amour, se trouve à-peu-près dans ce mot que le hasard m'a fait entendre dernièrement : « Cochonnerie à part, si l'homme » n'avait pas cela, pourquoi vivrait-il? » Et dans ce mot, que de discordances, quelle absurdité. Ce sont néanmoins ces sentimens populaires dont on nous reprochera de nous écarter dans un livre de morale.

NOTE VINGT-UNIÈME (page 155).

Caton fut un personnage vertueux; mais je pense, avec plusieurs, qu'il fut plus opiniâtre que sage, et que sa fausse politique servit merveilleusement César.

NOTE VINGT-DEUXIÈME (page 155).

Voici le passage de l'historien et les phrases du déclamateur. *Fœminarum convivia ineuntium in prin-*

cipio modestus est habitus; dein summa quæque amicula exuunt, paulatimque pudorem prophanant; ad ultimum (honos auribus sit) ima corporum velamenta projiciunt : nec meretricum hoc dedecus est, sed matronarum virginumque, apud quas comitas habetur vulgati corporis vilitas.

Quinte-Curce, vie d'Alex. Liv. V, ch. 1er.

Et nous allons voir la traduction par M. Beauzée. — *Sauf le respect* est heureux quand on parle des Perses, de Babylone, d'Alexandre, et parfaitement d'accord avec le ton du reste et de Quinte-Curce lui-même : je dois donner ce passage du traducteur comme un modèle pour les bourgeois qui voudront écrire sur les mœurs des nations et la vie des héros. « Les femmes qui se trouvent à ces banquets, y » paraissent d'abord avec un maintien modeste; en- » suite elles se dépouillent de tout ce qui les couvre » *par le haut*, et oubliant peu-à-peu ce qu'elles » doivent à la pudeur; à la fin (sauf le respect qui » est dû aux oreilles chastes) elles rejettent encore » les voiles destinés à cacher les *parties inférieures* » de leur corps : et ce ne sont pas les courtisannes » qui s'abandonnent à cette infamie, ce sont les » femmes et les filles les plus honorables, qui re- » gardent cette prostitution avilissante comme un » devoir de politesse. »

NOTE VINGT-TROISIÈME (page 174).

« Que l'Etat où le luxe est établi, où la monarchie » a intérêt d'énerver ses sujets, forme donc des

» établissemens publics de prostitutions : alors plus » d'onanisme, plus de sodomie, plus d'autres crimes » qu'on appelle infâmes. Que dans ces séminaires » de propagation l'on établisse des directeurs sé- » vères, éclairés, qui veillent avec attention au bon » ordre, des médecins qui écartent ce funeste fléau » que la funeste découverte de l'Amérique a répandu » dans notre continent ; qu'en un mot la bienfaisante » Hygie y donne des lois ; que l'opinion n'en ferme » pas les portes ; et alors la maison du concubinage » public, loin d'être fatale à un Etat, deviendra l'asile » des mœurs, consacré par la nature, une branche » de richesse pour l'Etat, un établissement de po- » pulation. » *Brissot*, art. Concubinage du ch. 2 de *Théorie des Lois criminelles*.

NOTE VINGT-QUATRIÈME (page 176).

L'homme a tous les besoins de l'animal ; et il faut bien que tous soient bons dans le principe, puisqu'ils furent donnés.

Mais plusieurs de ces besoins deviennent funestes dans la société. Ainsi, le besoin d'oublier quelquefois le respect de la propriété, de quitter le joug des lois ; le besoin de battre, de piller, de détendre le ressort trop comprimé, de frapper, de violer, d'incendier, voilà les vraies causes qui perpétuent la Guerre. Ces causes ne sont point dans les difficultés de la politique : on eût trouvé le moyen de les concilier, s'il n'y eût eu dans la guerre ni sang,

ni pillage ; si la victoire eût été soumise au sort des dés, au lieu de dépendre du sort des combats ; s'il n'y eût eu ni musique, ni eau-de-vie, ni avancement, ni licence...... On reproche la guerre aux passions des rois ; mais ils ne la feraient plus, si elle n'était point la passion du peuple : c'est lui-même qui vénère cette Minerve farouche, cette Sagesse des barbares, monstre qu'on adore par amour du crime, et dont les voix désastreuses s'élevant avec une audace trop bien calculée, déposent encore, après quarante siècles, contre la bienfaisance et la divinité des religions, et contre le perfectionnement social.

NOTE VINGT-CINQUIÉME (page 190).

L'un des deux manque à la foi si vainement jurée, que doit faire celui qui n'y voulait point manquer ? J'ignore comment l'on a résolu cette question, et si jamais on l'a résolue.

Un homme ne manque pas à ses promesses, mais il a d'autres habitudes funestes ou crapuleuses ; il détruit par le jeu tout ce qu'un ordre soutenu et difficile cherche en vain à rétablir sans cesse. On se prive de tout, on travaille dix-huit heures par jour, on nourrit, on soigne des enfans ; et le mari va perdre dans un cabaret et le tems d'un travail qui procurerait de l'aisance, et l'argent même que sa femme gagne. Que doit faire cette femme ? Elle doit souffrir ainsi pendant cinquante ans, afin d'obtenir le bon-

heur de célébrer de nouveau cet heureux mariage au bout du demi-siècle.

Il n'est pas bon que les femmes n'aient pas de bien et se marient par cette raison ; car alors quand un mari est trahi, ou senlement lassé, ruiné, obsédé pour toujours, il trouve trop désavantagenx d'avoir acheté si cher qnelques nuits, par lesquelles une femme prétend avoir acquis le droit de le fatiguer toute la vie.

Il n'est pas bon qu'une femme de la classe instruite n'ait que l'éducation d'une ménagère, on s'en lasse bientôt. On ne trouve aucune douceur intérieure avec un être machine. On qnitte sa maison, on cherche à se distraire au dehors ; tout éloigne et sépare, le désordre vient de cet éloignement, et si l'union paraît subsister, ce n'est plus du moins une union réelle. La sottise entretient mal l'estime ; et il serait bon d'être estimée pour être long-tems aimée.

Dans les premières classes de la société, une certaine aisance est plus nécessaire à la paix, à l'union, qu'on ne le pense communément. Presque toutes les oppositions des hommes viennent des contrariétés des choses. On pent être malheureux par les suites d'nn choix fort sage. Le plus grand bonheur du mariage dépend de tant de convenances, dit J. J. (Emile, liv. V,) que c'est une folie de les vouloir toutes rassembler.

Mais J. J., dans le même endroit, ne met pas assez d'importance à celles de la fortune. Sans doute

la richesse n'est pas un bien essentiel à l'homme, il s'en faut de beaucoup même qu'elle soit toujours un bien; mais quelqu'aisance dans la vie est nécessaire pour tout concilier. Ordinairement on ne se *tient* pas *lieu de tout l'un à l'autre* dans les contraintes de la misère : cela n'arrive guère que dans la pauvreté où l'on est né. On n'est pas heureux quand le *ciel a tout ôté :* on ne le *remercie* de cela que dans un roman. Il vaudrait mieux le remercier quand on emploie avec justesse cet argent qui est le moyen de tant de biens, l'instrument de tant de vertus. Comment le remercier d'en être privé ? Remerciez-le plutôt d'avoir une jambe de bois, d'être aveugle, ou d'être eunuque. Tout sera occasion de mal pour l'homme sot ou passionné, mais l'argent est fécond dans des mains sages. On doit se consoler d'être réduit à la pauvreté; mais ceux qui en remercieraient le ciel, au lieu de montrer par-là beaucoup de fermeté, feraient croire que le malheur aliéna leur esprit.

Je respecte beaucoup l'autorité de J. J., mais parmi tant de choses utiles, ou sages, ou profondes qu'il a dites avec beaucoup d'éloquence, il y en a sur la pauvreté, et sur le terme vague *Mœurs*, dont je n'ai jamais pu reconnaître la justesse.

Aristote dit que la félicité consiste dans l'action la plus parfaite de notre entendement, et la pratique des vertus. Mais il ajoute que pour être tout-à-fait heureux, il faut un bien suffisant et analogue à l'état où l'on vit; puisque, sans cela, l'on ne peut s'occu-

per librement de l'étude des choses, ni pratiquer les vertus.

« Sur ce qu'un de ses amis (d'un mari) lui de-
» mandait un jour pourquoi il était si long-tems à se
» rincer la bouche, si curieux dans le choix de son
» linge, il lui répondit : « Parce qu'il y a une femme
» de mérite qui est obligée de m'accorder son amitié,
» et que je suis bien aise que son inclination marche
» de concert avec son devoir. »

« Si un homme voulait se donner la peine de ré-
» fléchir un peu, il ne serait jamais assez déraison-
» nable pour attendre que la débauche et l'innocence
» puissent vivre de bonne amitié entre elles, ou se
» flatter que la chair et le sang soient capables d'une
» fidélité si rigide, qu'une belle femme puisse tra-
» vailler à se perfectionner jusqu'à ce qu'elle ait
» atteint à la nature des anges, dans la seule vue
» d'être fidelle à une bête brute et à un satyre. »
Spectateur, Disc. 119e.

« Un état qui vous assujétit, (c'est un orateur
» sacré qui parle) sans savoir presque à qui vous
» vous donnez, et qui vous ôte toute liberté de
» changer, n'est-ce pas en quelque sorte l'état d'un
» esclave ? Or le Mariage fait tout cela.

» Si la personne vous agrée et qu'elle soit selon
» votre cœur, c'est un bien pour vous : mais si ce
» mari ne plaît pas à cette femme, si cette femme
» ne revient pas à ce mari, ils n'en sont pas moins
» liés ensemble : et quel supplice qu'une semblable
» union !

» De tous les états de la vie, dit Saint-Jérôme, » le mariage est celui qui devrait plus être de notre » choix, et c'est celui qui l'est le moins. Vous vous » engagez, et vous ne savez à qui : car vous ne » connaissez jamais l'esprit, le naturel, les qualités » du sujet avec lequel vous faites une alliance si » étroite, qu'après parole donnée, et lorsqu'il n'est » plus tems de la reprendre.

» Quoi que vous fassiez, et de quelque diligence » que vous usiez, il en faut courir le hasard.

» Concevez donc bien ce que c'est qu'un tel en- » gagement, ou qu'une telle servitude pour toute » la vie et sans retour.

» Engagement qui parut aux apôtres même de » telle conséquence, que pour cela seul ils conclu- » rent qu'il était donc bien plus à propos de demeu- » rer dans le célibat. *Si ità est causa hominis cum* » *uxore, non expedit nubere.* Math. 19. Et que leur » répondit là-dessus le fils de Dieu ? Il l'approuva, » il le confirma, il le félicita d'avoir compris ce que » tant d'autres ne comprenaient pas. *Non omnes* » *capiunt verbum istud.*

» De tant de mariages qui se contractent tous les » jours, combien en voit-on où se trouve la sym- » pathie des cœurs ? Et s'il y a de l'antipathie, est-il » un plus cruel martyre ?

» Ce sont-là, dites-vous, des extrémités ; il est » vrai : mais extrémités, tant qu'il vous plaira, rien » n'est plus commun dans l'état du mariage. »

Bourdaloue, sur l'état du Mariage.

NOTE VINGT-SIXIÈME (page 191).

(page 191)

J'ai toujours respecté la bêtise : je la regarde comme un malheur, et de tous les malheurs je veux bien que ce soit le plus sacré ; mais je n'en connais aucun d'inviolable, quand il devient funeste au genre humain.

Je suis obligé de présenter quelques observations à ceux qui mettent les bons cœurs au-dessus de tout, et aux yeux de qui il suffit d'avoir un bon cœur pour être justifié.

Une belle ame est portée aux affections droites, à la pratique du bien : une bonne tête veut ce qu'une belle ame inspire. Mais par un *bon cœur* on entend un homme qui n'est pas méchant, à qui cela suffit, et qui, parce qu'il n'est pas pervers, prétend pouvoir céder toujours à l'impulsion du moment. Il n'est conduit ni par son jugement, ni par la justice, mais par ses affections ; et sans se soucier s'il aime avec choix, s'il s'intéresse avec raison, il fait à tort à travers tout ce qui paraît avoir quelque rapport à la bonté. Tout ce qu'il sait éviter, c'est de faire positivement et directement du mal ; et il croira bien faire lors même que ce qu'il fera produira nécessairement un mal beaucoup plus grand que le bien dont la considération l'avait séduit, ou plutôt dont son instinct lui avait donné la fantaisie.

Je prétends que les bons cœurs sont le fléau de la société. L'on a des armes contre les méchans, on finit par se défier des traîtres, un hypocrite est fa-

cilement démasqué; mais quel moyen nous reste-t-il, quelle ressource coutre cet homme borné et faible dont la foule dit, c'est un bon cœur? Sa bonté nuit sans cesse, ses bévues troublent tout : mais on ne saurait l'en punir, ce n'est pas par malice; on ne saurait le réformer, le conduire, ce n'est pas même par incapacité. Son excellent cœur lui dit qu'il est raisonnable en n'écoutant jamais la raison, et qu'en faisant mal, il sera justifié, s'il peut dire, je l'ai fait pour un bien.

Une femme qui a nn bon cœnr est moins nnisible dans la société qu'un homme de ce tempérament; mais il y a plus de danger pour elle-même, et peut-être plus pour la famille. L'influence d'une femme est souvent bornée à l'intérieur; mais si ses fantes sont moins étendues, elles sont moius compensées, et il semble que les conséquences en soient plus irrémédiables. Il faudrait vingt fautes pour perdre un homme, une ou deux perdeut une femme : vingt défauts rendent un bon homme insupportable dans sa maison, un seul travers dans une femme dérange tout l'ordre domestique.

Ces bons cœnrs aiment nn de lenrs enfans, et laissent opprimer les antres; s'attachent à une commère, et oublient leur famille; cautionnent un ami de table, et rninent lenrs créanciers; leurs laquais les volent, et ils négligent un parent malheureux qui ne les obsède pas; ils laissent fouler les peuples et enrichissent des favoris; ils épargnent le sang d'un factieux, et bouleversent les Etats.

Les bons cœurs sont souvent plus dangereux que des scélérats ; les lois ne les atteignent pas, la prudence ne peut guère nous garantir d'eux, leur travers n'est pas odieux aux hommes de bien ; dans le repos de conscience que leur donnent leurs intentions, ils ne se corrigeront pas, et ils séduiront de jeunes inconsidérés.

Chez un peuple éclairé, ces gens-là doivent être plus dangereux que les criminels et les vicieux. Chez un peuple bien éclairé, il ne s'en trouverait pas : on y serait forcé de se conduire par la raison, puisqu'il est dans la nature des choses que la raison conduise. Le cœur avertit, la tête décide ; et la tête décide bien quand l'ame est belle.

NOTE VINGT-SEPTIÈME (supplément à l'art. *Mariage*, page 192).

L'imagination d'une femme qui cherche dans l'inconnu quelque espoir opposé aux contraintes habituelles de sa vie, doit se peindre le moment du mariage comme l'époque d'une nouvelle existence et l'instant extrême de la félicité. Son éducation, son intérêt, les conseils directs ou mal-adroits de ceux qui la gouvernent, avaient mis ce but dans sa tête, avant que l'attente des voluptés, avant que le besoin d'être admirée et le desir d'être aimée en eussent fait le triomphe unique et comme l'objet de la vie même. Tout en est mystérieux, vague, interdit ; toutes les facultés d'inventer s'y portent

nécessairement, et c'est là que se dirigent tous les songes secrets.

Mais quand on a éprouvé que cette chose si grande est une chose comme une autre; quand on a vu que cette situation extraordinaire nous laisse bientôt où nous étions auparavant, et que les jours qui suivent ce grand jour sont semblables aux jours passés, qu'ils sont remplis d'indifférence, de regrets, d'ennui, qu'ils sont chargés de misère et dérangés par des sollicitudes qu'on n'avait pas entrevues dans la vivacité de ces beaux songes; alors tout s'évanouit, on n'imagine plus, on n'espère plus; la vie n'a plus rien à donner, et l'ame vide de bonheur achève son travail sur la terre, sans y chercher ni aliment ni joie.

Pourquoi voit-on les femmes chercher cette chaîne souvent si pesante pour elles, avec un empressement étranger aux raisons d'intérêt et au juste desir d'assurer leur sort? Elles y sont portées, dit-on, par le besoin de jouissances honnêtes : pour moi, je pense que le besoin d'un maître les entraîne plus souvent encore que le besoin d'un mari. Cela paraîtra moins paradoxal quand je me serai expliqué.

Presque toutes les manières de vivre que nous supposerions, toutes celles que nous pouvons supporter, trouvent dans l'étendue de nos facultés et l'aptitude de nos organes, des rapports en quelque sorte tout préparés. Toutes les situations peuvent nous convenir, au moins momentanément : elles sont même douces par quelque endroit, uniquement parce qu'elles sont possibles, parce que nous aimons à

nous exercer dans tous les sens, parce que nous sommes avides d'incidens nouveaux. De tous les mouvemens corporels, il n'en est aucun que l'on ne fasse volontiers dans l'âge des essais : il n'est aucune situation des membres que quelquefois on ne cherche ou l'on ne préfère même, dans les jeux de l'âge actif. Sans doute la liberté est un besoin de l'individu, sans cela il n'aurait point d'existence propre : mais la dépendance lui convient aussi, sans elle il serait étranger dans le monde. Ces deux besoins se balancent en proportion très-différente selon les caractères, les habitudes, les âges, et plus encore les sexes. Or, comme l'ame n'est jamais plus calme que quand elle sait se soumettre aux choses par un sage consentement, elle trouve aussi du repos dans la dépendance portée plus loin, dans un certain assujétissement aux volontés humaines. La femme particulièrement a le goût naturel de ce repos, de cet abandon apparent de son être, de cette portion d'oubli, d'un joug enfin qu'elle ait choisi, pour y réunir la mollesse de l'insouciance aux ressources d'une autorité secrète et toute industrieuse. Ce joug volontaire la délivre de la responsabilité extérieure : elle dépend de l'homme pour régner sur les choses ; elle s'ouvre par là une sphère d'activité, où elle pourra exercer, à l'abri des orages, un pouvoir indirect bien plus séduisant pour elle, et s'attribuer la puissance des détails, dédommagement analogue à ses forces et tout-à-fait conforme à ses goûts.

Il n'est pas surprenant qu'une femme irréfléchie trouve dans un homme qui lui *fait la cour*, plus d'amabilité que dans son mari, lors même que cet homme en a généralement moins. Outre ce qu'il y a de plus séduisant dans une nouvelle progression de sentimens, le mari ne peut plus être aimable à la manière d'un étranger ; il se trouve dans un autre rapport avec sa femme, et c'est selon ce rapport-là qu'il doit se conduire. De plus, le soin d'être aimable ne peut l'occuper beaucoup ; il a bien d'autres sollicitudes.

Toutes les harmonies humaines s'établissent entre l'étranger et la femme à qui il veut plaire. Toutes les discordances embarrassent les époux, et ils sont bien plus unis pour les misères de la vie, qu'ils ne le sont pour ces prestiges dont l'amour se nourrit. Les femmes seraient moins promptes à se laisser ainsi abuser par des apparences agréables, si elles faisaient attention que les amans sont des heureux qui se cherchent, tandis que les époux sont des infortunés qui se soutiennent.

Une femme se prévient contre son mari : elle ne le trouve l'égal des autres, que lorsqu'il leur est supérieur. Il faudrait faire tout le contraire, non-seulement pour l'utilité de l'union, mais même pour la vérité des choses : si le mari se montre aussi bien que l'étranger, c'est la preuve qu'il est beaucoup mieux. Il a contre lui toutes les difficultés : il faut qu'il soit chef, père, époux, ami, qu'il concilie tous les intérêts, qu'il soumette le présent à l'avenir,

qu'il plaise en blâmant, qu'il attire à lui tous les penchans en les gênant presque tous, qu'il soit affectueux dans les dégoûts, et d'une humeur heureuse au milieu des inquiétudes.

Ce n'est point qu'il n'y ait aussi des harmonies dans cette union; mais elles sont fondées sur les affections raisonnées. Ce n'est point le plaisir qu'il faut se promettre; cette vue est fausse : le mariage trompe ceux qui n'y ont cherché que la communication des jouissances; c'est bien plutôt une association contre les douleurs. Le seul bien effectif qu'il donne, c'est la communauté des habitudes : il convient à ceux dont le contentement est de retrouver ce qu'ils ont déjà connu, dont le bonheur est dans la répétition des travaux comme des plaisirs, et qui restent toujours indifférens à ce qu'ils n'ont pas cherché d'abord. Pour choisir le caractère auquel vous voulez assujétir vos jours, voyez sur-tout s'il préférera les choses accoutumées aux choses nouvelles.

Se marier plusieurs fois, ce n'est point payer un tribut à la faiblesse humaine, mais suivre la loi des choses. Nous n'avons qu'une vie, pourquoi cherchez-vous cent moyens de la faire perdre ou de la sacrifier? Notre vie est courte, et les austérités de votre morale sont toujours proportionnées à une vie de mille ans. Nous sommes mortels, et vous voulez que notre cœur soutienne les forces d'un cœur humain qui n'aurait pas à mourir!

Ordinairement un homme qui a des enfans et qui

se remarie, passe pour n'être point parfaitement bon père. Il faudrait distinguer pourtant. L'assassin est odieux : mais celui qui tue un brigand sous lequel son ami succombait, n'est point un scélérat, bien qu'il soit un meurtrier; celui qui tue l'ennemi dangereux de sa patrie, est un héros. Puisqu'il n'est point de maxime générale qu'on puisse appliquer universellement, distinguons les circonstances. Un homme qui a de quoi vivre et élever ses enfans, se remarie; il en a d'autres qui partageront avec les premiers : ce n'est pas un coupable, mais c'est un homme trop occupé de lui-même pour être un très-bon père. Mais au contraire il n'a point de revenus, il n'a point d'état; il se trouve posséder quelques-uns de ces avantages que certaines femmes savent estimer autant que la fortune; il contracte un second mariage qui ajoute soit au bien être futur de ses enfans, soit aux moyens actuels de leur éducation; il ne les négligera point; il ne s'en occupera pas moins, il ne les aimera pas moins, il a même stipulé positivement ce qui pouvait, sous divers rapports, favoriser leurs intérêts. Ses enfans même ne sauraient l'en blâmer : son mariage leur est utile; et il n'en eût pas fait un qui eût pu leur être onéreux.

NOTE VINGT-HUITIÈME (page 192).

Chez les Musulmans, le Divorce est aussi facile que le Mariage, et il dépend de la simple volonté des parties constatée en présence d'un Juge civil ou religieux, du Cadi ou de l'Iman. Il y a des entraves

pour la Répudiation : des dédommagemens sont accordés.

Dans les contrées où les femmes sont dans une grande dépendance, ces dispositions me paraissent excellentes.

Chez les Romains, le Divorce était admis pour cause d'Adultère, etc. Voyez Plutarque, *Vie de Romulus*. On répudia aussi pour cause de stérilité. Voyez Valère-Maxime.

Voici la loi des Chrétiens. *Omnis qui dimiserit uxorem suam, exceptâ fornicationis causâ, facit eam mæchari, et qui dimissam duxerit, adulterat.* Math. 32. Pour la loi des Catholiques, c'est tout autre chose. Cependant, sous les Césars, le Divorce fut en usage. Plusieurs Rois de France ont répudié leurs femmes.

Le Divorce était facilement permis chez le Peuple Choisi, dont l'autorité doit être grande pour des Chrétiens. Mais les formalités exigées donnaient le tems de la réflexion, ce qui est nécessaire. On y répudiait pour adultère. D'ailleurs, la pluralité des femmes y était permise, et si le tems semble l'avoir abolie dans des climats plus froids, et à cause du séjour chez des peuples de mœurs différentes, du moins on y peut prendre une seconde femme lorsque la première est stérile.

NOTE VINGT-NEUVIÈME (page 200).

Voulez-vous des absurdités plus particulières et toutes modernes ? Vous lirez dans *Observations du*

Trib. d'A. séant à P. sur le Projet du Code Criminel. « On trouve dans le Projet des peines contre l'Adul- » tère et contre le Rapt, et l'on n'y fait aucune men- » tion de l'Inceste, ce crime *bien plus grave.* » Ainsi, l'Adultère qui viole les droits les plus inviolables, le Rapt qui attaque quelquefois sans retour la liberté individuelle, et désole une famille, sont des crimes moins graves qu'une conjonction illicite entre deux individus libres! Je conçois qu'on exagère les défauts que l'on veut se faire honneur d'avoir découverts dans un Projet important; mais cet honneur est pourtant bien stérile. Quant à ce renversement de toute idée saine, voilà ce que produit l'espèce de nécessité où furent autrefois les législateurs de sanctionner leurs lois par l'intervention d'autorités surnaturelles. Le *Projet de Code Criminel* est juste en cela. Sans doute la législation d'un peuple sorti enfin de la barbarie Celtique, ne connaît point dans l'Inceste un délit particulier : il suffit que le mariage ne l'autorise pas, dès-lors c'est une conjonction illégitime.

Un Jurisconsulte éclairé, M. Agresti, a fait des observations très-justes sur l'Inceste. Voyez *Discours sur le Mariage.*

Je n'ai point cité Rome. L'Inceste y fut puni. Mais c'était une simple disposition réglémentaire, et c'est ainsi qu'on doit l'interdire. César, Cicéron, Julien, Marc-Aurèle, n'auraient jamais inventé cette horreur que la nature inspire aujourd'hui. Une loi sous les Empereurs confirma le mariage de l'oncle et de la

nièce, si l'un des deux contractans, ou je crois tous deux, avaient ignoré le lien du sang. Ce sont des lois d'économie politique : on a dit au peuple que c'étaient des lois de la nature, et il y a cru, comme il a cru à tant d'autres.

Le Coran prohibe les unions incestueuses, mais dans le même sens. Il vous est défendu, dit le ch. 4, d'épouser vos mères, vos filles, vos sœurs;.... mais, si le mal est fait, le Seigneur est indulgent.

« Le jurisconsulte Lebrun dit que l'inceste est » contre nature, parce que nous devons plus d'hon» neur et de respect à notre sang, puisque l'empe» reur veut qu'*affinitatis veneratione à quarumdam* » *nuptiis abstineamus.* Je pardonne à un légiste de » croire que Justinien est l'oracle de la nature; mais » je ne lui pardonne pas d'être mauvais logicien. » Quelle preuve de respect, d'estime plus grande, » dirait un Guèbre, peut-on donner à une sœur, » que de s'allier avec elle? Ce même jurisconsulte » donnait encore une autre raison plus plaisante. Il » disait que si l'affection du sang était jointe avec » celle du mariage, elle entraînerait un trop grand » excès d'amour répugnant à la vraie chasteté, » comme l'a voulu le docteur Thomas.... On a dit » que si ces mariages étaient permis, il en résulte» rait que les familles s'isoleraient. On cite les Egyp» tiens, qui par cette perpétuité d'incestes étaient » devenus laids et dégénérés. Je réponds d'abord » que pour une famille où il se trouvera un pareil » mariage, il y en aura cent autres où l'on admettra

» des étrangers. Quant à l'autre raison, les Egyp-
» tiens sont aussi laids aujourd'hui, et ils ne sont
» pas incestueux. » B....

NOTE TRENTIÈME (page 233).

Maintenant même on abuse de nouveau du nom d'Epicure, on l'emploie selon les préjugés populaires : c'est une grande inadvertance de la part d'hommes supérieurs à ces préventions ignorantes qu'ils semblent pourtant consacrer par-là.

NOTE TRENTE-UNIÈME (page 238).

« Anthistènes, dit Montaigne, ch. 9 du liv. 5,
» permet au sage d'aimer et faire à sa mode ce qu'il
» trouve être opportun, sans s'attendre aux lois,
» d'autant qu'il a meilleur avis qu'elles, et plus de
» connaissance de la vertu. » Pour parler comme Anthistènes, il faut être pur de tout reproche; il faut pouvoir dire : j'ai respecté ces droits que vos moralistes gagés attestent en public; je n'ai point consenti qu'ils fussent violés en ma faveur. Les principes que j'annoncerai furent auparavant ma loi. Si jamais je manque au devoir, je renonce à cette tâche auguste à laquelle j'ai voué ma vie. Ce vieux langage eût paru naturel à des Stoïciens et aux plus sages d'entre les Cyniques; mais dans notre siècle on le trouverait suranné : cependant tout n'est pas moderne parmi nous, et il serait autrement jugé par

les véritables membres de cette Corporation précieuse qui subsiste encore, débris majestueux et uuique de la grande Antiquité.

Il y a aussi nn vnlgaire parmi les Sages, c'est-à-dire, parmi ceux qui toute leur vie aspirent à l'ètre, sans même attcindre cette sagesse qui suffit à notre vie si courte, et qui n'est pas la haute sagesse inaccessible à l'homme. La sagesse parfaite ne peut être cherchée que dans la plus grande indépendance, dans une vie réglée de la manière la plus favorable, et dont tous les incidens seraient et prévus et choisis.

Il faut un pen du fanatisme de la sagesse à ce vulgaire d'hommes respectables, dont les intentions très-pnres ne commanderaient que faiblement aux affcctions irrégulières que la sagesse veut réprimcr. La doctrine des Stoïciens convenait parfaitement à ces hommes de bien dont la raison, plus propre à être entraînée qn'à conduire, avait besoin d'être soutenue par une volonté fortement déterminée. Mais si le vrai sage est, comme je lc pense, celui en qui la raison est assez éclairée, assez impartiale, assez libre pour conduire sonverainement lcs affections, le vrai sage ne serait pas stoïcien. C'est peut-être le stoïcisme qu'il faudra préférer ponr tonte nne cité, quand nn Plotin en demandera une à institner, et que les valcts du César ne riront pas; ou quand le César ne sera pas lui-même assez esclavc pour que leurs ris dérangent ses vucs. Mais les sages isolés ou réunis cn petit nombre, ceux qui ne craignent

point la vérité, adopteront plutôt les idées Péripatéticiennes, et sur-tout ce qu'on peut croire avoir été la pensée réelle d'Epicure.

Dans les Tnsculanes, Cicéron parle des passions à-peu-près dans le sens des Stoïciens. Cette manière de voir est austère et fausse; elle peut être utile quelquefois, mais elle est funeste en général. C'est, je crois, la distinction qni eût abrégé les disputes sur la question, si toutes les vérités sont utiles, s'il n'y en a point qu'il faille taire, s'il n'y a pas des erreurs salntaires. Au milieu des erreurs, certaine vérité, venant seule, peut être funeste; des erreurs peuvent conserver des vertus; des préjngés penvent porter à des actions généreuses. Mais si la vérité était connue toute entière, et suivie en tont, la condition humaine serait incomparablement meilleure. Une demi-vérité peut seule nuire : discerner le vrai dans un point, tandis que l'on continne à voir tout le reste sous un faux aspect, c'est un inconvénient de plns. Cette vérité incomplète peut avoir des résultats aussi faux que dangereux; une lueur dans les ténèbres, n'est autre chose qu'une discordance qui épaissit les ombres. C'est l'ordre et l'ensemble qui caractérisent la vérité comme la sagesse; c'est l'esprit d'ordre et d'ensemble qui est le génie : c'est cet ensemble qui finirait les malheurs des peuples et toute la détresse humaine, qui ferait l'homme ce qu'il doit être.

Cette question sur les vérités utiles est d'nne

grande importance ; mais les considérations qu'elle embrasse sont si étendues, qu'il faut se réserver de la traiter ailleurs.

Quo circà, (*ait Cicero*) *mollis et enervata putanda est Peripateticorum ratio et oratio, qui perturbari animos necesse esse dicunt.* Les passions sont les mouvemens passifs, les suites des impressions reçues, c'est le principe des mouvemens actifs : ôter les passions, c'est ôter tout ce qui anime. *Sed adhibent modum quemdam quem ultrà non progredi opporteat.* Sans doute, le mouvement qui nous porte à secourir un opprimé est une passion louable, sage, généreuse ; si la raison ne dirige point ce mouvement, si un excès de zèle nous entraîne à défendre nous-mêmes, d'une manière injuste, celui que nous protégeons contre l'injustice, cette passion devient funeste et coupable. *Modum tu adhibes vitio ?* Point du tout, il n'y a de vice que dans l'excès. Le vice est une force démesurée, qui porte au-delà des bornes. *An vitium nullum est, non parere rationi?* C'est au contraire obéir à la raison que de suivre les mouvemens naturels tant qu'elle peut les approuver. Ces mouvemens l'avertissent, et elle les juge. C'est-là l'homme moral. *Animus perturbatus et incitatus nec cohibere se potest, nec, quo loco vult, insistere omninò.* La seule réponse à ceci, c'est de le nier. Il est difficile de soumettre ensuite à la raison les mouvemens qu'on a suivis quoiqu'elle les condamnât ; mais elle arrête facilement, quand il le faut, ceux qu'elle avait surveillés et approuvés jusqu'alors. *Quæque crescen-*

tia perniciosa sunt, eadem sunt vitiosa, nascentia. Erreur manifeste. Ce qui suit est également faux, à moins qu'on ne l'entende seulement des passions sans frein, des passions déjà mauvaises et prises au-delà du terme où la raison les a abandonnées; alors ce ne sont plus les passions en général, et ce ne sont pas du tout les passions dont parlaient les Péripatéticiens. *Quamobrem nihil enterest, utrum moderatas perturbationes approbent, an moderatam injustitiam, moderatam ignaviam, moderatam intemperantiam: qui enim vitiis modum apponit, is partem suscipit vitiorum.* C'est conclure, d'après ce qui est contesté, que les passions soient des vices. Si elles sont des vices, il est vrai qu'elles sont mauvaises.

« J'entends par Juste, dit le baron d'Holbach, » tout ce qui est conforme à la raison, ou que la rai- » son approuve. Elle approuve toute action, ou » l'usage de tout pouvoir qui tend au bonheur solide » et réel de celui qui l'exerce, sans nuire au bon- » heur de ses associés. Ce que la société commande » est juste toutes les fois que la raison l'approuve; » il est injuste lorsque la raison le désapprouve. Ce » que la loi commande ou permet, peut être licite » sans être juste; ce qu'elle défend peut être illicite » sans être injuste pour cela. Ce n'est ni la société, » ni la loi, ni l'usage, qui décident du juste et de » l'injuste : c'est la raison. »

« Le plaisir entre dans l'essence de l'homme et

» dans l'ordre de l'Univers. Le plaisir est l'aimant » de notre nature, l'ame de nos actions. Tous les » animaux le cherchent et s'y livrent. Le goût du » plaisir réglé sert l'intérêt de la société, au lieu » d'y nuire. » *Mercier.*

« Pour n'avoir hanté cette vertu suprême.... » ayant pour guide Nature.... Volupté pour com- » pagne, ils sont allés, selon leur faiblesse, feindre » ceste sotte image triste, querelleuse, dépite, me- » nacense, mineuse, et la placer sur un rocher à » l'écart; emmy des ronces, fantôme à étonner les » gens.... C'est la mère nourrice des plaisirs hu- » mains; en les rendant justes, elle les rend sûrs » et purs. » *Montaigne.*

« Les lois qui font regarder comme nécessaire ce » qui est indifférent, ont cet inconvénient qu'elles » font considérer comme indifférent ce qui est né- » cessaire. » *Montesquieu.*

Tous ceux qui ont écrit, non pas pour faire leurs affaires ou pour avoir un métier, non pas par désœuvrement ou par habitude, mais pour parler aux hommes de leurs véritables intérêts; tous ces écrivains ont dit, comme Montesquieu, ce qu'ils ont vu ou ce qu'ils ont cru être vrai. Il faut aux bons esprits toutes les vérités. Les esprits bornés, faux ou passionnés en abusent, je le sais; mais ce que je ne sais pas, c'est le moyen de parler aux bons esprits, à tous ceux qui veulent être tels, sans s'exposer à parler aux autres, sans s'adresser au public.

Avant l'Imprimerie, les sages étaient presque les seuls qui s'avisassent de lire ce qu'eux seuls, dit-on, devraient lire. Les hommes qui n'avaient que de l'esprit faisaient rarement les frais nécessaires pour se procurer les manuscrits. Cependant c'étaient d'autres inconvéniens. Les gens de Cour, qui tournèrent en ridicule le projet de Plotin, pouvaient acheter le plaisir de persiffler des ouvrages que l'indigence d'Epictète l'avait privé de connaître. Aujourd'hui il faut parler à tous, ou se taire pour tous. On ne peut s'arrêter à craindre les maux qui résultent de la publicité d'idées vraies sur quelques parties de la morale : le plus grand des maux serait le silence, qui seul éviterait ces dangers. Qu'il y ait, s'il se peut, un grand nombre d'esprits justes, du moins par imitation. Les préventions, les erreurs, l'indifférence, l'artificieuse ironie et jusqu'au délire des autres esprits, cesseront d'être funestes : l'on reconnaîtra que si quelquefois en écrivant pour la multitude on est utile un moment, c'est en parlant aux têtes fortes que l'on peut vraiment servir les hommes.

Des intentions sincères me feront pardonner le scandale que je donne malgré moi. Je ne suis pas toujours dans les *principes*, mais il y eut plusieurs hérésiarques dont la conviction parut excusable ; je demande ici cette sorte d'indulgence qu'il fallut avoir pour eux. Sans doute on voudra bien ne pas mettre plus d'importance à mes erreurs que l'on en mettra

à mes opinions. Nous sommes d'ailleurs dans un siècle fatigué de tout : cependant ces opinions me semblent tellement fondées, et je suis si loin de vouloir hasarder ce dont les conséquences me paraîtraient trop incertaines, que je ne puis me défendre de croire que si je parviens un jour à les établir mieux, le tems ensuite les justifiera.

TABLE.

FIN DE LA TABLE.





